80098. 4to

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE

Des EGYPTIENS,
Des HEBREUX,
Des PHENICIENS,
Des ASSYRIENS,
Des PERSES,
Des CARTHAGINOIS,
Des GRECS,
Des ROMAINS.

AVEC UN

DISCOURS

Sur la Queſtion,

Si les anciens Grecs et les Romains furent ſupérieurs aux peuples modernes.

MEDIUM 239 K

PAR

A. J. ROUSTAN,
Miniſtre de l'Egliſe Helvétique à Londres.

TOME I.

Imprimé par BAKER et GALABIN,
l'An 1776.
Et ſe vend chez l'Auteur dans Richmond's buildings, Dean-ſtreet, Soho, N°. 6.
A LONDRES.

324c

ABREGE

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE

Des EGYPTIENS, Des PERSES,
Des HEBREUX, Des CARTHAGINOIS,
Des PHENICIENS, Des GRECS
Des ASSYRIENS, Des ROMAINS.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

A LONDRES.

PRÉFACE.

APrès l'accueil qu'a fait le public aux Elémens d'hiſtoire de Mr. Millot, on ſera peut-être étonné de voir un nouvel abrégé d'hiſtoire ancienne : Sans rien ôter au mérite des Elémens, j'ai cru qu'on donneroit un ouvrage meilleur,

Si l'on y prodiguoit moins les réflexions, et qu'on y nourrit mieux les faits importans.

Si l'on n'y paſſoit pas à peu près ſous ſilence l'hiſtoire des Séleucides et des Ptolémées.

Si

PREFACE.

Si l'on faiſoit marcher de front celle des peuples contemporains.

Cet ouvrage là j'ai tâché de le faire, c'eſt au public à décider ſi j'ai réuſſi.

ABRE-

ABRÉGÉ d'Hiſtoire Ancienne.

CHAPITRE I.

De l'Egypte.

Antiquité fabuleuſe des Egyptiens; fertilité de leur pays; lac Mœris; gouvernement, loix, et religion de l'Egypte.

L'Origine des peuples eſt couverte de voiles épais, et l'on auroit tort de s'en étonner: Elle a ſurement précédé de bien des ſiécles l'invention de l'écriture et des régiſtres publics; et ces régiſtres mêmes ont pu être plus d'une fois la proye des flammes.

A la place des faits que ces peuples ignoroient eux-mêmes, ils imaginèrent des fables; avides d'une fauſſe gloire, faute de connoître la vraie, ils prétendirent à une antiquité, qui n'a pas même l'ombre de la vraiſemblance, et ils remplirent ces périodes imaginaires d'évènemens imaginaires comme elles.

Les Egyptiens, par leſquels nous commençons cet abrégé d'hiſtoire, ne furent pas les moins hardis à fabriquer de fauſſes annales: A la vérité les Prêtres de Thèbes ne donnoient du tems d'Hérodote qu'environ cent-treize ſiécles de durée à leur Monarchie; mais d'autres la portoient juſqu'à cent mille ans. Si l'on en croit Manéthon, qui vivoit environ deux-cens ans après Hérodote, et trois cens ans avant J. C., l'Egypte fut d'abord régie par des Dieux et des Demi-Dieux, dont Vulcain, le premier de tous, occupa neuf mille ans le trône: Cela

Cela ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Ce qui eſt digne de notre attention, c'eſt l'extrême fertilité de l'Egypte, et la cauſe qui la lui procure. Sa longueur eſt d'environ deux cens lieuës, et ſa largeur moienne de trente: Comme il n'y pleut preſque jamais, ce beau pays riſqueroit fort de n'être comme la Lybie, qui le borne à l'Occident, qu'un amas de ſables arides, ſi le Nil ne l'engraiſſoit chaque année. Ce grand fleuve prend ſa ſource dans l'Ethyopie, d'où il ſe jette dans l'Egypte par ſept cataractes,* avec un bruit qu'on entend de pluſieurs lieuës: Il commence à s'enfler dès la fin de May, mais ce n'eſt que vers le ſolſtice d'été qu'il ſort de ſon lit pour couvrir les terres, et ce débordement dure juſqu'en Octobre: Il ne ſuffit pas même que le

* Il y a des gens aſſez hardis pour deſcendre ces cataractes en bateau, et qui le font impunément.

pays ſoit inondé, il faut qu'il le ſoit au moins à la hauteur de quinze ou ſeize coudées, ſans quoi l'année eſt peu fertile. Pendant l'inondation l'Egypte ne paroit qu'une vaſte mer, où les villes et les villages s'élèvent comme autant de petites iſles, qui communiquent entr'elles par des bateaux ou par des chauſſées. Le fleuve, en ſe retirant, laiſſe ſur les terres un limon qui les fertiliſe, et en rend la culture extrêmement facile; bientôt la campagne ſe change en une prairie ſuperbe, couverte de troupeaux, de bleds, d'arbres chargés de fruits ou de fleurs; les orangers et les citronniers en particulier y embaument l'air d'un parfum exquis; en ſorte que la nature, morte en hyver en tant de climats, étale alors en Egypte toutes ſes richeſſes et ſa pompe.

Le Nil étant ſi néceſſaire à la fertiliſation de l'Egypte, on n'oublia rien pour

pour en tirer tout le parti poſſible ; des canaux ſans nombre, et des pompes conduiſoient ſes eaux aux terres les plus élevées ; le Roi Mœris en particulier fit creuſer un lac de douze à quinze lieuës de tour pour recevoir les eaux ſuperflues du Nil, lorſque ſa crue étoit trop haute, et lui en joindre de nouvelles, quand il ne s'élevoit pas aſſez ; ſervice ineſtimable ſans doute, et qui met ſon auteur infiniment au deſſus de tous les Princes, qui ne ſurent conſtruire que des palais ou des pyramides.

Le gouvernement de l'Egypte étoit monarchique, et la couronne héréditaire ; mais il s'en falloit bien que ceux qui la portoient fuſſent abſolus ; ainſi que leurs ſujets ils dépendoient des loix, et ces loix avoient fixé juſqu'aux alimens dont ils devoient ſe nourrir, et à l'emploi de leur temps : Chaque matin ils ſe rendoient au temple, où le Prêtre prioit pour eux,

et leur rappeloit leurs devoirs : Aucun eſclave n'entroit à leur ſervice, de peur qu'il ne leur inſpirât des ſentimens ſerviles. Trente Juges, nommés et payés par eux, rendoient la juſtice ; pour éviter les piéges de l'éloquence, tout ſe traitoit par écrit à ce Tribunal ; le Préſident touchoit d'une figure de la vérité celui qui obtenoit gain de cauſe.

Les loix pénales étoient aſſez juſtes : On coupoit la main aux fauſſaires, aux faux monnoyeurs ; le meurtrier, même d'un eſclave, étoit mis à mort ; on puniſſoit de même quiconque, pouvant ſauver un homme attaqué, ne l'avoit pas fait ; s'il n'avoit pu le ſauver, il devoit, ſous peine du fouet, pourſuivre le meurtrier en juſtice, et la ville la plus voiſine du lieu où ſe trouvoit le cadavre devoit lui faire des funérailles ſuperbes : On déchiroit d'abord les parricides avec des roſeaux aigus ; on finiſſoit par les bru-

ler :

ler: Un père qui avoit tué ſon enfant n'étoit condamné au contraire, qu'à tenir ſon cadavre embraſſé trois jours et trois nuits. Perſonne ne pouvoit expoſer ſes enfans; l'homme adultère recevoit mille coups de verge; on coupoit le nez à la femme. On ne puniſſoit que par l'infamie les ſoldats poltrons, ſuppoſant qu'ils devoient la redouter plus que la mort; le calomniateur ſubiſſoit la peine à laquelle il avoit expoſé l'accuſé.

Chaque Egyptien étoit cenſé appartenir à ſa patrie, qui ne pouvoit perdre ſes droits ſur lui; les créanciers ne pouvoient donc ſaiſir que les biens de leurs débiteurs, et jamais leur perſonne; Aſychis, pour augmenter la ſureté du commerce, permit pourtant, à ces derniers d'engager le cadavre embaumé de leur père, mais s'ils mouroient ſans le retirer, ils étoient privés de la ſépulture.

Comme ceux qui ne font pas du bien font du mal, on avoit pris en Egypte de grandes précautions contre l'oiſiveté : Chaque citoyen étoit obligé de déclarer chaque année au Gouverneur de la Province de quelle manière il gagnoit ſa vie ; on puniſſoit de mort quiconque ne pouvoit prouver qu'il ſubſiſtoit par des voyes honnêtes ; il eut été mieux ſans doute de l'emploier aux travaux publics.

D'autres loix étoient cependant moins excuſables que celle-là : Telles étoient celles qui permettoient la polygamie, excepté aux Prêtres, et le mariage entre frère et ſœur : Telle étoit celle qui défendoit à tout Egyptien d'exercer d'autre art que celui de ſon père, moïen ſûr d'éteindre ſouvent l'émulation et les talens : Telle étoit enfin celle, qui permettoit aux voleurs d'avoir un Chef, de qui l'on recouvroit les effets

fets volés en payant le quart de leur prix.

Il n'eſt pas plus aiſé de juſtifier le partage qu'on y avoit fait des terres : Ceux qui les cultivoient n'en poſſédoient rien ; un tiers appartenoit au Roi, un autre tiers aux Prêtres, et le reſte aux troupes.

Mais rien ne déſhonora plus les Egyptiens que leur Religion : Quelques perſonnes éclairées y conſervoient bien le dogme de l'unité d'un Dieu, et il eſt très-probable qu'il faiſoit partie des ſecrets que les Prêtres révéloient au petit nombre de ceux qu'ils initioient aux myſtères ; mais la Religion nationale et publique n'étoit que démence.

Non ſeulement les Egyptiens adoroient le Soleil et la Lune ſous les noms d'Oſiris et d'Iſis ; non ſeulement ils déifièrent des hommes ; ils proſtituèrent les honneurs divins même à des animaux ; le loup, le chien, le

chat, le crocodile,* l'ibis, l'ichneumon, le ſinge, l'épervier avoient chacun leurs autels et leurs temples : Il eſt vrai que tel animal paſſoit dans une ville pour un Dieu qui étoit abhorré dans la ville voiſine, ce qui alluma fréquemment entr'elles des haines violentes, et quelquefois de ſanglantes diſputes ; mais le bœuf Apis étoit vénéré dans toute l'Egypte ; c'étoit un taureau noir, qui avoit au front une tache blanche en forme de croiſſant, au dos la figure d'une aigle, et ſur la langue celle d'un eſcarbot ; tout le Royaume prenoit le deuil à ſa mort ; on l'enterroit avec des frais immenſes ; quand on avoit trouvé ſon ſucceſſeur, on paſſoit de la douleur à la joie ; on menoit en triomphe

* Le Crocodile eſt un grand poiſſon amphibie, qui dévore même les hommes ; l'Ibis eſt une ſorte de cigogne, qui fait la guerre aux ſerpens ; l'Ichneumon eſt gros comme un chat, a des jambes courtes, le nez d'un cochon, et une queue de renard ; il briſe les œufs du crocodile.

omphe le nouveau Dieu à Memphis prendre poſſeſſion de ſa dignité, et on l'y inſtalloit avec de grandes cérémonies : Tant d'extravagance paroit incroiable, mais il n'eſt rien de mieux atteſté dans l'antiquité : Juvénal accuſe même les Egyptiens d'adorer l'ail et le porreau, mais comme ſon témoignage eſt unique, il ne peut ſuffire pour un fait pareil.

Tel étoit le profond reſpect des Egyptiens pour leurs Dieux bêtes, qu'en tuer un, même par mégarde, étoit un crime irrémiſſible : Un ſoldat Romain ayant eu le malheur d'ôter la vie à un chat, fut mis en piéces par la populace, ſans que le Roi, ni la terreur de Rome puſſent le ſauver ; et dans une famine les Egyptiens ſe mangèrent les uns les autres, plutôt que de toucher à ces animaux. On voit par-là qu'autant une Religion ſenſée eſt utile, autant la ſuperſtition eſt dangereuſe et cruelle.

Celle des Egyptiens eut encore ce mauvais effet, qu'elle leur inſpira beaucoup d'averſion pour les étrangers, au point qu'ils n'oſoient manger avec eux, ni ſe ſervir d'un meuble qui leur appartint ; et l'on comprend combien plus ils étoient éloignés d'adopter leurs uſages les plus raiſonnables ; ſervilement attachés aux leurs, ils firent preſque en tous ſens quelques pas vers le bien, et s'y arrêtèrent enſuite, comme s'ils fuſſent déja parvenus à la perfection.

CHA-

CHAPITRE II.

Arts, ſciences, et mœurs des Egyptiens.

LES arts ſont très-anciens en Egypte ; dès le tems des Patriarches on y trouve une Cour et des Officiers, qui annoncent toujours une ſorte de magnificence ; l'architecture en particulier y fit de bonne heure de très-grands progrès, témoins ſes obéliſques et ſes pyramides : On y compte encore vingt de ces dernières ; la plus grande, voiſine du Caire, a deux mille ſix cens quarante pieds de tour, et environ cinq cens de haut ; ſa cime eſt une plateforme de ſoixante-quatre pieds de circonférence ; pluſieurs pierres de l'édifice ont trente pieds de long ſur quatre de haut et trois de large ; cent mille ouvriers, ſelon Hérodote, y travaillèrent trente ans, et les légumes dont on les nourrit,

nourrit, coutèrent ſeuls près de ſept* millions.

Si l'utilité de ces maſſes eut répondu à leur grandeur énorme, il ſeroit difficile de les trop vanter ; par malheur ce n'étoient que des tombeaux : Les Rois d'Egypte, perſuadés comme leurs ſujets, que l'ame n'abandonne le corps que lorſque ce dernier commence à ſe pourrir, ſe flattèrent de reculer de pluſieurs ſiécles cette triſte époque, en préparant à leur cadavre embaumé une demeure, où ils braveroient les vents, la pluïe, et les élémens ; peut-être même la politique emprunta-t-elle ici, comme en tant d'autres occaſions, le maſque de la ſuperſtition, et les Rois firent-ils élever ces vaſtes édifices pour occuper et matter le peuple, et prévenir ſes révoltes : Leur eſpoir fut pourtant trompé, dumoins en partie ; les corvées qu'ils imposèrent les rendirent ſi odieux,

* Je compterai toujours en livres Tournois.

odieux, qu'ils n'osèrent ſe faire enterrer dans les pyramides, et leurs noms mêmes ſont tombés dans l'oubli.

La même erreur qui porta les Rois à faire élever les pyramides, fit inventer l'art d'embaumer les corps; et l'on peut dire que les Egyptiens le portèrent à ſa perfection; leurs momies qui durent encore, en ſont une preuve toujours ſubſiſtante.

Mais avant de quitter l'architecture des Egyptiens, diſons un mot de leur labyrinthe: C'étoit un palais immenſe, conſtruit, dit-on, par douze Princes qui gouvernoient enſemble l'Egypte; il avoit deux étages, dont chacun contenoit quinze cens chambres, ou ſalles, dont on cherchoit en vain l'iſſue, lorſqu'on y étoit engagé: On y nourriſſoit les Crocodiles ſacrés.

L'Architecture n'eſt pas un art iſolé; on comprend donc que les Egyptiens

tiens ne l'avoient pas portée ſi loin ſans poſſéder pluſieurs branches des Mathématiques ; l'inondation du Nil, en confondant leurs domaines, les avoit mis dans la néceſſité d'apprendre auſſi la Géométrie ; ils firent de-même d'aſſez grands progrès dans l'Aſtronomie, et parvinrent à connoitre la vraie durée de l'année, le cours des planètes, et la cauſe des éclipſes.

Leur Médecine ne conſiſta d'abord qu'en recettes particulières, qui ſe tranſmettoient des pères aux enfans : Comme chacun n'en avoit que peu, on expoſoit ſouvent les malades ſur les grands chemins, afin que les paſſans les aidaſſent de leurs conſeils ; enfin on recueillit toutes ces recettes, et l'on en fit un Corps de Médecine que l'on dépoſa dans les temples : Si quelque Médecin oſoit s'en écarter, et que ſon malade mourut, il étoit puni de mort : Des opérations ma-

giques

giques mettoient le comble à ces abus.

Quelque heureuſement ſituée que fut l'Egypte pour le commerce, il s'écoula bien des ſiécles avant qu'elle penſât à le cultiver; ſes habitans eurent même long-tems la mer en horreur; ils en faiſoient l'emblême de Typhon, ou du mauvais principe qui avoit tué Oſiris: On ſoupçonne avec beaucoup de vraiſemblance, que les Prêtres eurent grande part à l'introduction de ce préjugé; des étrangers auroient pu éclairer les Egyptiens ſur l'excès du pouvoir qu'ils s'étoient arrogé; prévenir le commerce, c'étoit fermer la porte à ces fatales lumières.

Non ſeulement en effet les Prêtres poſſédoient le tiers des terres du Roiaume, et ne paioient aucun impôt, ils étoient encore ſeuls dépoſitaires des myſtères de la Religion et des ſecrets des Sciences; ils préſidoient dans les

Conſeils,

Conseils, et jugeoient sur les Tribunaux : Si la famille régnante s'éteignoit, c'étoit un Prêtre ou un Soldat que l'on couronnoit, mais il falloit que celui-ci se fît aggréger à leur Corps.

Les Egyptiens avoient deux sortes d'écriture, l'hiéroglyphique et l'alphabétique ; la première peignoit les choses plutôt qu'elle ne les exprimoit ; elle employoit des signes au lieu de mots ; ainsi un cercle représentoit l'éternité, le lièvre l'attention, une statue sans mains et les yeux fixés en terre les devoirs des Juges.

Mais comme il étoit difficile de trouver pour chaque idée des symboles justes, et qu'en eut-on même trouvés, il y avoit toujours quelque embarras à les expliquer, surtout quand ils étoient composés, on leur substitua l'écriture alphabétique, qui, au moyen de vingt-quatre lettres, exprime toutes nos idées, et tous nos

besoins

beſoins avec un détail et une clarté, dont l'hiéroglyphique n'approchoit pas même: Les Prêtres ne laiſsèrent pas de conſerver la dernière; elle étoit favorable à leur ambition de poſſéder ſeuls la clé du ſavoir, mais elle n'honore guère leur patriotiſme.

Deux autres choſes diſtinguoient les Egyptiens de tout autre peuple; chez eux les hommes filoient, et prenoient ſoin du ménage, tandis que les femmes vaquoient aux affaires du dehors; et ils n'accordoient à perſonne les honneurs de la ſépulture, qu'après avoir conſtaté par un jugement public l'honnêteté de ſa vie; les Rois même, dit-on, étoient ſoumis à ce jugement; mais on ne nous apprend point combien d'entr'eux furent par-là privés des honneurs funèbres.

CHA-

CHAPITRE III.

Hiſtoire d'Egypte juſqu'à ſa conquête par Cambyſe.

Menès, Buſiris, Oſymandias, Uchoreus, brigands Arabes, Joſeph, Rameſsès Miamum, Aménophis, Séſoſtris ; lacune de huit ſiécles dans l'hiſtoire d'Egypte ; Pſammitique, Néchao, règne malheureux d'Apriès, Amaſis.

MENÈS, fils de Cam, et petit fils de Noé, eſt regardé comme le premier qui ait régné en Egypte.

Buſiris bâtit Thèbes dans la haute Egypte, et en fit ſa Capitale.

Oſymandias eut le premier une bibliothèque, à laquelle il donna le titre magnifique de Tréſor des remèdes de l'ame : Si elle le méritoit, elle ne reſſembloit guère aux nôtres.

Uchoreus, un des ſucceſſeurs d'Oſymandias, bâtit la ville de Memphis à l'endroit où le Nil ſe partage en pluſieurs branches ; elle devint bien-

tôt

tôt le ſiége de l'Empire, et ne céda cet honneur qu'à Alexandrie.

Sous le règne de Mœris des brigands Arabes s'emparèrent de la baſſe Egypte, et y régnèrent deux cens ſoixante ans.

Ce fut environ un ſiécle après leur expulſion, que des Marchands Iſmaëlites amenèrent Joſeph en Egypte, où il parvint à la place de Premier Miniſtre; évènement raporté par Juſtin* lui-même, abréviateur de Trogue Pompée; il ajoute même que l'Egypte eut couru grand danger d'être dépeuplée par une famine, ſi Joſeph ne l'avoit prévue par l'art qu'il avoit d'expliquer les ſonges, et n'eut fait faire au Roi de grands amas de blé. L'an 1728 avant J. C.

Rameſsès Miamum paſſe pour le Prince qui accabla les Hébreux de travaux; et Aménophis, ſon fils et ſon ſucceſſeur, pour le Pharaon qui ſe

* Liv. xxxvi. chap. 2.

ſe noya dans la mer rouge en les pourſuivant.

Diodore raporte une choſe qu'on ne peut expliquer que par ce grand évènement; c'eſt qu'il y avoit de ſon tems* en Egypte une tradition très-ancienne, répandue dans tout le pays, qu'autrefois un reflux extraordinaire avoit deſſéché la mer rouge, au point qu'on en voioit le fond, et qu'un flux violent avoit peu après ramené les ondes.

An. avant J.C. 1491. On place ici le règne de Séſoſtris, qui forma, dit-on, le vaſte projet de ſubjuguer toute la terre, à la tête d'une armée de ſix cens mille hommes, et d'une flotte de quatre cens voiles, ſoumit l'Ethiopie, et toute l'Aſie depuis la mer orientale juſqu'au Danube, et rentra vainqueur en Egypte, où il ne s'occupa que du bonheur de ſes ſujets.

La

* Il vivoit ſous Jules Céſar.

La vaine gloire qui l'avoit rendu Conquérant, le rendit cruel envers les vaincus; il les emploia comme des eſclaves à des ouvrages de tout genre, et toutes les fois qu'il alloit au temple, il faiſoit atteler leurs Princes à ſon char.

Un jour pourtant, ſur le point d'y monter, il obſerva qu'un de ces Princes avoit les yeux fixés ſur l'une de ſes roues; il lui en demanda la cauſe: Son roulement, dit l'infortuné, me paroit une image des viciſſitudes du ſort; chacune de ſes parties eſt tour-à-tour la plus haute et la plus baſſe; ainſi tel homme ſiége aujourd'hui ſur le trône, qui peut demain gémir dans les fers: Cette réponſe frappa Séſoſtris, et il ne ſe fit plus traîner que par des bêtes.

L'hiſtoire d'Egypte depuis lui juſqu'à Pſammitique, eſpace d'environ huit ſiècles, a auſſi peu d'intérêt que de certitude: Elle devient plus ſûre

depuis

An. avant J.C. 670. depuis le règne de Pſammitique, parce qu'il ouvrit ſes ports aux étrangers, et que les Grecs y vinrent commercer. Il attaqua Azot dans la Paleſtine, et s'en rendit maître après un ſiége, ou un blocus de vingt-neuf ans ; tant l'art militaire étoit encore alors dans l'enfance.

An. avant J.C. 616. Néchao ſon fils entreprit un canal de la mer rouge au Nil, pour faire paſſer dans la Méditerranée les marchandiſes des Indes, et dans les Indes celles de la Méditerranée ; mais après avoir fait de grandes dépenſes, et perdu pluſieurs milliers d'hommes, il fut forcé d'y renoncer : Ce beau projet ne fut exécuté que ſous Philadelphe, environ trois cens ſoixante ans après ; les progrès que les arts avoient faits dans cet intervalle, purent le mettre en état de vaincre les obſtacles qui arrêtèrent Néchao.

Ce Prince, qui paroit avoir eu de grandes vues, envoia une eſcadre de vaiſſeaux

vaiſſeaux Phéniciens faire le tour de l'Afrique ; elle l'acheva en trois ans.

Le règne de Pſammis ſon fils fut court et ſtérile.

Apriès ſon petit fils ſoumit la Paleſtine et la Phénicie ; mais cet inſtant de gloire fut bientôt ſuivi par des années de revers : Une Colonie de Grecs s'étant établie dans la Cyrénaïque, les Lybiens qu'ils avoient chaſſés, implorèrent l'appui d'Apriès, qui leur envoia une armée ; mais cette armée ayant été exterminée, les Egyptiens ſe révoltèrent, et couronnèrent Amaſis : Apriès ſe ſauva dans la haute Egypte. An. avant J. C. 594-570.

Nabuchodonozor Roi de Babylone profita de ces troubles pour envahir l'Egypte ; il la ravagea d'un bout juſqu'à l'autre, et ne la quitta qu'après y avoir fait un butin immenſe, et réduit Amaſis à n'être que ſon Vice-Roi : Apriès, après ſa retraite,

fit une tentative pour remonter ſur le trône, mais fut vaincu, pris, et étranglé.

An. avant J.C. 569-525. La naiſſance de ſon rival n'étoit pas illuſtre, et nuiſoit au reſpect que lui devoient ſes ſujets; il s'en apperçut, et s'aviſa de cet expédient pour les détromper; il fit fondre une cuvette d'or, où lui et ſes convives ſe lavoient les pieds, et en fit faire une ſtatue de Dieu, qu'on ne manqua pas d'adorer; il inſtruiſit alors les Egyptiens de la choſe, et en conclut qu'il faut honorer les Rois, non en raiſon de ce qu'ils ont été, mais en vertu de ce qu'ils ſont.

An. avant J.C. 525. Ce fut ſous Pſamménit fils et ſucceſſeur d'Amaſis que les Perſes ſoumirent l'Egypte; nous détaillerons cet évènement dans l'hiſtoire de ces derniers.

CHA-

CHAPITRE IV.

DES HEBREUX OU JUIFS.

Lois Hébraïques, les Juifs gouvernés d'abord par des Juges, puis par des Rois, Saül, David, Salomon, ſchiſme ſous Roboam, roiaumes d'Iſraël et de Juda, chute de l'un et de l'autre.

QUOIQUE les Hébreux n'aient formé un peuple que longtems après les Aſſyriens, nous plaçons leur hiſtoire avant celle de ces derniers, parce qu'elle eſt beaucoup mieux connue.

Comme l'idolatrie faiſoit de grands progrès ſur la terre, il paroit qu'en ſe révélant particuliérement à ce peuple, le but de Dieu fut non ſeulement de le préſerver de la contagion, mais encore d'en faire une eſpèce de témoin conſtant, qui proteſtât contre le Paganiſme, et apprit à tous ſes voiſins à n'adorer que l'Etre adorable.

C'eſt dans l'Ecriture Sainte qu'il faut lire tous les prodiges par leſquels ce grand Etre l'arracha au joug des Egyptiens ; mais comme ſes Loix ſont éparſes dans les quatre derniers Livres du Pentateuque, nous en donnerons ici un extrait.

La première et la plus importante de toutes, eſt celle qui leur preſcrivoit de n'adorer que le vrai Dieu.

Comme les Juifs étoient un peuple très-matériel et très-groſſier, il ſe ſeroit bientôt dégouté d'une Religion trop nue, et trop ſimple, et n'eut pas manqué d'adopter les rites de ſes voiſins, ce qui l'eut conduit par degrès à adopter leur Religion même : Ce fut pour prévenir ce malheur, que Dieu lui donna beaucoup de loix cérémonielles, propres à l'attacher au culte légitime, en lui donnant plus de pompe et de majeſté.

La tribu de Lévi en faiſoit toutes les fonctions, et avoit pour rétribu-

tion

tion les dîmes, les offrandes, et quarante huit villes.

Trois fêtes ſolemnelles raſſembloient chaque année toute la Nation, la Pâque, la Pentecôte, et les Tabernacles, ou les Tentes; elles étoient deſtinées à lui rappeller ſa délivrance du joug Egyptien, la publication du Décalogue, et le ſéjour qu'elle avoit fait dans le déſert ſous des tentes ſans autre nourriture que la manne qui tomboit du Ciel; elles ſervoient encore à l'unir, en empêchant que chaque tribu ne ſe conſidérât comme un peuple à part, et n'oubliât, ou ne rompît à la longue les liens qui l'uniſſoient au tout.

Le ſeptième jour de la ſemaine étoit conſacré au repos, et au culte.

On laiſſoit auſſi repoſer tous les ſept ans les terres, et ce qu'elles rapportoient naturellement, étoit abandonné aux étrangers, et aux pauvres;

tous les Hébreux eſclaves étoient alors mis en liberté.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort ; s'il n'étoit qu'accidentel, il y avoit ſix villes de refuge, où le meurtrier pouvoit ſe ſauver ; mais s'il étoit coupable, on l'arrachoit même de l'autel.

Il y avoit peine capitale contre l'adultère, et le vol d'une perſonne : On pouvoit auſſi mettre à mort les voleurs nocturnes ; dans les autres cas ils n'étoient obligés qu'à rendre quelquefois le double, d'autrefois le quadruple, ou même le quintuple de ce qu'ils avoient pris ; et s'ils ne pouvoient le payer, ils devenoient eſclaves de la perſonne qu'ils avoient volée.

Cet eſclavage finiſſoit au bout de ſix ans, il falloit même en les renvoiant leur faire un préſent de blé, de bétail, et de vin, ſans doute pour leur donner le moien de vivre, juſ-

qu'à-ce

qu'à-ce qu'ils euſſent trouvé de l'emploi.

L'eſclave étranger moins heureux ne devenoit libre, qu'au cas que ſon Maître en le maltraitant le privât d'un œil, ou d'une dent: Son ſort d'ailleurs étoit aſſez doux; il jouiſſoit comme ſon Maître du repos du jour du Sabbat, et de celui de l'année ſabbatique, et du Jubilé: Auſſi les Annales Hébraïques n'offrent-elles aucun exemple de ces ſoulèvemens d'eſclaves ſi communs dans l'hiſtoire de Rome, et de Sparte, et même dans celle de nos Colonies du Nouveau Monde.

Mais la plus admirable des lois politiques de Moïſe eſt celle du Jubilé: Par elle tous les cinquante ans chaque Hébreu recouvroit les terres qui étoient échues à ſes Pères lors du premier partage qu'on avoit fait du pays, et même les maiſons qu'ils avoient aux champs: Comme après l'égalité des fortunes, la vie champêtre eſt la

choſe du monde la plus favorable aux bonnes mœurs, on ne peut trop priſer cette loi, qu'on ne trouve pourtant que dans le Code Hébreu.

Une autre diſtinction bien honorable à ce Code, c'eſt qu'au lieu que les autres ſe bornent à prohiber les crimes, celui de Moïſe eſt rempli d'exhortations à la vertu, à l'équité, à la bienfaiſance envers le pauvre, le vieillard, l'orphelin, la veuve, même envers un ennemi, et un étranger: Le mercenaire devoit être payé à la fin de chaque journée; il falloit rendre chaque ſoir le vêtement à celui qui l'avoit mis en gage, afin qu'il eut dequoi ſe couvrir la nuit: On reconnoit à ces leçons le Père miſéricordieux des humains.

Les Hébreux quittèrent l'Egypte l'an 1491 avant J. C.: Ceux qui leur ont reproché d'avoir emporté les vaſes d'or et d'argent qu'ils empruntèrent alors des Egyptiens, avoient oublié

blié ſans doute qu'ils avoient long-tems travaillé pour ces mêmes Egyptiens, ſans en retirer le moindre ſalaire, qu'un peuple ne pouvant en citer un autre devant un Tribunal étranger, qui force ce dernier à lui rendre juſtice, peut ſe la faire par ſes propres mains, que c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé le droit de la guerre, et qu'enfin les champs, les jardins, les maiſons, les granges que les Hébreux laiſsèrent aux Egyptiens, faiſoient aumoins l'équivalent de la vaiſſelle qu'ils gardèrent.

Ils entrèrent quarante ans après dans le pays de Canaan, appellé depuis la Judée, ou la Paleſtine, et le conquirent en ſix campagnes ſous la conduite de Joſué. An. avant J.C. 1451.

Après ſa mort ils furent gouvernés l'eſpace de trois cens trente ans par les Chefs de chaque tribu, et par des Juges extraordinaires que Dieu leur ſuſcitoit de tems en tems. An. avant J.C. 1426— 1096.

1095— 975. Ils ſe laſsèrent alors de ce gouvernement, et voulurent avoir un Roi: Le premier fut Saül; les plus célèbres furent David et Salomon qui lui ſuccédèrent: La valeur de David le rendit redoutable à tous ſes voiſins, et la ſublimité de ſes Cantiques le met au rang des plus grands Poëtes: La ſageſſe de Salomon ſon fils a paſſé en proverbe, et les écrits qu'il a laiſſés l'atteſtent encore: Il ſignala ſurtout ſon règne en bâtiſſant le fameux temple de Jéruſalem, et en introduiſant dans ſes Etats le commerce, que les Hébreux avoient ignoré juſqu'à lui.

Aiant conquis ſur les Iduméens les ports d'Elath et d'Eſiongeber ſur la mer rouge, il équipa des vaiſſeaux, engagea Hiram Roi de Tyr à lui fournir des pilotes et des matelots, et envoia en Ophir des flottes, qui au bout de trois ans en rapportoient de l'or, de l'argent, de l'yvoire, des ſinges, et des paons: Les Savans n'ont

n'ont encore pu s'accorder ſur le pays que déſigne Ophir ; l'opinion la plus générale le place au Roiaume de Sofala ſur la côte orientale d'Afrique, où l'on trouve aujourd'hui encore tout ce que les vaiſſeaux de Salomon apportoient d'Ophir.

La gloire de ce grand Prince ne ſe ſoutint pourtant pas juſqu'au bout ; il prit des femmes étrangères, qui le plongèrent avec elles dans la molleſſe, et l'idolatrie, et prouvèrent par-là combien le Légiſlateur avoit eu raiſon de prohiber ces mariages.

L'or que lui rapportoient ſes flottes ne pouvant ſuffire à ſon luxe, il chargea ſon peuple d'impôts, que l'on paia pendant ſa vie, mais qu'on voulut diminuer à ſa mort : Roboam ſon fils et ſon ſucceſſeur, à qui l'on demanda cette diminution, conſulta d'abord là-deſſus les vieux Conſeillers de ſon Père, qui l'exhortèrent à l'accorder ; mais cet avis ne lui plaiſant

point, il s'adreſſa aux jeunes gens avec qui il avoit été élevé, qui cherchant moins à le ſervir qu'à le flatter, lui proposèrent une réponſe négative et hautaine, aſſortie à ſon caractère ; il les crut, et refuſa tout ; ce qui révolta les eſprits au point que dix tribus l'abandonnèrent, et ſe donnèrent Jéroboam pour Roi ; celles de Juda et de Benjamin lui demeurèrent fidèles.

An. avant J. C. 974.

Dès-lors le peuple Hébreu forma deux Roiaumes, celui de Juda, et celui d'Iſraël ; Jéruſalem étoit la Capitale du premier, Samarie celle de l'autre.

Cette révolution politique en amena une autre dans la Religion : Jéroboam craignit que ſi ſes ſujets continuoient d'aller à Jéruſalem chaque année, pour célébrer les fêtes ſolemnelles, les Rois de Juda ne s'en prévaluſſent pour regagner leur affection, et les faire rentrer dans l'obéiſſance ;

béiſſance : Pour prévenir ce malheur, le plus affreux de tous aux yeux de l'ambition, il défendit à ſon peuple de ſe rendre à Jéruſalem, et érigea aux deux extrémités de ſon païs deux veaux d'or, qu'il fit adorer comme des ſymboles du Dieu véritable ; tous ſes ſucceſſeurs maintinrent ce culte, et pluſieurs même introduiſirent celui des faux Dieux.

Le détail de leurs règnes eſt trop peu intéreſſant pour le donner ici ; il ſuffira de dire qu'au bout de deux cens quarante ſix ans, le Roiaume d'Iſraël fut détruit par Salmanaſar Roi d'Aſſyrie, qui prit la ville de Samarie, et emmena en captivité le Roi Oſée, et les dix tribus qui n'en ſont jamais revenues. An. avant J.C. 728.

La vraie Religion et la piété ſe ſoutinrent un peu mieux dans le Roiaume de Juda ; mais enfin l'idolatrie et les vices l'inondèrent auſſi, et il fut détruit par Nébucadnezar Roi

Roi de Babylone l'an 588 avant J. C., et environ neuf siécles après la sortie d'Egypte.

CHA-

CHAPITRE V.

DES PHENICIENS.

Arts des Phéniciens, leurs principales villes, leur commerce, leurs Colonies, et leur Religion, fête d'Adonis.

AU Nord de l'Egypte, et à l'Oueſt de la Judée étoit la Phénicie. Ce pays qui ne forme qu'une langue de terre étroite et ſtérile ſur les côtes de la Mediterranée, trouva dans le génie de ſes habitans les reſſources que la Nature lui avoit refuſées : Ils inventèrent l'écriture, et la navigation ; leurs manufactures de verre et de pourpre eurent la plus grande célébrité, et ils portèrent à une grande perfection l'art de travailler les métaux, et l'architecture.

Le hazard, ſource de tant d'inventions, leur donna la pourpre : Un chien

chien preſſé de la faim briſe un coquillage; ſa bouche en eſt enſanglantée; mais la couleur de ce ſang eſt ſi belle qu'elle attire l'attention, et peu après on trouve l'art de l'appliquer aux étoffes.

Sidon fut d'abord la métropole du pays; mais Tyr qu'elle fonda, ne tarda pas à la ſurpaſſer.

Le commerce les enrichit toutes deux encore plus que leurs manufactures; les forêts du Liban, et la bonté de leurs ports ſembloient inviter les Phéniciens à la navigation, et ils s'apperçurent en effet les premiers, que la mer qui ſépare les peuples, pouvoit ſervir à les rapprocher; ils parcoururent ſucceſſivement les côtes de la Méditerranée, et pénétrèrent juſqu'à l'Océan: Ils jettèrent preſque partout des Colonies, qui leur ſervoient à la fois de magazins et de retraites; Cadix, au midi de l'Eſpagne, fut la principale juſqu'à la fondation de Carthage,

Carthage, dont nous parlerons en ſon lieu : On prétend qu'ils tiroient de l'Eſpagne ſeule d'immenſes richeſſes, du miel, de la cire, du plomb, de la poix, du cuivre, du fer, de l'étain, et qu'une fois ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient ſurchargés : Peu après la guerre de Troye, ils avoient déja, ſelon Strabon, des établiſſemens ſur la côte occidentale d'Afrique ; ils eurent au moins pendant pluſieurs ſiécles l'empire de la mer, et celui du commerce.

Cependant comme à peu près tous les peuples qui n'ont pas connu la Révélation, les Phéniciens furent idolâtres ; ils adoroient le Soleil ſous le nom de Baal, qui ſignifie Seigneur, ou Roi, et la Lune ſous celui d'Aſtaroth, ou d'Aſtarté.

L'uſage de ſacrifier au premier des hommes ceſſa d'aſſez bonne heure ; mais

mais les débauches par leſquelles on célébroit la grande fête de la dernière, ſe pratiquèrent beaucoup plus longtems, et ne prirent probablement fin qu'avec le Paganiſme.

Cette fête ſe célébroit en mémoire de la mort d'Adonis, autrement appellé Oſiris, et Thammus : Adonis, beau jeune homme, avoit été aimé d'Aſtarté, ou de Vénus ; Mars époux jaloux de cette Déeſſe, aiant ſçu la choſe, prit la figure d'un ſanglier, et tua Adonis ; Vénus inconſolable alla le demander aux morts, et obtint à force d'inſtances qu'il paſſeroit ſix mois de l'année avec elle, mais il devoit reſter les ſix autres dans le Royaume des ombres.

Quelques Payens ont prétendu que tout cela eſt allégorique, qu'Adonis repréſente les fruits de la terre, que le ſanglier qui le tue eſt l'hiver, à l'entrée duquel on a coutume de ſemer, et que quand la ſemence lève,

c'eſt

c'eſt Adonis rendu à Vénus, ou à la lumière : Cette explication eſt tout au moins ingénieuſe, mais n'exténue point la honte des excès avec leſquels on célébroit la fête.

CHA-

CHAPITRE VI.

DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES.

Babylone et Ninive, Phul fondateur du ſecond Empire des Aſſyriens, Teglath Phalazar ſon fils ſubjugue la Syrie, et humilie le Roiaume d'Iſraël, Salmanaſar le détruit, et rend tributaire celui de Juda, Sennachérib, conquêtes d'Eſſar-addon, fondation du Roiaume des Mèdes par Déjocès, règnes de ſon fils Phraorte, et de Cyaxare I., irruption des Scythes en Aſie, leurs mœurs, révolte de Nabopolaſſar contre le Roi d'Aſſyrie, Nébucadnézar ou Nabuchodonoſor ſon fils, fin de l'Empire d'Aſſyrie, priſe de l'ancienne Tyr, et fondation d'une ſeconde, Nabuchodonoſor aggrandit, embellit, et fortifie Babylone, ſon orgueil et ſa punition, Evilmérodac, Nérigliſſor, Labynit, ou Beltçatzar, guerre des Rois de Babylone et de Lydie contre ceux des Médes et des Perſes, bataille de Thymbrée, priſe de Babylone, fin de ſon Empire.

L'Hiſtoire

L'Hiſtoire ancienne de ces peuples eſt, s'il ſe peut, plus obſcure encore que celle des Egyptiens.

Ctéſias de Gnide médecin de Cyrus le jeune donne à l'Empire des Aſſyriens quatorze ſiécles de durée ; mais les fables dont ſon hiſtoire fourmille, le rendent indigne de créance.

Bérose, Prêtre Chaldéen qui vivoit environ un ſiécle après lui, aſſure que leur Monarchie avoit ſubſiſté cent cinquante mille ans ; mais ſes Annales pleines de noms de Princes, et vuides de faits, ne méritent pas plus d'attention que l'ouvrage de Ctéſias.

L'hiſtoire ſainte eſt donc la ſeule qui jette quelque jour ſur les antiquités de ces peuples ; et ſon témoignage a d'autant plus de poids en cette occaſion, qu'il s'accorde parfaitement

faitement avec le canon aſtronomique de Ptolémée.*

Babylone et Ninive furent les principales villes des Aſſyriens ; la première étoit ſur l'Euphrate, et la ſeconde ſur le Tigre : Il eſt très-vraiſemblable qu'elles furent d'abord chacune, et peut être pendant pluſieurs ſiécles la Capitale d'un petit Etat ; mais leur hiſtoire n'acquiert de la certitude qu'à l'Ere de Nabonaſſar, poſtérieure de ſeize cens ans au déluge, et antérieure à J. C. d'environ ſept ſiécles et demi.

Les Hiſtoriens Anglois dont nous avons parlé, ſuppoſent avec beaucoup de vraiſemblance que Phul fut le vrai fondateur du grand Empire des Aſſyriens, que Ninive et Babylone lui étoient toutes deux ſoumiſes, qu'il laiſſa la première avec la plus grande partie de ſes Etats à Téglath Phalaſar ſon

* Voiez l'Hiſtoire Univerſelle compoſée par des Anglois, tom. iv. l. 1. ch. viii.

ſon fils ainé, et la ſeconde à Nabonaſſar ſon puîné, mais comme une eſpèce de fief, dont il rendoit hommage à ſon frère.

Ce qui donne beaucoup de couleur à cette conjecture, c'eſt qu'on ne voit pas que les Rois de Ninive aient jamais attaqué ceux de Babylone, quoiqu'ils aient porté la guerre plus loin, ni que les Rois de Babylone aient profité de leur éloignement pour envahir leurs Etats.

Preſque tous les Rois d'Aſſyrie furent conquérans, c'eſt-à-dire injuſtes: Phul obligea déja Ménahem Roi d'Iſraël à lui payer mille talens d'argent; Téglath Phalaſar attaqua de même Pékach, lui prit pluſieurs villes, et emmena une foule de Juifs priſonniers; il prit auſſi le Roi de Damas, le fit mourir, et s'empara de tout ſon pays.

Salmanaſar ſon fils envahit, ainſi que lui, la Judée, et força Oſée qui en

en étoit Roi à devenir ſon tributaire ; Oſée portant ce joug avec peine fit alliance avec les Egyptiens pour le ſecouer, et s'attira de plus grands malheurs ; Salmanaſar inſtruit du projet, revint avec de grandes forces, prit Samarie après trois ans de ſiége, emmena Oſée et tous ſes ſujets captifs en Aſſyrie, et mit ainſi fin au Roiaume d'Iſraël, ſept cens vingt huit ans avant J. C., et deux cens quarante ſix depuis ſa fondation par Jéroboam.

Achaz Roi de Juda s'étoit auſſi ſoumis à payer tribut aux Aſſyriens ; mais Salmanaſar étant mort, Ezéchias fils d'Achaz crut pouvoir ſecouer cette dépendance, et ſe trompa : Sennachérib fils de Salmanaſar entra dans la Judée avec de ſi grandes forces, qu'Ezéchias épouvanté lui envoia le tribut ordinaire, dont le Prince Aſſyrien ne voulut plus ſe contenter ; il aſſiégea donc Jéruſalem,

lem, et la preſſa vivement, défiant même le Dieu d'Iſraël de la délivrer ; mais une peſte ſubite et ſurnaturelle aiant emporté en un jour cent quatre vingt cinq mille hommes de ſon armée, il s'enfuit à Ninive, où deux de ſes fils l'égorgèrent peu après au pié même des autels.

Ce parricide les exclut du trône, et les obligea même à fuir en Arménie ; Eſſarhaddon leur cadet fut couronné, et régna quarante deux ans. An. avant J.C. 710–668.

Il réunit à ſon Empire le Roiaume de Babylone, qui en avoit été démembré depuis ſoixante et dix ans, ravagea comme ſes prédéceſſeurs la Judée, envoia ſon Roi Manaſſé chargé de chaines à Babylone, et s'aſſujettit même pour quelque tems l'Egypte et l'Ethiopie.

Saoſduchin, autrement dit Nabucodonoſor I., lui ſuccéda, et faillit renverſer le Roiaume des Médes, dont il eſt tems de voir l'origine. An. avant J.C. 668–648.

Phul, ou son fils Téglath Phalasar subjugua les Médes; mais ils secouèrent le joug sous le règne de Sennachérib, probablement après son désastre en Judée, et vécurent quelque tems dans l'anarchie, c'est-à-dire, dans un état pire encore que la servitude; le vol, la violence, la fraude devinrent des crimes communs, et la Nation couroit risque d'être bientôt aussi vile que malheureuse, si l'ambition et le génie d'un particulier n'eussent changé peu après son sort.

Ce particulier, nommé Déjocès, représenta d'abord aux habitans du lieu où il vivoit, que prétendre conserver chacun le droit illimité de faire ce qu'il veut, c'est s'exposer à tout souffrir de la part des autres, et comme on l'avoit déja éprouvé, on l'élut pour Juge; il en remplit si bien les fonctions, que sa réputation se répand dans tout le pays, et qu'on

soumet bientôt tous les différens à son arbitrage ; il feint alors de n'y pourvoir suffire, et se renferme chez lui ; cependant ses amis répandent qu'on ne sauroit se passer de lui, qu'il faut récompenser ses services passés, et s'en assurer pour l'avenir en l'élisant Roi ; ils persuadent, et Déjocès est couronné.

Il emploia différens moyens pour affermir son autorité ; il prit des gardes, bâtit et fortifia Ecbatane, et s'enferma dans son Palais, où ses Eunuques et ses Ministres eurent seuls le privilége de le voir ; encore défendit-il à ceux-ci sous peine de mort de rire, ou de cracher en sa présence ; ce n'étoit guère le moien de faire aimer le Roi, ni la Roiauté. An. avant J.C. 710.

Phraorte son fils lui succéda, et subjugua tous les pays qui se trouvent entre la Médie, et le fleuve Halys : Enflé de ces succès, il tourna ses armes contre Saosduchin ou Nabu- An. avant J.C. 657.

chodonoſor I. Roi d'Aſſyrie ; mais il fut défait et tué à la bataille de Ragau ; le vainqueur prit même Ecbatane, et eut ſoumis probablement toute la Médie, s'il eut pouſſé ſes avantages ; il préféra de retourner à Ninive, et d'y célébrer ſa victoire par des fêtes : Cette retraite précipitée, et ſa mort qui ſuivit de près, donnèrent à Cyaxare fils de Phraorte le tems de reſpirer ; il en profita ſi bien, qu'il regagna toutes les Provinces que ſon Père avoit conquiſes et perdues, défit une armée de Chiniladan ſucceſſeur de Saoſduchin, et eut même pris Ninive, ſi une armée effroiable de Scythes fondant ſur l'Aſie, ne l'eut forcé d'accourir à la défenſe de ſes Etats.

Les Scythes qu'on appelle aujourd'hui Tartares, occupoient les vaſtes pays qui s'étendent de la Mer Baltique à l'Océan Oriental, et des Mers Noire et Caſpienne à la Mer Glaciale ;

ale ; ils n'avoient point de demeure fixe, et ne cultivoient point la terre ; mais ils se nourrissoient de miel, de lait, et de la chair de leurs troupeaux, qu'ils menoient sans cesse de pâturages en pâturages ; des chars couverts servoient à transporter leurs enfans et leurs femmes : Ne pouvant rien renfermer, ils punissoient le vol plus sévérement qu'aucun autre crime, parcequ'il étoit plus facile à commettre ; ils ne connoissoient ni l'or, ni l'argent, et ne savoient pas même travailler la laine, mais se couvroient de peaux de bêtes fauves : Tout cela n'excluant ni la vertu, ni le bonheur, on pourroit ajouter foi aux éloges que divers historiens ont prodigués aux Scythes, si quelques faits que rapporte Hérodote ne les rendoient suspects au moins d'exagérations : Ils sacrifioient, par exemple, des hommes à leurs Dieux ; ils se faisoient gloire de boire dans le crâne

de ceux qu'ils avoient tués ; et une fille ne pouvoit se marier qu'après avoir tué un ennemi de sa propre main. Un peuple où règnent de pareils usages, est surement loin de la perfection.

Quoiqu'il en soit, une horde de ces Scythes fondit sur l'Asie à l'époque où nous sommes, défit Cyaxare, se répandit comme un torrent dans la Médie, et les Provinces voisines jusqu'à l'Egypte, où Psammitique à force de prières et de présens les empêcha de pénétrer.

Ils revinrent alors sur leurs pas, et s'établirent dans l'Arménie, la Cappadoce, le Pont, la Colchide, et l'Ibérie, dont ils restèrent vingt-huit ans maitres ; enfin les Médes ne sachant comment se délivrer d'hôtes aussi fâcheux, les invitèrent à un grand festin, où l'on commença par les enivrer, et l'on finit par les massacrer.

Ils régnoient encore dans les pays qu'ils avoient soumis, lorsqu'un seigneur Babylonien, nommé Nabopolassar, profitant des malheurs de Chiniladan, s'empara de Babylone, et en fit la Capitale d'un nouvel Etat : On rapporte qu'à cette nouvelle Chiniladan désespéré mit le feu à son Palais, et s'y brula avec toutes ses richesses.

L'Empire de Ninive subsista encore vingt-cinq ans ; mais on ignore qui le gouverna ; Cyaxare se fut à peine délivré des Scythes, qu'il revint au projet de le conquérir ; Nabuchodonosor fils de Nabopolassar joignit ses forces à celles du Roi Méde ; les deux Princes prirent enfin Ninive, la rasèrent, et partagèrent les pays qui en dépendoient : Cette grande révolution arriva l'an 601 avant J. C.

Ce fut là le dernier exploit de Cyaxare ; il mourut six ans après, et

laiſſa le trône à ſon fils Aſtyage, qui
An. avant J.C. 560. après un régne obſcur de trente cinq ans, eut pour ſucceſſeur Cyaxare II.

Il n'en fut pas ainſi de Nabuchodonoſor : Suivant la manie des Princes dont l'ambition s'accroit avec la puiſſance, il ſubjugua d'abord la Judée, comme nous l'avons dit au Chapître IV. ; il attaqua enſuite la ville de Tyr, et la prit après un long ſiége ; mais ce fut tout le fruit qu'il en retira : Lors en effet que les habitans ſe virent réduits à l'extrêmité, ils s'embarquèrent pendant la nuit avec leurs effets les plus précieux, gagnèrent une petite iſle voiſine, et y bâtirent une nouvelle Tyr, qui effaça bientôt la première.

Nabuchodonoſor faute d'une marine, étant hors d'état de les y pourſuivre, tourna ſes armes contre Amaſis Roi d'Egypte ; nous avons déja vu au Chap. III. comment il ravagea ce Royaume, et le rendit tributaire.

De retour à Babylone, il en fit la plus grande, la plus forte et la plus belle ville du monde. Si l'on en croit Hérodote témoin oculaire, elle avoit vingt lieues de tour, des murailles de brique de trois cens cinquante pieds de hauteur, et de quatre-vingt ſept d'épaiſſeur ; deux cens cinquante tours les flanquoient à des diſtances égales ; un foſſé profond régnoit tout autour ; toute la ville étoit diviſée en cinquante rues droites, chacune de cinq lieues de long, qui alloient aboutir à cent portes d'airain.

Si quelque choſe peut rendre cette étendue croiable, c'eſt que des quartiers entiers étoient ſans maiſons, et que les maiſons mêmes étoient ſéparées les unes des autres par des vergers, et même des champs : Delhi, l'ancienne capitale du Mogol, eſt bâtie dans le même gout, et Rome l'étoit autrefois auſſi : Il ſeroit donc poſſible que quoique beaucoup

plus grande que Paris, ou Londres, Babylone contint beaucoup moins d'habitans.

L'Euphrate la traverſoit du nord au midi ; deux quais ſuperbes régnoient le long du fleuve ; un pont de ſix cens pieds de long ſur trente de large joignoit les deux rives ; deux vaſtes Palais s'élevoient aux extrémités de ce pont, et communiquoient par une voute creuſée ſous le lit du fleuve : C'étoit dans l'un de ces Palais que ſe voioient ces jardins ſuſpendus, ſi célébres dans l'antiquité : Ils formoient un quarré dont chaque face avoit quatre cens pieds, et étoient diviſés en pluſieurs terraſſes, qui s'élevoient en amphithéatre ; on alloit de l'une à l'autre par un eſcalier large de dix pieds ; la maſſe entière des jardins portoit ſur des voutes, et une épaiſſe muraille ; on tiroit de l'Euphrate par le moien d'une pompe l'eau néceſſaire pour les arroſer.

Le

Le dernier édifice remarquable de Babylone étoit le temple de Bel, plus élevé qu'aucune des pyramides d'Egypte ; on y montoit par un degré extérieur, qui faiſoit huit fois le tour de l'édifice ; un obſervatoire en formoit le faîte, et en étoit ſans doute la partie la plus utile.

On a eu raiſon de dire, que l'ennemi le plus difficile à vaincre pour l'homme, eſt l'orgueil : Nabuchodonoſor l'éprouva : Un jour qu'il ſe promenoit ſur la terraſſe de ſon Palais, jettant un œil de complaiſance ſur ſa Capitale, et ſe rappellant tout ce qu'il avoit fait pour l'embellir et l'aggrandir, il s'écria dans ſon yvreſſe : N'eſt-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma magnificence ! Mais à peine eut-il achevé, que par un juſte jugement du Ciel il perdit le ſens, et devint farouche ; on fut forcé de le ſéques-

trer d'entre les hommes, et il paſſa ſept ans à errer dans ſon parc comme une bête ſauvage ; un Conſeil de Régence gouverna ſans doute l'Etat dans cet intervalle, et cacha tant qu'il pût aux peuples la démence de leur Monarque ; enfin la raiſon lui revint ; il s'humilia devant le Maître du monde qui l'avoit fait tout ce qu'il étoit, et mourut au bout d'une année.

An. avant J. C. 562.

Evilmérodac ſon fils n'en régna que deux ; Nérigliſſor ſon beau-frère l'aſſaſſina, et lui ſuccéda, entra en guerre contre les Médes, et fut tué dans une bataille qu'il perdit contr'eux.

An. avant J. C. 556.

Laboroſoarchod ſon fils ne fit, pour ainſi dire, que prendre le ſceptre ; il ſe rendit ſi odieux à ſes ſujets par ſes cruautés, qu'ils le tuèrent au bout de neuf mois : Labynit, ou Nabonid, appellé dans l'Ecriture Beltçatzar, fils d'Evilmérodac, fut enſuite

ſuite placé ſur le trône, et l'occupa dix-ſept ans.

Cependant la guerre que Nérigliſſor avoit ſi malheureuſement entrepriſe contre les Médes, devenoit de plus en plus dangereuſe : Cyaxare avoit mis à la tête de ſes troupes Cyrus ſon neveu, fils de Cambyſe, grand Seigneur Perſan, et de Mandane fille d'Aſtyage ; c'étoit ce Prince qui avoit gagné la bataille où Nérigliſſor avoit perdu la vie ; animé par ce ſuccès, et par l'incapacité des Rois de Babylone, il n'aſpiroit pas à moins qu'à la conquête de tout leur Empire, et mettoit tout en œuvre pour l'accélérer.

Un puiſſant allié s'unit alors à Nabonid, c'étoit Créſus Roi de Lydie, et d'une grande partie de l'Aſie Mineure ; mais Cyrus le défit à la bataille de Thymbrée près de Sardes ; peu de jours après cette Capitale et ſon Roi tombèrent au pouvoir du vainqueur,

vainqueur, et toute l'Asie Mineure reconnut ses loix.

L'armée victorieuse s'avança alors vers Babylone, dont elle forma le siége ; les Babyloniens comptant sur la force de leur ville, et l'abondance de leurs provisions, lui insultoient du haut de leurs murs ; mais Cyrus n'attendant rien de la force ou de la famine, emploia la ruse ; il fit creuser un grand canal en forme de croissant, qui commençoit un peu au dessus de la ville, et finissoit un peu au dessous, et touchoit par ses deux extrémités à l'Euphrate ; puis une nuit où les Babyloniens étoient plongés dans l'yvresse d'une fête, il fait percer les deux digues qui séparoient le canal du fleuve ; à l'instant celui-ci se jette dans l'autre, et laisse à sec son lit ordinaire ; deux corps considérables de troupes pénétrent par là dans la ville, et marchent au Palais du Roi ; Nabonid vient à leur rencontre

contre avec la foule de ſes courtiſans, mais il eſt tué, et avec lui finit l'Empire de Babylone 538 ans avant J. C. après en avoir ſubſiſté deux cens vingt trois depuis Phul ſon fondateur.

CHA-

CHAPITRE VII.

Mœurs, Arts, Sciences, et Religion des Aſſyriens et Babyloniens.

LES Chaldéens étoient à la fois les Prêtres, les Philoſophes, les Aſtronomes, les Aſtrologues, et les Devins de la Nation; on comprend quel crédit ils devoient avoir.

Ils connoiſſoient la cauſe des éclipſes de lune, et non de celles du ſoleil; ils connurent auſſi le mouvement des planètes d'occident en orient, la véritable longueur de l'année, et diviſèrent chaque Signe du Zodiaque en trente degrés, et chaque degré en trente minutes; ils regardoient les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre, et paſſent pour les inventeurs des cadrans ſolaires.

De leur attention à obſerver les aſtres nâquit bientôt le culte qu'ils leur

leur rendirent ; ils croioient, il eſt vrai, qu'un ſeul Dieu invisible avoit tout créé, mais ils prétendoient que ce Dieu a placé dans les Cieux, les Aſtres pour gouverner ſous lui l'Univers, et veut en conſéquence qu'on les honore comme ſes Miniſtres.

Cette première erreur en amena dans la ſuite une autre : Des impoſteurs aſſurèrent qu'il leur avoit été révélé, que telle ou telle étoile devoit être adorée ſous telle figure ; ce qui remplit bientôt les temples de ſimulacres de toute eſpèce, que la ſuperſtition ne manqua jamais de deifier à la longue ; et telle fut l'origine du culte ſi honteux à l'homme, qu'on rendit à la pierre, au bois, aux métaux.

Ce fut auſſi de l'aſtronomie que nâquit l'aſtrologie judiciaire, fille inſenſée d'une mère ſage, comme diſoit fort bien Kepler : Les Chaldéens ſoutinrent que les aſtres influent ſur

la

la deſtinée et la conduite des hommes, et qu'en conſultant les premiers on peut prévoir celles-ci; une foule de gens de tout ordre accoururent bientôt pour recevoir ces oracles; le hazard, ou la ſagacité des Aſtrologues en juſtifia quelques-uns, et c'en fut aſſez pour ſoutenir longtems leur crédit.

Les Chaldéens exigeoient de leurs diſciples une foi aveugle, moien preſque infaillible de prévenir les progrès de la raiſon.

Pour favoriſer la population, et prévenir peut-être la débauche, les Babyloniens avoient adopté un uſage fort ſingulier: Une fois par année on aſſembloit dans un lieu public toutes les filles nubiles, et l'on les mettoit à l'enchère; la plus belle étoit le partage de celui qui offroit le plus; et l'argent que l'on retiroit de la vente des jolies, ſervoit enſuite à doter les laides: Comme des mariages faits ſi

fort

fort au hazard pouvoient facilement être mal assortis, les époux avoient le droit de les rompre en rendant l'argent qu'ils avoient reçu.

Si l'on en croit Béroſe, les Babyloniens célébroient aussi chaque année une fête qui duroit cinq jours, pendant lesquels les esclaves prenoient la place des Maîtres, leur commandoient, et s'en faisoient servir.

Habitans d'un païs fertile, placés entre l'Euphrate, le Tigre, et l'Océan, les Assyriens cultivèrent de bonne heure les arts et le commerce, qui avec leurs conquêtes leur procurèrent d'immenses richesses ; ces richesses amenèrent le luxe, la molleſſe, et la débauche, et ces vices la chute de la Nation ; c'eſt le cercle fatal qu'ont parcouru trente peuples.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Religion, Mœurs, Gouvernement des Perſes.

LE gouvernement des Perſes étoit monarchique; mais après la conquête de l'Empire Aſſyrien, il dégénéra promptement en Deſpotiſme.

Leur Deſpote prenoit le titre de Roi des Rois, ou de grand Roi; et l'on n'étoit admis en ſa préſence qu'en ſe proſternant juſqu'en terre, et en lui faiſant un préſent.

On prenoit quelque ſoin de les rendre dignes de ces titres et de ces hommages: A l'âge de ſept ans on les ſoumoit aux exercices du corps; à quatorze on leur donnoit quatre Gouverneurs choiſis parmi les hommes les plus vertueux et les plus éclairés de l'Etat: Le premier leur enſeignoit la Religion et la politique; le ſecond leur apprenoit à dire la vérité, et à

rendre

rendre la juſtice ; le troiſième à dompter leurs paſſions par la tempérance, le quatrième endurciſſoit leur courage contre les maux et les périls.

Par malheur la pompe qui les entouroit, les flateries des eſclaves et des Courtiſans, la perſpective du Trône où ils devoient s'aſſeoir, prévenoient, ou étouffoient tout le fruit que ces leçons auroient pu produire ; le détail du régne de la plupart d'entr'eux eſt au moins très-propre à faire douter qu'elles leur aient jamais été données.

L'Empire Perſan étoit diviſé en cent vingt-ſept Provinces ; chacune étoit régie par un Satrape, et de peur qu'ils n'abuſaſſent de leur autorité, le Roi, ou des Commiſſaires en ſon nom ſe tranſportoient ſur les lieux chaque année, et recevoient les plaintes des peuples : Ces Commiſſaires faiſoient-ils toujours un rapport fidéle ? Ne ſe laiſſoient-

laiſſoient-ils jamais corrompre à l'or des Gouverneurs coupables ? C'eſt ce qui paroit difficile à croire.

Les impôts étoient de deux ſortes, en argent, ou en denrées du crû du pays ; telle Province fourniſſoit du blé, une autre du vin, une troiſième de la laine, ou de la ſoye, une autre des chevaux : Chacune avoit ſon tréſor, où ſe portoient les contributions en argent : Ces contributions, d'abord aſſez modiques, furent dans la ſuite ſi fort augmentées, qu'au rapport de Juſtin, Alexandre, après ſa conquête, tiroit par an de ſes ſujets trois cens mille talens, c'eſt-à-dire, environ douze cens ſoixante millions de Livres :* Les terres des Perſes étoient les ſeules qui ne paioient rien.

Pour rapprocher en quelque ſorte les différentes parties de ce vaſte Empire, et envoier plus promptement par-tout les ordres néceſſaires, Cyrus établit

* J'évalue le talent à 4250 Livres Tournois.

établit des postes, qui pourtant ne portoient que les dépêches publiques, et non les lettres des particuliers ; il n'y a que quelques siècles que cet usage s'est introduit en Europe, mais elle l'a bien perfectionné.

L'agriculture et la population étoient deux grands objets de l'attention du gouvernement ; tout Père qui avoit une nombreuse famille, tout Satrape dont la Province étoit bien cultivée, recevoit du Roi une récompense.

L'auguste emploi de rendre la justice n'étoit confié qu'à des hommes d'un âge mûr ; un Juge s'étant laissé corrompre sous Cambyse, fut puni de mort, et le Prince fit mettre sa peau sur le tribunal où le fils devoit siéger à sa place.

Un premier crime n'entraînoit point la peine capitale, on croyoit devoir tenir compte du bien, ainsi que du mal ; on examinoit donc la vie du

coupable,

coupable, et s'il avoit été juſqu'alors honnête, ſon châtiment étoit adouci.

Les enfans étoient élevés dans un ſi grand reſpect pour leurs Pères et Mères, qu'ils n'oſoient pas même s'aſſeoir devant eux; on les mettoit à cinq ans ſous les ſoins des Mages, qui les formoient à la juſtice, à la tempérance, à la patience, et leur inſpiroient ſurtout l'horreur du menſonge et des dettes.

Chez les Perſes comme chez divers autres peuples, les Pères avoient droit de faire mourir leurs enfans; la loi Judaïque plus ſage permettoit aux Pères d'être les accuſateurs de leurs enfans,* mais non leurs bourreaux, de peur qu'ils ne les miſſent à mort dans un accès de colère plus que par raiſon; il falloit même que la Mère confirmât l'accuſation, auquel cas l'enfant étoit lapidé; mais qui connoît

* Deut. xxi. 18–21.

connoit combien la tendreſſe paternelle et maternelle a de force, que cette vertu ſurvit preſque à toutes les autres, ſentira qu'il étoit moralement impoſſible qu'un enfant Hébreu ſouffrit ce ſupplice ſans l'avoir mérité vingt fois.

Les Perſes pouvoient épouſer leurs ſœurs, leurs filles, et même leurs mères, et l'on peut d'autant moins leur pardonner ces inceſtes, que la polygamie leur étoit permiſe.

Dans l'opinion que les gens mariés jouiront dans l'autre vie d'un plus grand bonheur, ils avoient coutume, lorſqu'un jeune homme, ou une jeune fille mouroit dans le célibat, de payer quelqu'un pour les épouſer, même après leur mort.

Leur jalouſie étoit extrême, et ils paſſent pour les premiers qui aient eu des Eunuques.

Ils étoient armés en tems de paix comme en tems de guerre; les Goths

nous ont donné le même ridicule, que les Grecs et les Romains n'eurent jamais.

Les Perſes furent braves, tant qu'ils vécurent dans leurs montagnes ; mais les richeſſes que leur donnèrent leurs conquêtes, les amollirent en peu de tems ; et depuis Cyrus ce ne fut guère que par le nombre, ou des circonſtances accidentelles, qu'ils triomphèrent de leurs ennemis.

Ils s'enrolloient à vingt ans, et ſervoient juſques à cinquante : Leurs chars armés de faulx effraièrent ſans doute les premiers contre qui ils les emploièrent ; mais bientôt on trouva l'art de les rendre inutiles, et même nuiſibles à leurs maîtres, ſoit en épouvantant par des cris les chevaux qui les tiroient, ſoit en les arrêtant par un ſimple foſſé, ou en les joignant promtement, avant qu'ils euſſent pris l'eſſor dont ils tiroient toute leur force.

Les

Les femmes et les enfans des Perſes les ſuivoient à la guerre, et ceux-ci prétendoient que la préſence d'objets ſi chers étoit propre à enflammer leur courage, en leur faiſant craindre de les perdre par une défaite: Mais auſſi combien la marche de l'armée en devoit-elle être ralentie! Combien n'étoit-il pas plus difficile de la nourrir! Et lors enfin qu'ils étoient battus, comme ils le furent ſouvent, combien leurs déroutes n'en étoient-elles pas plus funeſtes!

Les Grecs, ennemis éternels des Perſes, les accuſoient d'adorer le feu et les aſtres, et ce préjugé a duré juſqu'à notre ſiécle; le ſavant Hyde Anglois l'a enfin diſſipé; il eſt aujourd'hui prouvé que les Perſes n'adoroient qu'un Dieu Créateur de tout, et l'adoroient ſans temples, ſans autels, ſans images.

Ils avoient, il est vrai, beaucoup de vénération pour le Soleil, qu'ils regardoient comme le chef-d'œuvre de Dieu, le lieu où il a placé son trône, et où les gens de bien jouïront d'un bonheur parfait.

Ils adoroient aussi Dieu devant le feu, qui leur paroissoit par sa pureté un digne symbole de l'Etre suprême.

Ils respectoient tous les élémens, et empêchoient de tout leur pouvoir qu'on n'en souillât la pureté, celle de l'air par de mauvaises odeurs, de la terre, ou de l'eau en y jettant des cadavres; ils aimoient mieux laisser dévorer leurs morts aux oiseaux de proye.

Ils appelloient Dieu Oromade, ou Oromaze, et le Démon Arimane; ils croioient que celui-ci sera enfin subjugué, qu'ensuite les morts ressusciteront, et le Roiaume de paix s'établira; ils pensoient que les méchans mêmes seront un jour pardonnés,

nes, quoiqu'exclus du séjour et des plaisirs des justes.

Les principaux devoirs des Prêtres étoient de dire toujours la vérité, de ne point convoiter ce qui est à autrui, ni se mêler d'affaires temporelles, le Laïque devant avoir soin que le Prêtre ait le nécessaire, et le Prêtre ne devant point désirer le superflu, de pardonner toutes les injures à l'exemple de l'Etre suprême, que nous offensons tous les jours, et qui nous fait tous les jours du bien, d'apprendre au peuple à prier, et de prier pour lui, de ne rien ajouter à la loi divine, et de n'en rien retrancher.

L'Archimage ou Grand Prêtre devoit de plus éviter toute souillure, faire pour cet effet tout ce dont il avoit besoin, recevoir les dîmes des laïques pour en faire du bien aux pauvres en qualité d'Aumonier de Dieu, être frugal dans sa table, et

modeſte dans ſes habits, étudier la loi, et toutes les ſciences, s'abſtenir de liqueurs fortes qui troublent l'eſprit, ne craindre que Dieu, et ne haïr que le péché, reprendre les pécheurs ſans égard à leur rang, et conſerver le feu éternel.

Un Sage nommé Zoroaſtre donna aux Perſes cette Religion onze ſiecles environ avant J. C., et ſix cens ans après ſous le régne de Darius fils d'Hyſtaſpe un autre Zoroaſtre l'épura des erreurs et des ſuperſtitions que le tems y avoit introduites; elle ſubſiſte encore dans l'Inde, et la Perſe, où l'on donne à ſes ſectateurs le nom de Parſis, ou de Guébres.

Dépoſitaires des ſciences, inſtituteurs de la jeuneſſe, miniſtres de la Religion, les Mages acquirent un pouvoir immenſe, qu'ils conſervèrent bien des ſiécles; Pline l'ancien aſſure au moins qu'encore de ſon tems ils commandoient aux Rois des Rois.

CHAPITRE IX.

DES PERSES.

Cyrus corrompt les Perſes, fondation de Marſeille, retour des Juifs dans leur pays, Samaritains, règne de Cambyſe, révolte malheureuſe de l'Egypte, tentative de Cambyſe contre l'Ethyopie, ſes cruautés, un faux Smerdis s'empare du trône, mort de Cambyſe, hiſtoire de Polycrate tyran de Samos, conjuration contre le faux Smerdis, Darius fils d'Hyſtaſpe lui ſuccéde, et ſoumet l'Empire à des impôts fixes, révolte de Babylone, guerre contre les Scythes, expédition dans l'Inde, commencement de la guerre Médique.

CYRUS après ſa victoire voulut récompenſer les vainqueurs, et les corrompit; il leur fit prendre l'habillement Méde, leur envoia des robes riches et bigarrées, et ſe donna lui-même en ſpectacle avec toute la pompe des Rois d'Aſſyrie. An. avant J. C. 538-529.

Cyaxare ſon Oncle étant mort deux ans après, il hérita de ſon Empire, et fut probablement alors le plus puiſſant Prince du monde.

Ses Lieutenans continuoient à ſubjuguer les peuples de l'Aſie mineure qui ne s'étoient pas encore ſoumis; Harpagus entr'autres réduiſit l'Ionie, et aſſiégea ſa capitale Phocée: Déſeſpérant de lui réſiſter, et préférant tout à la ſervitude, les habitans s'embarquèrent avec tout ce qu'ils purent emporter de leurs biens, et vinrent fonder Marſeille ſur la côte de Provence.

Ce fut à-peu-près dans le même tems que Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, et de rebâtir Jéruſalem; ils y revinrent au nombre de quarante deux mille, ſans compter les eſclaves, mais eurent beaucoup d'obſtacles à vaincre, avant que de pouvoir relever leur temple et leurs murailles.

Après avoir emmené les dix Tribus en Assyrie, Salmanasar avoit peuplé leur pays d'une Colonie de ses anciens sujets: Ces nouveaux colons idolâtres, connus sous le nom de Samaritains, continuèrent d'abord à servir leurs faux Dieux; mais aiant été désolés par des lions, ils attribuèrent ce fléau à la colère du Dieu du pays qu'ils avoient manqué d'adorer, et l'associèrent aux hommages qu'ils adressoient à leurs idoles. Ils demandèrent même, et obtinrent des Rois Assyriens des Levites pour les instruire de sa loi; peu-à-peu ils comprirent qu'ils ne devoient adorer que lui, lui bâtirent un temple sur la montagne de Garizim, et furent si jaloux de celui que les Juifs lui érigèrent à leur retour de Babylone, qu'ils les traversèrent de tout leur pouvoir, et eurent assez de crédit en Cour pour en faire suspendre l'édification jusqu'au regne de Darius fils d'Hystaspe, qui pro-

nonça en faveur des Juifs ; Une haine violente entre les deux peuples fut le réſultat de ces démêlés.

Cyrus mourut après ſept ans de régne, voulut être inhumé ſans pompe, et donna pour derniers préceptes à ſes enfans de s'entr'aimer, et d'acquérir des amis.

An. avant J.C. 529-522. Cambyſe lui ſuccéda ſans le remplacer ; orgueilleux, emporté, féroce, il irritoit tous ces vices par ſa paſſion pour le vin.

A la nouvelle de la mort de Cyrus, Amaſis Roi d'Egypte qui lui avoit payé tribut, ſecoua le joug ; Cambyſe marcha contre lui avec de grandes forces, mais comme il arrivoit ſur la frontière, Amaſis mourut, et Pſammenit ſon fils monta ſur le trône ; Cambyſe continua ſa marche, et attaqua Péluſe la clé de tout le pays ; Le ſiége en eut pu être long, ſi la ſuperſtition ne l'eut abrégé ; à la tête des troupes Perſannes Cambyſe fit

ſit mettre un grand nombre de chats, et d'autres animaux ſacrés; les Egyptiens, de peur de bleſſer leurs Dieux, n'oſèrent tirer ſur les Perſes, et la place fut priſe; Pſammenit vint alors livrer bataille aux vainqueurs, la perdit, arma de nouveau, fut encore vaincu, et pris, et paia de ſon ſang ce dernier effort; toute l'Egypte ſe ſoumit, et n'a preſque pas ceſſé depuis cette époque d'obéir à des étrangers.

Enflé de ce ſuccès, Cambyſe forma le projet de ſubjuguer l'Ethiopie, et y envoia des eſpions, qu'on ſavoit déja décorer du titre d'Ambaſſadeurs: Le Prince Ethiopien qui les prit pour ce qu'ils étoient, leur donna ainſi audience: Il prit en main un arc qu'un Perſe eut eu peine à ſoutenir, le banda devant eux, et le leur donna en diſant, " Portez cet arc à votre " Maître; quand les Perſes pourront " le tendre comme je l'ai fait, et

" qu'ils auront plus de troupes que
" Cambyse, qu'ils viennent nous at-
" taquer; en attendant qu'ils ren-
" dent graces aux Dieux de ce que
" les Ethiopiens n'ont pas la soif
" des conquêtes : " Cambyse outré de cette réponse, partit à l'heure même pour en tirer vengeance ; mais n'aiant point de provisions, il fut bientôt forcé de revenir, après avoir perdu par la famine la fleur de ses troupes : Cinquante mille hommes qu'il avoit envoié piller le temple de Jupiter Ammon, furent de même ensevelis dans les sables de la Lybie.

Il s'en vengea sur les temples de Thèbes qu'il pilla, et mit en cendres ; arrivé à Memphis, il trouva les habitans dans la joye, et ne douta pas qu'ils n'insultassent à ses malheurs ; en vain les magistrats lui dirent que l'on avoit trouvé le Dieu Apis, il ne put croire que ce fut là la cause de l'allégresse publique, et

les

les fit acquérir; mais les Prêtres aiant confirmé la chose, il dit que puisque » leur Dieu avoit la complaisance de » se laisser voir, il vouloit faire connoissance avec lui, et se le fit amener; mais quand il vit que ce Dieu » n'étoit qu'un veau, il fut si indigné qu'il le perça de son poignard, fit fustiger cruellement les Prêtres, et commanda qu'on mit à mort tout Egyptien qu'on trouveroit célébrant la fête d'Apis. Ce n'est pas ainsi qu'on détrompe les hommes.

Cambyse avoit un frère nommé Smerdis, et le seul homme de toute la cour qui eut bandé l'arc Ethiopien; Cambyse jaloux le renvoia en Perse, et aiant rêvé quelques jours après qu'il s'étoit fait Roi, il le fit suivre d'un Officier appellé Prexaspe pour l'assassiner, et Prexaspe l'assassina.

Ce crime en amena un autre. Cambyse avoit épousé Méroé sa sœur

par

par une espèce de permission des Juges, qui dirent qu'à la vérité aucune loi n'autorisoit ce mariage, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient : Cette Princesse aiant donné quelques larmes à la mort de Smerdis, Cambyse en fut si outré qu'il la tua d'un coup de pié dans le ventre.

Le trait suivant est, s'il se peut, plus horrible encore : Aiant voulu à toute force savoir de Prexaspe ce que les Perses pensoient de lui, celui-ci répondit qu'ils l'admiroient à beaucoup d'égards, mais qu'ils étoient un peu blessés de sa grande passion pour le vin : J'entends, reprit le monstre, ils pensent que le vin me fait perdre la raison, tu vas en juger ; là-dessus il se met à boire avec excès, puis ordonne au fils de Prexaspe de se tenir droit au bout de la salle la main gauche sur la tête, prend un

arc,

arc, le bande, avertit qu'il vise au cœur du jeune homme, le perce en effet, et dit au père d'un ton triomphant, ai-je la main sure ? Apollon même n'eut pas tiré plus juste, répond l'indigne Praxaspe.

Cependant la Perse étoit pleine du bruit des fureurs de Cambyse, et de l'horreur générale dont il étoit devenu l'objet : Le Mage Patisithe, à qui ce Prince en partant pour l'Egypte avoit laissé les rênes de l'Empire, crut l'occasion favorable pour faire passer la Couronne dans la famille ; il avoit un frère qui ressembloit beaucoup au second fils de Cyrus ; il publie que c'est le vrai Smerdis échapé aux mains assassines chargées par Cambyse de le massacrer, et le fait monter sur le trône comme infiniment plus digne de le remplir que son aîné. Cambyse à cette nouvelle part à l'instant pour la Perse, mais en montant à cheval il se blesse

de

de son épée, et meurt ; l'Empire entier le soumet au fourbe.

A peu près dans le même tems Polycrate Tyran de Samos eut une fin encore plus tragique : Il avoit longtems réussi dans toutes les entreprises, au point qu'Amasis Roi d'Egypte lui écrivit que son bonheur l'épouvantoit, que la nature humaine n'en comportoit pas un aussi soutenu, qu'assurement la fortune lui préparoit quelque grand revers, et qu'il lui conseilloit de conjurer l'orage en faisant de bon gré quelque perte considérable : Polycrate le croit, et jette dans la mer l'émeraude de sa bague qu'il prisoit beaucoup ; peu de jours après des pêcheurs aiant pris un poisson extraordinaire, en font présent au Roi qui y retrouve sa bague : sa joye est extrême.

Il n'en fut pas ainsi d'Amasis : Plus effraié que jamais, il reécrivit à Polycrate, que pour s'épargner la

douleur

douleur d'avoir un ami malheureux, il renonçoit à son amitié ; l'événement justifia enfin ses terreurs.

Un Satrape voisin d'Orétès Gouverneur de Lydie lui aiant souvent reproché de n'avoir pas encore sçu soumettre à son Prince l'île de Samos qui étoit si fort à sa bienséance, Orétès résolut d'en venir à bout ; Il écrivit pour cet effet à Polycrate, que sachant que Cambyse vouloit le faire mourir, il lui demandoit un azile, et le paieroit volontiers de la moitié de ses trésors ; le Tyran charge un homme affidé de les aller voir sur les lieux ; le Satrape lui montre huit grands coffres remplis de pierres, exactement couvertes d'un lit de piéces d'or ; le député s'y trompe, et trompe son maître ; l'avare Polycrate part à l'instant pour Sardes, n'osant confier à personne une si riche proye ; Orétès le fait arrêter et pendre comme un ennemi de

son

son maître ; les politiques peuvent appeller cela un grand coup d'Etat ; l'homme de bien n'y voit qu'un trait affreux de scélératesse.

Le bonheur du faux Smerdis ne fut pas aussi long que celui de Polycrate : Une foule de gens avoient des soupçons, et la réserve du Monarque qui ne paroissoit jamais en public, et traitoit tout par ses Eunuques, n'étoit pas propre à les dissiper. Otanès Seigneur Persan les convertit enfin en certitude ; Phédime sa fille étoit femme du Mage, son père lui commande de profiter du sommeil du Prince pour s'assurer s'il a des oreilles, Cambyse aïant privé le Mage des siennes ; Phédime lui répond que le Roi n'en a point ; Otanès instruit de la chose six autres Seigneurs, qui marchent aussitôt avec lui au Palais, et massacrent les deux Mages : Ils n'avoient régné que sept mois.

Les

Les conjurés délibérèrent ensuite sur le gouvernement qu'ils établiroient. Otanès eut la grandeur d'ame de proposer la démocratie, le pouvoir absolu étant, disoit-il, un dépôt trop grand pour un homme, et portant avec lui un poison subtil qui enivre les meilleures têtes. Mégabise opina pour l'oligarchie ; Darius fils d'Hystaspe pour la monarchie. Il eut été bien étrange que ce dernier avis ne l'eut pas emporté dans une assemblée pareille ; aussi fut-il celui des quatre autres conjurés ; Otanès ne voulant ni servir, ni régner, demanda alors pour prix de la part qu'il avoit à la révolution, sa liberté, et celle de ses descendans ; on comprend qu'il l'obtint sans peine.

Si l'on en croit Hérodote, les six Seigneurs qui restoient sur la lice remirent au hazard le choix d'un Monarque ; ils convinrent de se rendre tous un matin à cheval dans un même

même endroit, et que le premier dont le cheval hennira seroit couronné ; l'écuyer de Darius procura par un stratagême le sceptre à son Maître, la veille du jour désigné il mena son cheval et une jument au lieu du rendez-vous ; le lendemain en effet le cheval reconnut la place, hennit, et Darius fut salué Roi ; il

An. avant J.C. 521.

éleva ses rivaux aux premiers emplois de l'Empire.

Son premier soin fut ensuite de s'assurer un revenu ; il fit venir dans ce but les Principaux de chaque Province à la Cour, leur demanda s'ils croioient que telle taxe excédât les forces de leur contrée, et quoique leur réponse fut négative, n'exigea que la moitié de la somme. Mais comme les contributions des peuples avoient été jusqu'alors volontaires, on ne laissa pas de murmurer de les voir devenues fixes et forcées, et Darius en eut le surnom de Marchand.

Le

Le siége de l'Empire ayant été transféré à Suse, les Babyloniens irrités se révoltèrent, et commencèrent par exterminer toutes les bouches inutiles ; une grande armée vint les assiéger, et au bout de dix-huit mois n'étoit guère plus avancée que le premier jour ; un stratagême inouï fit ce que la force n'avoit pas pu faire. 516-515.

Zopyre grand Seigneur Persan se présente un jour à une porte de Babylone, le nez et les oreilles coupées, et tout le corps déchiré de playes ; il dit que Darius l'a fait mettre dans cet état, et demande à être reçu dans la place pour se venger avec eux les armes à la main de cet affreux traitement ; on connoissoit son nom et sa valeur, on l'admet donc avec joye, et on lui donne même un corps à commander ; il remporte à sa tête de si grands avantages sur les ennemis qu'on le fait enfin Généralissime ; il ouvre alors aux Perses les portes de la

ville ;

ville ; on réduisit ses murs à cinquante coudées, et l'on pendit trois mille de ses citoyens.

An. avant J.C. 514.

Darius tourna ensuite ses armes contre les Scythes établis entre le Danube et le Tanaïs, pour venger, disoit-il, l'Asie, de l'irruption que leurs Pères y avoient faite il y avoit six vingts ans ; en vain Artabane son frère lui représenta les dangers, l'injustice et l'inutilité de l'entreprise, il partit avec une armée de sept cens mille hommes, et une flotte de six cens vaisseaux.

Un Père dont les trois fils étoient au service, vint alors le prier de lui en laisser un pour consoler sa vieillesse ; un seul ne te suffit pas, répondit le Prince, je te les laisserai tous trois, et il les fit tous mourir.

Il passa le Bosphore et le Danube sur des ponts de bateaux, et s'avança dans

dans le pais ennemi ; les Scythes vinrent à la rencontre, non pour le combattre, mais pour l'attirer dans l'intérieur de leurs terres, et y faire périr son armée de fatigue et de faim ; Darius en effet se lassa bientôt de les suivre dans ces déserts, et écrivit à leur Prince : " Si tu te crois en état " de me vaincre, livre moi bataille ; " si tu te sens trop foible pour me- " surer tes forces avec les miennes, " reconnois ton Maître." Indathyrse répondit qu'il n'avoit ni villes, ni terres à défendre, que Darius vînt, s'il l'osoit, l'attaquer sur les tombeaux de ses Pères, et qu'il ne reconnoissoit pour Maître que le grand Jupiter l'un de ses Aïeux.

Darius continuoit à s'enfoncer dans ces solitudes, lorsqu'un Scythe lui apporta un oiseau, une souris, une grenouille, et cinq flèches ; il crut d'abord qu'ils lui livroient par-là la terre et l'eau, leur cavalerie et leurs armes ;

Gobrias,

Gobrias, l'un des Seigneurs qui avoient conſpiré avec lui contre les Mages, le tira d'erreur : " Sachez, " dit-il au Prince, que ſi vous ne vous " envolez dans l'air comme les oi- " ſeaux, ou ne vous cachez dans " l'eau ou la terre, comme les rats et " les grenouilles, vous n'échapperez " point aux fléches des Scythes :" Darius dont l'armée étoit déja fort affoiblie, et commençoit à ſouffrir de la faim, comprit que c'étoit là le vrai ſens de l'énigme, et ſe retira ; il ſubjugua pourtant la Thrace avant que de repaſſer en Aſie.

An. avant J. C. 508. L'année ſuivante il fit conſtruire à Caſpatyre ſur l'Inde une flotte dont il donna le commandement à Scylax Carien, avec ordre de deſcendre le fleuve juſqu'à ſon embouchure, et d'en examiner les deux rives : Scylax exécuta heureuſement ſa commiſſion, entra au bout de trente mois dans la mer rouge par le détroit de Babelmandel,

mandel, et revint de-là à Suſe inſtruire le Roi de ſes découvertes; ce Prince envahit l'Inde le printems ſuivant, et y fit quelques conquêtes; c'eſt tout ce qu'on connoit de ſon expédition.

Son ambition inſatiable lui fit former peu après une autre entrepriſe, qui fut l'origine de toutes les guerres des Perſes avec la Grèce, et la première cauſe de la chute de leur Empire: Le peuple de l'Iſle de Naxe aiant chaſſé les Grands et les riches, ceux-ci ſe retirèrent à Milet, et en preſsèrent vivement le Gouverneur Ariſtagore de les rétablir; Ariſtagore en écrivit en Cour comme d'une occaſion de réduire Naxe et les Cyclades, et de s'ouvrir les moyens de ſubjuguer la Grèce entière; ce point de vue charma, et l'on donna une flotte de deux cens voiles à Mégabate pour rétablir les bannis, avec ordre de ſuivre les directions d'Ariſ- An. avant J.C. 504.

tagore : Mégabate, Perſan de la plus haute naiſſance, ne ſe vit pas ſans peine ſubordonné à un Ionien, qui de ſon côté étoit trop ſuperbe pour ménager beaucoup ſon amour propre, en ſorte que pour ſe venger Mégabate fit avertir ſous main les Naxiens de l'orage qui les menaçoit, et ils pourvurent ſi bien à leur ſureté, qu'après les avoir tenus aſſiégés quatre mois, il fut forcé de ſe rembarquer, et ne manqua pas d'imputer à Ariſtagore la honte du mauvais ſuccès : Celui-ci craignant de le payer de ſa tête, prit le parti de ſe révolter, ſouleva toute l'Ionie, demanda inutilement du ſecours à Sparte, obtint d'Athènes vingt vaiſſeaux, avec leſquels il prit et pilla Sardes ; il réduiſit enſuite Byzance, et la plupart des villes de l'Helleſpont, et fut enfin tué dans un combat : Hyſtiée ſon oncle ſoutint encore quelque tems la révolte, mais aiant

aiant été pris et pendu peu après, tout rentra dans l'obéissance. Darius n'en résolut pas moins de venger sur toute la Grèce l'incendie de Sardes par les Athéniens. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il faut voir ce qu'avoit été la Grèce même jusqu'à cette époque.

CHAPITRE X.

Des Grecs.

Mœurs ſauvages des premiers Grecs, fondation de leurs principales villes, Cécrops, Danaüs, Cadmus, Amphyction, crimes et malheurs d'Œdipe et de ſes fils, Minos, lois de Créte, expédition des Argonautes, guerre de Troye, fondation de Padoue, Cyclopes, invaſion du Péloponnèſe par les Héraclides, Lycurgue donne des lois à Sparte, guerres entre Meſsène et Lacédémone, Codrus dernier Roi d'Athènes, Dracon et Solon lui donnent ſucceſſivement des lois, Piſiſtrate y uſurpe le pouvoir ſuprême, ſes fils le perdent, les ſept Sages de la Grèce, ſes premiers Poëtes.

AUCUN pays n'a eu plus de célébrité que la Grèce, aucun ne fut d'abord plus barbare. Ses premiers habitans ne connoiſſoient pas même le mariage; ils vivoient de chaſſe et de pêche, comme font encore aujourd'hui les petites peuplades du Nord

Nord de l'Amérique ; ils déifièrent celui qui leur apprit à se nourrir de gland : Des Colonies Egyptiennes et Phéniciennes les tirèrent peu-à-peu d'un état aussi misérable.

Egialée bâtit Sicyone près de l'Isthme du Péloponnèse, plus de deux mille ans avant J. C. ; Argos, Athènes, Thèbes, Lacédémone lui sont postérieures de cinq à six siècles.

Cécrops fondateur d'Athènes donna à ses sujets des idées de Religion, fixa les mariages, établit des loix, et surtout cet auguste Tribunal de l'Aréopage, que Démosthène assuroit n'avoir jamais rendu de sentence injuste ; on y prenoit au moins bien des précautions contre ce malheur ; il s'assembloit de nuit, en plein air, et ceux qui plaidoient devant lui ne pouvoient point faire usage de l'éloquence, mais devoient purement exposer les faits.

Un

Un autre Egyptien nommé Danaüs introduiſit dans ſon Royaume d'Argos l'agriculture, et les arts d'Egypte.

Le Phénicien Cadmus peupla Thèbes, apprit aux Béotiens à cultiver la vigne, et à travailler les métaux, et paſſe pour le premier qui apporta en Grèce l'art de l'écriture qui mène à tant d'autres.

Amphyction Roi d'Athènes rendit un ſervice plus grand encore à la Grèce en engageant douze de ſes villes à ſe liguer pour leur défenſe commune ; leurs Députés ſe rendoient deux fois par an aux Thermopyles, et jugeoient en dernier reſſort les différens des confédérés ; on emploioit la force contre les rebelles, de manière pourtant qu'on ne pouvoit détruire aucune ville Amphyctionique : Cette aſſociation s'augmenta dans la ſuite par la jonction de pluſieurs cités, et tint fréquem-

 ment

ment la balance entre les Etats de la Grèce.

Les faits suivans tiennent peut-être autant à la fable qu'à l'hiſtoire, mais ils ſont ſi célèbres que nous ne pouvons nous diſpenſer d'en parler.

Un Oracle aiant prédit à Laïus Roi de Thèbes et petit fils de Cadmus que ſon fils le détrôneroit, il le fit expoſer ; mais un berger l'aiant trouvé en eut compaſſion, et le porta au Roi de Corinthe qui l'éleva ; devenu grand, Oedipe (c'étoit le nom du Prince expoſé) revint à Thèbes, et tua ſans le connoitre ſon Père dans une émeute ; un monſtre appellé Sphinx déſoloit alors le pays, et déchiroit tous ceux qui ne pouvoient expliquer cette énigme : Quel animal marche le matin à quatre, à midi ſur deux pieds, et le ſoir ſur trois ? Jocaſte veuve de Laïus offre ſa main à quiconque en délivrera la Béotie, Oedipe le fait, épouſe ſa mère, apprend

apprend tous les crimes, et s'aveu-

Etéocle et Polynice ses fils con-
viennent après sa mort de régner tour-
à-tour chacun une année ; mais Pai-
né ayant refusé de céder au tems fixé
le trône à son frère, celui-ci commen-
ça la guerre civile, et engagea dans
la querelle plusieurs autres Rois ;
Thèbes fut enfin prise et saccagée.

A peu près dans le même tems, c'est-
à-dire treize siècles avant J. C., Mi-
nos Roi de Crète lui donna des lois qui
firent longtems le bonheur, et ser-
virent ensuite de modèle à Lycurgue :
Il ordonna d'abord que les jeunes gens
fussent élevés en commun, nourris
simplement, accoutumés de bonne
heure à tirer de l'arc, à supporter le
froid et le chaud, à faire de longues
marches dans des endroits escarpés,
à se battre par bandes les uns contre
les autres, à respecter les lois, les
Magistrats et les vieillards.

Il établit enſuite des repas publics dont l'Etat faiſoit tous les frais ; ce qui bornoit beaucoup la frugalité de ces tables ; on parloit après le repas des affaires publiques, de l'hiſtoire de la patrie, des grands hommes qui l'avoient éclairée ou défendue ; on excitoit les jeunes gens à marcher ſur leurs traces ; leur danſe même et leur muſique avoient quelque choſe de fier et de mâle, propre à leur élever l'ame et le courage.

Des eſclaves nommés Périéciens cultivoient leurs terres, et leur en paioient une rente. Un de leurs uſages feroit ſoupçonner que ces infortunés étoient d'ailleurs aſſez bien traités ; pendant les fêtes de Mercure les Maîtres ſervoient leurs eſclaves à table, et leur rendoient tous les autres offices qu'ils recevoient d'eux le reſte du tems. Ces fêtes étoient au moins très propres à rappeller aux Crétois l'égalité primitive des hommes,

mes, et ce ſouvenir eſt un antidote contre l'abus du pouvoir.

Le Gouvernement de l'Iſle de Créte avoit d'abord été monarchique; il devint bientôt mixte, ou plutôt républicain; un Sénat compoſé de trente perſonnes forma le Conſeil public, mais ſes réſolutions n'eurent force de loi qu'après l'approbation du peuple; dix Magiſtrats appellés Coſmes tenoient la balance entre les deux Ordres, et commandoient en tems de guerre l'armée; on les prenoit au ſort, mais ſeulement dans certaines familles; ils étoient à vie, et ne rendoient compte à perſonne; tous ces priviléges étoient dangereux, et pourtant il ne paroit pas qu'ils aient jamais opprimé leur patrie.

Minos laiſſa une telle réputation, qu'on ſuppoſa qu'après ſa mort Jupiter l'avoit établi, lui et ſon frère Rhadamante Juges des Enfers. Peu

Peu après lui les autres Princes de la Grèce acquirent une gloire presque aussi brillante par la conquête de la toison d'or : Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'étoit cette toison : Si l'on en croit les Alchymistes, c'étoit un livre qui enseignoit le grand œuvre : Le Grammairien Eustathe suppose plus raisonnablement que les Princes Grecs voulurent s'ouvrir le commerce du Pont Euxin : Quoiqu'il en soit, ils allèrent par mer en Colchide, sur un vaisseau long que les Phéniciens appelloient Argo, qui leur fit donner le nom d'Argonautes : C'étoit pour leur siécle un très-long voiage, d'autant plus qu'ils étoient encore fort ignorans en Astronomie, n'avoient probablement l'usage ni des ancres, ni de la sonde, et ne s'orientoient que par la grande ourse.

La prise de Troye fut un évènement encore plus célébre : Paris fils de Priam Roi de cette ville aiant enAn. avant J. C. 1209.

levé Hélène femme de Ménélas Roi de Lacédémone, toute la Grèce prit les armes pour venger cette injure, et au bout de dix ans de siége Troye fut forcée et détruite.

La longueur de ce siége prouveroit seule que l'art militaire étoit encore dans son enfance ; la lecture de l'Iliade achève de le démontrer ; on y voit que le camp des Grecs étoit fort éloigné de la ville, point de circonvallation, d'assauts, ni de machines de guerre ; on se lançoit des flèches, on se battoit à coups d'épée ou de lance dans une plaine située entre le camp et la place ; on n'avoit pour cavalerie que des chars plus souvent embarrassans qu'utiles ; le butin seul tenoit lieu de paie, et se partageoit entre les Chefs et les soldats.

An. avant J. C. 1129.

Deux Princes Troiens, Anténor et Enée, rassemblèrent tous ceux de leurs compatriotes qui avoient échapé au désastre de Troye, et allèrent par

mer

mers s'établir en Italie. Antenor bâtit Padoue au fond du golfe Adriatique; Enée épousa Lavinie fille du Roi du Latium, et hérita de son sceptre.

On parloit alors beaucoup des Cyclopes, et l'on faisoit mille contes de leur cruauté et de leur laideur; c'étoient des ouvriers en fer, des forgerons et des armuriers; leur principale fabrique étoit dans l'île de Lemnos.

Les descendans d'Hercule, unis des principaux Argonautes, avoient été forcés d'abandonner la Grèce; ils y rentrèrent environ quatre vingts ans après la ruine de Troye, et s'emparèrent à main armée de Mycènes, d'Argos, de Sparte. Cette révolution fit sortir du Péloponnèse un grand peuple, qui alla s'établir sur la côte occidentale de l'Asie mineure, et y fonda douze Villes, dont les principales furent Clazomènes, Smyrne, Ephèse et Milet.

An. avant J. C. 1129.

Le

Le régne des Rois Héraclides eſt très-peu connu juſques à Lycurgue, mais ce grand homme donna à Sparte ſa patrie une nouvelle légiſlation dont nous devons rendre compte.

898. Il étoit de la famille roiale, et régna même quelques jours après la mort de ſon frère ainé; mais la Reine s'étant déclarée peu après enceinte, il ne gouverna plus que comme Régent: Il ne tint pourtant pas à cette Princeſſe qu'il ne reprit la couronne; elle lui fit offrir de détruire ſon fruit, s'il conſentoit à l'épouſer; mais un trône acquis par un crime lui fit horreur, et dès qu'elle eut accouché d'un fils, il ſe hâta de le déclarer Roi.

Le Sceptre qui eſt partout un peſant fardeau pour ceux qui veulent le porter dignement, l'étoit ſurtout alors à Sparte; une licence affreuſe avoit gagné tous les Ordres, et ſe jouoit de toutes les lois: Lycurgue forma le projet d'en établir de nouvelles, et

voiagea

voyagea dans ce but en Créte, en Ionie, peut-être même en Egypte. Il revint alors, et à l'exemple de Minos qui s'étoit dit inspiré de Jupiter, il alla consulter l'Oracle de Delphes sur la bonté des lois qu'il avoit dessein d'établir ; la Prêtresse le qualifia d'ami des Dieux, et de Dieu plutôt qu'homme, et déclara que ses lois rendroient Sparte l'Etat le plus parfait qui eut encore existé.

Muni de cet oracle, il n'hésita plus, il se rendit dans la place publique, suivi d'un certain nombre de citoyens armés, et fit passer le nouveau Code.

Il partagea l'autorité entre les Rois, le Sénat, et le peuple : Il ne donna aux premiers que le pouvoir de commander les armées, et de préfider au Sénat ; vingt huit Sénateurs à vie devoient examiner et proposer les affaires, le peuple décidoit en dernier ressort.

Cent

Cent trente ans après le Roi Théopompe trouvant le pouvoir du Sénat trop grand, lui opposa celui de cinq Inspecteurs, appellés Ephores, tirés du corps du peuple, et élus par lui chaque année : Ils pouvoient caſſer, emariſonner, punir de mort les Sénateurs, et ſuſpendre les Rois eux-mêmes de l'exercice de leurs fonctions, juſqu'à-ce qu'un Oracle ordonnât de les rétablir.

Convaincu que la richeſſe et la pauvreté ſont les plus grands fléaux d'un Etat, Lycurgue emploia deux moiens pour en purger ſa République ; il proſcrivit les monnoies d'or et d'argent, et en ſubſtitua une de fer extrêmement lourde, qui hors de Sparte n'avoit aucun cours ; il partagea enſuite toutes les terres de la Laconie en trente neuf mille portions égales, dont neuf mille furent données aux citoyens de la ville, les autres à ceux de la campagne.

Ce

Ce fut dans le même esprit qu'il proscrivit les arts d'agrément et de luxe, et voulut que les planchers des maisons ne fussent faits qu'avec la cognée, les portes qu'avec la scie, et que les citoyens mangeassent ensemble à des tables publiques, qui étoient toutes servies avec la même frugalité.

Ce dernier règlement causa une émeute, où un jeune homme appellé Alcandre creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton ; le peuple indigné lui livra le coupable pour le punir comme il l'entendroit ; Lycurgue sut bien profiter de la permission, il traita le jeune homme avec tant de douceur et d'honnêteté, que de violent et d'emporté qu'il étoit, il le rendit en peu de tems modéré et sage.

L'éducation des enfans fut un des grands objets de son attention : Il voulut que l'Etat, comme leur premier Père, en prît soin ; il comman-

da

da qu'on fit mourir tous ceux qui naîtroient foibles ou mal conformés; les nourrices des autres leur apprenoient à n'avoir point peur des ténébres, et à ne pleurer jamais ſans raiſon; à ſept ans on les confioit à des Maîtres publics, qui les exerçoient à la courſe, à la fatigue, à la lutte, et les formoient ſurtout à l'obéiſſance; ils portoient le même habit été et hyver, couchoient ſur la dure, et marchoient nuds pieds.

Pour les rendre adroits et alertes, auſſi bien que forts et robuſtes, Lycurgue leur permit d'entrer en cachette dans les jardins et les maiſons, et d'enlever ce qu'ils trouveroient de bon à manger; ceux que l'on ſurprenoit étoient ſévérement punis pour leur maladreſſe: Quelques Ecrivains ont traité cette loi de Lycurgue d'invitation au vol; c'eſt abuſer des termes; voler ce n'eſt pas prendre

ce que la loi abandonne, mais ce qu'elle veut qu'on reſpecte.

Quoique les arts et les ſciences fuſſent bannis de Sparte, il s'en faut bien qu'on y négligeât l'eſprit des jeunes gens ; on ne les faiſoit pas, il eſt vrai, ſécher ſur des bancs pour apprendre des mots, ou d'autres inutilités ; mais en revanche leurs inſtituteurs les harceloient ſans ceſſe de queſtions propres à former leur judiciaire : Quelle eſt la vertu la plus excellente, ou le pire de tous les vices ? Que penſez-vous de telle action ? Qui croiez-vous le meilleur citoyen de la République ? La réponſe devoit être promte, courte et raiſonnée ; et ce fut ainſi que les Spartiates acquirent ce ſtyle nerveux et concis, qu'on appella de leur nom laconique, et qui paſſa en proverbe ; nous en citerons un exemple : Philippe Roi de Macédoine les aiant menacés par lettres d'entrer dans leur païs, d'incen-

dier

dier leurs villes, de ravager leurs campagnes, ils lui répondirent d'un mot : Si . . . . .

Les Lacédémoniens ne pouvoient se marier qu'à trente ans, ce tems passé c'étoit une honte de ne l'être pas. Pourquoi me lèverois-je devant toi ? dit un jour l'un d'entr'eux à un Général fameux, mais célibataire : « Tu n'as point d'enfans qui puissent un jour me rendre le même honneur. »

Lycurgue connoissoit trop l'influence qu'ont les mœurs des femmes sur celles des hommes pour abandonner l'éducation des filles à la tendresse souvent aveugle des mères ; il changea au contraire, pour ainsi dire, les filles en hommes en les associant à leurs plus violens exercices.

Joignant ainsi la bravoure des hommes aux graces de leur sexe, elles eurent sur eux le plus grand empire : « Comment arrive-t-il, » disoit un jour une étrangère à la femme

femme de Léonidas, " que de toutes
" les femmes du monde les ſeules
" Lacédémoniennes commandent aux
" hommes ? C'eſt, répondit la Reine,
" qu'elles ſeules ſavent en faire."

Leurs fêtes même (et ils en avoient beaucoup) inſpiroient le courage et le patriotiſme : Il y avoit toujours trois danſes en trois bandes ſelon la différence des âges : Les vieillards danſoient les premiers en chantant le couplet ſuivant :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

Les hommes venoient enſuite, et chantoient en frappant leurs armes en cadence

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Enfin paroiſſoient les enfans, qui chantoient de toute leur force

Et nous bientôt le ſerons,
Qu'r tous vous ſurpaſſerons.

Croiant

Croiant qu'il importe moins de fermer l'entrée des villes aux peſtiférés qu'aux mauvaiſes mœurs, Lycurgue ne permit pas à tous les citoyens de voiager, ni à tout étranger indifféremment de s'établir à Sparte; il falloit que ceux-ci y apportaſſent quelque choſe d'utile, et que la vertu des autres fut aſſez prouvée, pour qu'on eut lieu de croire que de mauvais exemples ne la corrompoient point.

Des eſclaves Ilotes cultivoient les terres des Lacédémoniens; ceux-ci paſſoient leur loiſir à la chaſſe, à des exercices guerriers, ou dans de grandes ſalles publiques, où la vertu et la patrie étoient les grands ſujets des converſations.

Lycurgue qui vouloit rendre ſes citoyens invincibles, ne vouloit point qu'ils fuſſent conquérans, perſuadé que ceux qui oppriment ſont tôt ou tard opprimés eux-mêmes: Pour prévenir

venir ce double malheur, il défendit aux Lacédémoniens d'avoir une marine, et de piller le camp des ennemis qu'ils auroient vaincus.

Il leur défendit même de faire longtems la guerre au même peuple, et de continuer le carnage, dès que les ennemis seroient assez rompus pour ne pouvoir se rallier.

Enfin Lycurgue n'écrivit point ses lois ; il crut qu'il valoit mieux les graver dans la tête et dans le cœur de ses concitoyens, et il y réussit si bien, qu'elles subsistèrent dans toute leur force pendant cinq cens ans, et acquirent à Sparte sur toute la Grèce un ascendant qui approchoit beaucoup de l'Empire.

Quelques traits feront mieux juger du caractère qu'elles donnèrent à ses habitans que tout ce qu'on pourroit ajouter.

Un citoyen nommé Pédarète n'ayant pas été nommé d'un Conseil pour

lequel

lequel il s'étonnerent, dit: "Je rends
"graces aux Dieux de ce que Sparte
"a trois cens citoyens meilleurs que
"moi."

Une Mère dit à son fils qui partoit pour l'armée, "Revien avec ton bou-
"clier, ou sur ton bouclier."

Une autre à qui l'on annonça que son fils avoit été tué dans un combat, répondit: "Je ne l'avois mis au
"monde que pour cela."

Après la bataille de Leuctres les parens de ceux qui avoient péri se félicitèrent mutuellement, et allèrent dans les temples rendre graces aux Dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir, tandis que les parens de ceux qui avoient fui, plongés dans la douleur, n'osoient se montrer.

Un Seigneur Perfan s'étonnoit un jour de ce que Brafidas, après avoir vécu en Afie, se réjouiſſoit d'être ſur le point de retourner à Sparte: "Je
"connois les délices de ton pais," lui répondit

répondit le Général, " mais tu ne peux
" connoître les plaiſirs du mien."

La mère de ce même Braſidas entendant élever ſon fils au deſſus de tous les Capitaines qu'avoit eu Sparte, ne put ſouffrir des éloges qui lui paroiſſoient bleſſer la gloire de ſa patrie: " Mon fils étoit brave," dit-elle, " mais Sparte a beaucoup d'enfans " plus braves que lui."

Un Spartiate, en un mot, pouvoit être père, ami, fils, ou frère, mais avant tout il étoit citoyen.

Comme rien d'humain n'eſt parfait, les lois de Lycurgue ne le ſont pas non plus, et l'hiſtoire ne doit pas plus en taire les défauts que les grandes vues.

On demande d'abord de quel droit ce Légiſlateur oſa ſigner la mort de tous les enfans qui naitroient foibles ou mal conformés? Eſt-il inouï, eſt-il impoſſible qu'une éducation vigoureuſe leur donne les forces que la na-

ture leur avoit refusées ? Et ne sert-on la patrie que du poignet ? Agésilas Roi de Lacédémone fut à la fois petit et boiteux, et n'en fit pas moins trembler le grand Roi ! Lycurgue lui-même ne fut-il pas beaucoup plus utile à Sparte par sa tête que par son bras ?

Il est très-bien sans doute d'endurcir les enfans aux coups ; mais la manière dont on s'y prenoit à Lacédémone en étoit-elle moins barbare ? Le jour de la fête de Diane on déchiroit sur son autel les enfans à coups de verges, sans qu'il leur fut permis de pousser un soupir ; Plutarque en vit plusieurs expirer dans cet exercice.

Si durs pour leurs enfans, les Lacédémoniens ne pouvoient être fort tendres pour leurs esclaves ; aussi se jouoient-ils de leur raison et de leur vie ; ils les enivroient, par exemple, pour inspirer à leurs enfans

ſans l'horreur de l'yvreſſe, et en maſſacroient quelques mille toutes les fois qu'ils craignoient que leur nombre ne les enhardit à ſe révolter : Il ne paroît pas, il eſt vrai, que Lycurgue leur ait preſcrit ces horreurs ; mais il les prépara en quelque degré en ne donnant à ſes compatriotes que les vertus militaires, qui mettent toujours dans le caractère quelque choſe de dur et de ſanguinaire.

Il n'eſt pas plus aiſé d'excuſer l'indécence avec laquelle il fit combattre et danſer en public les filles toutes nues ; elles étoient couvertes, dit-on, de l'honnêteté publique, à la bonne heure ; mais un voile ſi frêle étoit bien ſujet à tomber ; il tomba en effet, et les femmes de Sparte furent enfin auſſi libertines que les hommes y étoient vaillans.

L'on peut enfin reprocher à Lycurgue l'oiſiveté dans laquelle il fit vivre ſes compatriotes, comme s'il étoit

au dessous de l'homme de labourer ses terres pour avoir du grain ; il les met par là dans la nécessité d'avoir des esclaves qui les travaillent pour eux, et l'on peut d'autant moins lui pardonner cette plaie à l'humanité, que divers peuples ont prouvé qu'on peut très-bien unir les deux choses, défendre ses champs et les cultiver.

Les esclaves des Lacédémoniens s'appelloient Ilotes ; c'étoient d'abord des prisonniers de guerre, dont la postérité paya la défaite pendant plusieurs générations.

Depuis Lycurgue l'histoire de Sparte est fort stérile pendant quatre siécles ; ses guerres contre Messene en sont l'évènement le plus important. La première commença l'an 743 avant J. C. et dura vingt ans, au bout desquels les Messéniens furent obligés de se soumettre, et de s'engager à donner aux vainqueurs la moitié

des grains qu'ils recueilleroient chaque année. Mais ce joug déjà très-pesant avant été aggravé, les Messéniens se révoltèrent, et après quatorze ans de guerre furent encore vaincus. Les vainqueurs réduisirent les prisonniers au sort des Ilotes; les autres s'enfuirent par mer en Sicile, et s'établirent dans la ville de Zancle, à laquelle ils donnèrent le nom de Messine. An. avant J.C. 684. 670

L'histoire des premiers siècles d'Athènes est aussi peu connue que celle de Lacédémone; on sait seulement qu'elle eut d'abord des Rois, qui n'en étoient guères que les premiers Magistrats, que Codrus le dernier se dévoua pour la patrie, que cet événement qui eut dû faire chérir la royauté, fut au contraire l'époque de son abolition, qu'on lui substitua l'autorité des Archontes élus d'abord à vie, puis pour dix ans, puis enfin pour un,

et que les Athéniens inquiets, factieux, jaloux, furent longtems en proye à tous les maux qu'enfantent la discorde et l'amour aveugle de la liberté.

An. avant J.C. 624. Le sentiment de ces maux fut tel, qu'il décida enfin les Athéniens à se soumettre à des lois, et Dracon fut chargé de les rédiger. Par malheur il n'étoit pas aussi sage que vertueux ; il établit peine de mort contre les fautes comme contre les crimes, disant que les premières ne méritoient pas une moindre peine, et qu'il étoit impossible d'en infliger une plus grave aux autres ; ses lois écrites avec du sang plutôt qu'avec de l'encre tombèrent bientôt comme toutes les choses violentes.

Ce joug brisé, les factions recommencèrent à déchirer Athènes, et l'auroient peut-être détruite, si un nouveau Législateur n'en avoit arrêté les suites. Ce Législateur fut Solon ; les riches et les pauvres l'élurent de concert, les premiers, parcequ'il étoit

de

de leur Ordre, les seconds, parcequ'il étoit juste.

Il partagea le peuple en quatre classes, donna à toutes ensemble le pouvoir de faire des lois, et d'élire les Magistrats, mais ne permit d'élire que les Membres des trois premières composées des citoyens aisés, ou riches: Un Sénat de quatre cens personnes, dont chaque tribu choisissoit le quart, fut chargé de préparer les affaires, le peuple en corps décidoit;* on ne put haranguer dans

* Le Scythe Anacharsis disoit-là-dessus, qu'à Athènes les sages délibéroient, et les foux décidoient, et la foule des Historiens n'a pas manqué de répéter cette sottise comme un oracle: Eut-il donc mieux valu que le peuple n'eut jamais eu voix en chapitre, et que les Chefs eussent pu le gouverner à leur guise? Les quatre cens qu'Anacharsis honoroit du beau nom de Sages, eurent du tems d'Alcibiade ce vaste pouvoir, et la manière dont ils en usèrent ne fait guère l'éloge du mot du Philosophe. Le peuple sans doute n'est point infaillible, mais au moins quand il se fait du mal, c'est sans le vouloir; et l'on auroit peut-

être

ſes aſſemblées qu'à l'âge de cinquante ans.

De toutes les lois de Dracon, Solon ne conſerva que celles contre le meurtre; il abolit les dettes, et permit d'appeller au peuple de tous les jugemens; il ordonna que dans les diſſentions civiles tout citoyen prît parti ſous peine de bannissement, et de perte de ſes biens, loi admirable, qui empêchoit les gens moderés de ſe tenir à l'écart, et par-là même les violens de décider ſeuls la querelle, et de pouſſer les choſes à l'extrémité.

Pour reſſerrer l'union entre les citoyens, il permit à chacun de pourſuivre en juſtice celui qui en auroit outragé un autre: Il abolit les dots des

être de la peine à prouver par l'hiſtoire, que ſon ignorance lui ait couté plus cher que les paſſions de ſes Conducteurs: Le peuple n'eſt rien à Gênes, ni à Veniſe: Ces deux Républiques ſont elles plus floriſſantes que ne le fut longtems

des femmes qui n'étoient pas filles uniques ; il ordonna qu'un homme convaincu trois fois de mener une vie oisive seroit tenu pour infame ; qu'un fils à qui son père n'auroit donné aucun gagne-pain, seroit dispensé de le nourrir dans sa vieillesse, ainsi que ceux qu'il auroit eus d'une courtisanne ; que l'Etat éleveroit les enfans de ceux qui auroient péri en combattant pour la patrie ; il établit peine de mort contre un Archonte convaincu d'yvresse ; il chargea enfin l'Aréopage de veiller au maintien de toutes ses lois, à l'éducation de la jeunesse, et à la manière dont chacun subsistoit ; il l'autorisa même à suspendre l'exécution des jugemens du peuple qu'il croiroit injustes, et à lui faire examiner de nouveau la chose.

Quelqu'un lui demandant ce qu'il pensoit de ses lois. " Ce ne sont pas, dit-il, " les meilleures possibles, mais

“ ne ſont les meilleures que les Athé-
“ niens puſſent recevoir.” Il ſentoit en homme ſage, qu'il en eſt du Légiſlateur comme du Médecin, qui ne preſcrit pas indifféremment le même régime à tous ſes malades, mais le varie, et le modifie ſelon leur tempérament particulier.

Quand on eut accepté ſes lois, il s'éloigna, et voiagea pluſieurs années dans la Grèce, l'Aſie et l'Egypte : A ſon retour il trouva ſa patrie plus diviſée que jamais : Lycurgue à la tête des citoyens de la plaine vouloit établir l'Ariſtocratie ; Piſiſtrate à la tête des montagnards et des ouvriers défendoit la Démocratie ; Mégaclès Chef de ceux de la côte vouloit un mélange des deux : Aſſez longtems aucun d'eux ne put ſupplanter ſes rivaux ; un jour enfin le fourbe Piſiſtrate ſe fait porter dans la place publique déchiré de coups, qu'il dit avoir reçus des ennemis du parti populaire ; un

autre fourberie apôte demande que l'on lui donne des gardes; Solon qui auroit pu devenir Roi, s'il l'avoit voulu, avertit vainement le peuple de se défier de Pisistrate son parent, on lui accorde une garde de cinquante hommes, il en augmente en secret le nombre, et s'empare à leur tête de la citadelle. Solon mourut deux ans après. An. avant J. C. 559.

Lycurgue et Mégacles se réunirent alors contre Pisistrate, et réussirent à le chasser d'Athènes, il y revint bientôt rappellé par Mégacles même qui lui donna sa fille en mariage; ils se brouillerent de nouveau, et Pisistrate fut encore chassé; mais il eut l'art de se rétablir, et prit cette fois si bien ses mesures, qu'il jouit de l'autorité souveraine jusques à sa mort, qui n'arriva que dix-sept ans après. 543.

Il usa avec modération de la puissance usurpée, encouragea l'agriculture, les sciences et les arts, réunit

en un corps les poëſies d'Homère; ouvrit aux citoyens d'Athènes ſes vergers et ſes jardins, ſouffrit patiemment leurs inſultes, et prouva enfin que Solon avoit eu raiſon de lui dire : " A votre ambition près " vous êtes le meilleur citoyen d'A- " thènes. "

An. avant J. C. 526-508. Hipparque et Hippias ſes fils montèrent tranquillement après ſa mort ſur le trône, mais n'en jouïrent pas de même : Deux citoyens nommés Harmodius et Ariſtogiton conſpirèrent contr'eux, et tuèrent le premier, mais furent mis en pièces par les gardes de ſon frère, qui commença dès lors à régner avec beaucoup de cruauté. Une femme qu'il fit torturer, pour connoître les complices des conſpirateurs, avec qui elle avoit été fort liée, s'étant coupée la langue pour ne pas les nommer, Hippias fit mourir ſans forme de procès tous les Athéniens qu'il put ſoupçonner, et

hâta

hâta la révolution qu'il ſe hâtoit de prévenir. L'Oracle de Delphes corrompu par un Athénien ordonna aux Spartiates de délivrer Athènes du joug, ils levèrent une armée, prirent les enfans du Tyran, et l'obligèrent de les racheter en ſe retirant de l'Attique : Il ſe réfugia auprès d'Artapherne Satrape de Sardes, qui ſommа vainement les Athéniens de le rétablir, ſous peine d'attirer ſur eux l'indignation de ſon Maître : Ce furent ces menaces qui portèrent Athènes à ſe liguer avec Aristagore, dans l'eſpoir d'occuper aſſez le grand Roi chez lui, pour lui ôter l'envie d'attaquer l'Attique : Elle ſe trompa, Aristagore fut tué, ſon parti détruit, et Darius fit pour venger ſes propres injures ce qu'il n'eut jamais fait peut-être pour venger celle d'Hippias. An. avant J. C. 526-508.

Mais avant de finir cette période, nous devons dire un mot des Philoſophes et des Poëtes qu'elle produiſit.

Les

Les plus célèbres sont ceux que l'on nomme les sept sages de la Grèce, c'est-à-dire, Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre, à la place duquel quelques-uns mettent le Scythe Anacharsis.

Thalès étoit de Milet, et grand Astronome; il trouva à peu près la véritable longueur de l'année, et prédit le premier une éclipse de soleil.

Nous avons déja parlé de Solon, mais il est si rare de trouver des hommes qui osent dire la vérité aux Rois, que pour l'honneur des lettres nous rapporterons la conduite qu'il tint à la Cour de Crésus, où il se rendit après avoir donné des lois à sa patrie.

Sa réputation l'y avoit précédé, et Crésus croiant lui donner une haute idée de sa puissance et de sa grandeur, lui fit montrer tous ses trésors, et lui

demanda

demanda ensuite quel homme heureux il avoit trouvé dans tous ses voyages : Solon en nomma deux ou trois, dont la piété, la vertu, une fortune médiocre, et l'estime de leurs compatriotes avoient fait la félicité : " Et moi," reprit le Prince, " vous " ne me mettez pas au nombre des " gens heureux ?" " Seigneur," reprit le Sage, " notre vie est communément composée de soixante et " dix ans, qui font un total de vingt " six mille deux cens cinquante " jours, dont aucun ne ressemble à " l'autre : Comment donc dire heu- " reux un Etre, qui peut perdre de " main tout ce qu'il possède aujour- " d'hui ? On ne couronne point " l'Athléte qui combat encore, mais " celui seul qui a vaincu ; ainsi le " nom de fortuné ne convient qu'à " l'homme qui a heureusement fini " sa carrière."

Cette

Cette philosophie ne plut point au Monarque, selon s'en apperçut sans peine, mais aima mieux partir que mentir, et Esope qui vivoit depuis longtems dans la même Cour, et le connoissoit beaucoup plus traitable, lui avoit dit qu'il ne falloit pas approcher des Princes, ou leur dire des choses flatteuses, il repartit noblement: "Dis-"-plutôt qu'il faut ou ne les point "approcher, ou leur dire des choses "utiles."

On raconte qu'un mot de Chilon de Lacédémone à Anacharsis, "A quoi s'occupe Ju-"piter?" lui demanda un jour Esope. "A abaisser," dit-il, "ceux "qui s'élèvent, et à élever ceux qui "s'abaissent." On croiroit là dessus qu'il étoit fort modeste; il avouoit cependant en confidence à ses amis qu'il ne croioit pas avoir jamais failli dans sa vie; apparemment il avoit la mémoire courte.

Pittacus

Pittacus est plus connu, et plus digne de l'être ; il chassa de Mitylène sa patrie le Tyran qui l'opprimoit. Les Athéniens l'ayant ensuite attaquée, il offrit, pour prévenir l'effusion du sang, de décider la querelle en se battant contre leur Général, ce qui lui ayant été accepté, Pittacus le vainquit, ses compatriotes par reconnoissance le reconnurent Souverain, et il les gouverna pendant dix ans en Père ; il abdiqua au bout de ce terme. Il avoit pour maxime, qu'un bon Prince devoit engager ses sujets non à le craindre, mais à craindre pour lui, et qu'on ne doit médire ni d'un ami, ni d'un ennemi.

Bias étoit de Priène petite ville de l'Asie mineure. Alyatte Père de Crésus l'ayant assiégée, Bias la délivra par un stratagême ; il fit passer dans le camp ennemi deux mulets engraissés ; le Roi surpris de leur embonpoint, envoia des Députés aux

assiégés,

assiégés, en apparence pour leur faire des propositions d'accommodement, réellement pour observer la place : Bias qui s'y étoit attendu, avoit fait couvrir de blé de grands tas de sable ; les Députés les virent, et firent leur rapport ; le Prince qui avoit plus compté sur la famine que sur la force pour prendre la ville, leva incontinent le siége.

Bias aussi modeste qu'habile vouloit qu'on rapportât aux Dieux tout l'honneur du bien que l'on fait.

Cléobule n'est guère connu que de nom.

Il est un peu étrange que les Grecs si passionnés pour la liberté aient mis au rang des Sages Périandre Tyran de Corinthe ; la douceur de son gouvernement fit peut-être excuser son usurpation : On dit que tous ces Sages se trouvant chez lui par invitation, l'un d'eux éleva la question, Quel

Quel est le gouvernement populaire le plus parfait ? et que Solon répondit : C'est celui où l'injure faite à un citoyen intéresse tous les autres ; Bias, où la loi tient lieu de Tyran ; Thalès, où les habitans ne sont ni trop riches, ni trop pauvres ; Anacharsis, où le vice est détesté, et la vertu honorée ; Pittacus, où les gens de bien sont seuls élevés aux emplois ; Cléobule, où les citoyens craignent moins la loi que le blâme ; Chilon, où les Orateurs ont peu de crédit, et les lois beaucoup. On voit du moins par cet échantillon, que les entretiens de ces Sages étoient beaucoup plus raisonnables que ceux des Sophistes qui leur succédèrent.

On rapporte quelques paroles d'Anacharsis, qui prouvent qu'il n'étoit pas indigne de siéger parmi eux. Crésus l'aiant invité à le venir voir, en lui faisant entendre qu'il pouvoit

pouvoit faire la fortune, le Scythe répondit : " Je suis venu chercher " en Grèce des lumières, et non du " métal, et je serai très-content, si " je puis retourner chez moi, non " plus opulent, mais plus habile et " plus vertueux."

Il comparoit les lois à des toiles d'araignée, qui n'arrêtent que les mouches médiocres, les petites passant au travers, et les grosses les forçant sans peine.

Accoutumé au climat glacé de Scythie, il ne s'habilloit presque point en Grèce, même au cœur de l'hiver : " Tout mon corps est visage," répondit-il à quelcun qui s'en étonnoit.

Homère, Hésiode, Simonide, Sapho, Anacréon, Thespis, Esope, et quelques autres Poëtes moins célébres fleurirent dans la période que nous venons de parcourir.

Après

Après la mort du premier sept villes se disputerent l'honneur de lui avoir donné la naissance ; il n'en vécut pas moins si pauvre, qu'il gagnoit, dit-on, sa vie à chanter de ville en ville ses vers ; il mourut aveugle.

Hésiode écrivit sur l'agriculture, et la généalogie des Dieux.

Sapho fut appellée la dixiéme Muse ; les Mityléneens ses compatriotes lui rendirent un honneur plus singulier encore, ils firent graver son image sur leur monnoie : Ses mœurs ne furent pas aussi pures que ses vers tendres et harmonieux.

Anacréon fut le poëte du plaisir, et ne chanta que l'amour et le vin.

Thespis fut l'auteur de la tragédie, qui ne consista d'abord qu'en quelques scènes décousues, que des acteurs barbouillés de lie récitoient sur un tombereau.

Ésope si fameux par ses fables, sa laideur et son esprit, fut d'abord esclave ;

clave ; aiant enfin obtenu ſa liberté, il ſe rendit à la Cour de Créſus, qui paia généreuſement ſon encens : Il ne vit pas la chute de ſon bienfaiteur : Créſus l'aiant envoié à Delphes chargé de préſens pour le Dieu, et les habitans, il ſe brouilla avec les derniers, et ne leur donna rien ; les Delphiens irrités le précipitèrent comme ſacrilége du haut d'un rocher.

CHA-

CHAPITRE XI.

DES PERSES ET DES GRECS.

Expédition malheureuse de Mardonius, seconde entreprise des Perses contre la Grèce, bataille de Marathon, fort de Miltiade, Aristide et Thémistocle, mort de Darius, Xerxès lui succède, se ligue avec Carthage, et fond sur la Grèce; bataille des Thermopyles, Athènes prise et brulée, batailles de Salamine, et d'Hymère, fuite de Xerxès, batailles de Platée, et de Mycale, Athènes rebâtie, projet de Thémistocle, trame de Pausanias, Athènes enlève à Lacédémone le premier rang dans la Grèce, Thémistocle banni, mort d'Aristide, et de Xerxès: Artaxerxe Longuemain monte sur le trône, succès de Cimon, révolte malheureuse de l'Egypte, Mégabyze, Périclès embellit et corrompt Athènes, Artaxerxe demande la paix, conditions auxquelles il l'obtient.

NOUS avons vu au Chapître IX. ce qui fit former à Darius le projet d'asservir la Grèce, il est tems de parler

ler des mesures qu'il prit pour l'exécuter, et du succès qu'elles eurent.

An. avant J. C. 494. Mardonius, jeune Seigneur sans expérience, mais gendre du Roi, partit d'abord avec une armée, et une flotte considérable, pour venger l'honneur des armes Persannes flétri par l'incendie de Sardes; mais en doublant le mont Athos, (aujourd'hui Capo Santo,) la flotte perdit vingt mille hommes et trois cens vaisseaux, les Thraces tombèrent de nuit sur l'armée de terre, et y firent un grand carnage; Mardonius confus revint à Suse apprendre à son beau père, qu'il est plus aisé de nommer des Généraux que d'en faire.

An. avant J. C. 490. Le Roi rétablit la flotte et l'armée, en donna le commandement à Datès et à son neveu Artapherne, et les chargea quatre ans après d'aller bruler Athènes et Erétrie, (ville de Négrepont, qui avoit donné quelque secours à Aristagore,) et de lui

lui en envoier tous les habitans mariniers; on avoit mis pour cet effet sur les vaisseaux grand nombre de chaines.

Erétrie en effet fut prise et brulée, et les citoyens envoiés à Darius, qui les traita pourtant avec bonté, et les établit près de Suse; toutes les Isles de la mer Egée se soumirent, et les Perses conduits par Hippias, allèrent au nombre de cent dix mille aborder à Marathon petite ville de l'Attique au bord de la mer: De là ils firent savoir aux Athéniens le sort d'Erétrie, mais loin de s'effraier, ceux-ci marchèrent à leur rencontre au nombre de dix mille, dont neuf mille étoient de leurs citoyens, et mille Platéens. Dix Généraux les commandoient à tour; Aristide l'un d'eux sentant qu'un tel commandement devoit être foible, inégal et peu suivi, le remit à Miltiade, quand son jour fut venu, et les huit autres l'imitèrent.

Miltiade juſtifia cette déférence ; il adoſſe ſes troupes contre une montagne pour n'être pas enveloppé, marche à l'ennemi, renverſe ſes deux ailes, replie les ſiennes ſur le centre des Perſes et l'enfonce ; leur terreur fut telle, qu'ils prirent la fuite non vers leur camp, mais vers leurs vaiſſeaux, laiſſant dix mille morts ſur le champ de bataille, entre leſquels étoit Hippias ; les Athéniens ne perdirent que deux cens hommes.

Sur le champ un ſoldat encore fumant du ſang ennemi court porter cette nouvelle à Athènes, arrive à la maiſon des Magiſtrats, leur annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Malgré ce ſuccès Athènes touchoit à ſa perte ; les Perſes y cingloient à pleines voiles, et ils l'auroient trouvée à peu près ſans défenſe, ſi l'armée victorieuſe n'eut fait quinze lieues le jour même de la bataille

pour

pour y arriver auſſitôt qu'eux : Cette journée apprit aux Grecs le ſecret de leurs forces, et aux Perſans celui de leur foibleſſe, et fut comme le germe de tous les triomphes qui ont porté ſi haut le nom de la Grèce.

Miltiade étoit trop grand pour n'être pas envié, il devint même ſuſpect ; Athènes récemment délivrée du joug des Piſiſtratides, craignit que le défenſeur de ſa liberté n'en put être l'oppreſſeur.

Il avoit échoué depuis ſa victoire dans une expédition contre l'Iſle de Paros ; on le condanna à une amende de £ 212500, qu'il ne put payer ; on le mit en conſequence en priſon, et il y mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçue.

Ariſtide eût alors tenu le premier rang dans Athènes, s'il n'eût trouvé un rival redoutable dans Themiſtocle : Jeune, noble, plein de talens, d'audace et d'ambition, ce dernier ne

pouvoit manquer de plaire aux Athéniens; les lauriers de Miltiade l'empêchoient, disoit-il, de dormir; mais cette soif de gloire, ces talens, cette faveur même du peuple enflaioient Aristide, qui l'arrêtoit souvent dans la fougue de ses projets, où l'on voioit toujours l'homme de génie, mais non toujours l'homme de bien.

Thémistocle piqué cabala si bien contre lui, qu'il le fit enfin bannir par l'Ostracisme, jugement ainsi appellé du mot Grec ostracon qui signifie une coquille, sur laquelle les citoyens écrivoient le nom de celui qu'ils condamnoient à l'exil; au reste cet exil n'étoit point à vie, il ne duroit au plus que dix ans, et communément beaucoup moins; l'exilé même conservoit tous ses biens. Plus sage que Rome, qui déclaroit d'abord ennemis de l'Etat les citoyens suspects, Athènes ne rom-

poit pas tous les liens qui lui u-
niſſoient les ſiens ; auſſi ne les eut-
elle preſque jamais à combattre,
tandis que ceux de Rome la réduiſirent ſouvent au déſeſpoir.

Le jour même de ce jugement un Athénien qui ne ſavoit point écrire, pria Ariſtide lui-même d'écrire ſon nom ſur une coquille : " Que vous a-
" fait cet Ariſtide ?" lui demanda l'homme de bien : " Rien," lui répondit l'autre, " mais je ſuis las de
" l'entendre appeller le juſte." Ariſtide prit la coquille, et y mit ſon nom : En ſortant même d'Athènes, il pria les Dieux d'éloigner d'elle tout malheur qui la forceroit à le rappeller.

Cependant le grand Roi avoit été fort étonné dans Suſe en apprenant le ſuccès de la bataille de Marathon, mais beaucoup plus irrité qu'inſtruit, il réſolut de tomber lui-même ſur la Grèce avec toutes ſes forces ; la mort

le surprit au milieu de ses vastes pré-
An. avant J.C. 485. paratifs ; Xerxès fon fils fuccéda à
fon trône et à ſes projets.

Pour rendre le ſuccès de ceux-ci
An. avant J.C. 484-482. infaillible, il engagea les Carthagi-
nois à attaquer les Colonies Grecques
de l'Italie et de la Sicile, tandis qu'il
porteroit les feux de la guerre dans
le ſein de la Grèce même ; et réelle-
ment ce petit pays, preſſé entre les
forces de l'Orient et de l'Occident,
ne lembloit pas pouvoir réſiſter.

Pluſieurs des petits peuples qui
l'habitoient en jugèrent de même, et
dans leur effroi envoièrent faire leurs
ſoumiſſions à Xerxès, avant même
qu'il eut paſſé en Europe ; mais rien
ne put ébranler Athènes, ni Sparte,
qui réſolurent de périr, ou de reſter
libres.

Enfin Xerxès partit de Suſe à la
481-480. tête de ſes troupes ; ſa flotte étoit de
douze cens voiles, ſon armée de terre
d'un million d'hommes ; il paſſa
l'Helleſpont

l'Hellespont sur un pont de bateaux, et suivre la Thrace et la Macédoine; l'autre devoit suivre le long des côtes; deux mille vaisseaux de transport pourvoient à cette foule immense.

Après la bataille de Marathon, Thémistocle prévoyant bien que les Perses voudroient venger leur défaite, et convaincu d'ailleurs qu'une marine et le commerce pouvoient seuls tirer sa patrie de l'obscurité et de la foiblesse à laquelle elle sembloit condamnée par la stérilité de son territoire, engagea les Athéniens à équiper cent vaisseaux; on en doubla le nombre au premier avis des armemens des Perses; les autres Grecs en fournirent à peu près autant: Leur armée de terre ne montoit pas à douze mille hommes: On en détacha quatre mille sous la conduite de Léonidas Roi de Sparte, pour arrêter les Perses au passage des Thermopyles, défilé d'environ vingt cinq pas de large entre

entre le mont Eta et la mer de Malée, et par lequel l'ennemi devoit passer pour entrer en Grèce ; on sent combien ce poste étoit précieux.

Xerxès fut très-surpris de les y voir campés ; il s'étoit toujours flaté qu'au premier bruit de sa marche, tous les Grecs fuiroient devant lui, et n'avoit point cru Démarate, Roi exilé de Lacédemone, qui l'avoit averti que les Spartiates, fussent-ils seuls, et réduits à mille, oseroient lui livrer bataille ! Il essaia pour lors de les intimider ; et fit sommer Léonidas de lui apporter ses armes : " Viens les prendre, lui répondit le Roi magnanime ! Xerxès fit marcher contr'eux les Médes, avec ordre de les amener tous vivans ; les Médes furent mis en déroute, et remplacés par les gardes du Prince, qui étoient la fleur de l'armée, et auxquels on avoit donné le nom superbe d'Immortels, parceque leur nombre étoit toujours complet ;

les

les Grecs firent carnage des immortels eux-mêmes, et Xerxès deconcerté ne savoit plus quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pais vint offrir aux Perses de les conduire par un sentier détourné au sommet de l'Eta ; un corps de troupes eut ordre de le suivre, et arriva le lendemain matin au lieu désigné.

Comme on pouvoit de là accabler les Grecs sans danger à coups de fléches et de pierres, Léonidas comprit que son poste n'étoit plus tenable, et prenant incontinent son parti, il renvoia toutes ses troupes, et ne garda que trois cens Lacédémoniens, avec lesquels il eut l'audace d'attaquer à l'entrée de la nuit l'armée ennemie ; tout plia d'abord devant eux, mais enfin accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils tombérent tous morts sur les cadavres de vingt mille Perses. Xerxès eut la bassesse de faire pendre les

celui de Léonidas, et se déshonora en croiant se venger.

On érigea dans la suite dans le même lieu à ces trois cens Héros un tombeau superbe avec cette inscription : " Passant, va annoncer à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois."

Cependant Xerxès étant entré dans la Phocide, y mettoit tout à feu et à sang. Les Athéniens épouvantés consultèrent l'Oracle de Delphes sur le parti qu'ils devoient prendre, et il leur dit de se défendre dans des murailles de bois : On disputa longtems sur le sens de cette réponse, mais enfin Thémistocle leur persuada, que ces murs de bois étoient leurs vaisseaux, qu'il falloit abandonner la ville, et s'embarquer : On envoia donc à Trèzène dans l'Argolide les vieillards, les enfans, les femmes, qui y furent reçus avec la plus grande hospitalité ; tous ceux qui pouvoient se battre montèrent

tèrent sur des vaisseaux, et allèrent joindre la flotte. Xercès arriva peu après, et brula la ville.

Dégoûté des combats sur terre qui lui avoient mal réussi, il résolut d'essaier si la fortune lui seroit plus favorable sur mer, et sa flotte eut ordre de joindre celle des Grecs, avec laquelle elle avoit déja eu quelques escarmouches: La flotte Grecque étoit alors dans le détroit de Salamine, et Thémistocle vouloit qu'on y attendit l'ennemi; le Lacédémonien Eurybiade qui la commandoit, insistoit au contraire à ce qu'on s'approchât de l'Isthme de Corinthe, où campoit Cléombrote frère de Léonidas avec l'armée de terre: Thémistocle ne se rendant point, il leva la canne sur lui; mais loin de s'effraier de son geste, "Frappe," lui dit l'Athénien, "mais écoute:" Eurybiade admirant son flegme l'écouta en effet, et comprit enfin qu'un poste où l'ennemi ne pourroit

pourroit les envelopper, ni déployer toutes ſes forces, étoit le poſte préférable, et l'on réſolut d'y combattre. »

Pour prévenir tout changement d'avis, Thémiſtocle fit avertir en ſecret Xerxès, que les Grecs penſoient à le ſéparer, et que s'il ne ſe hâtoit de les accabler tous enſemble, il lui faudroit beaucoup de tems et de peine pour aller les combattre les uns après les autres : Le bon Prince le crut, et fit une ligne de vaiſſeaux autour du détroit pour empêcher les Grecs d'en ſortir.

Dès le commencement de la guerre, Thémiſtocle lui-même avoit fait rappeller Ariſtide, qui étant alors à Egine, et voulant à tout prix ſe trouver au combat, s'embarqua la nuit même qui le précéda, traverſa la flotte ennemie ſans être reconnu, prit Thémiſtocle à part, et lui dit : « Ami, « renonçons pour jamais à des diſſen- « tions qui nous déſhonorent, et au « lieu

heu de chercher à nous supplanter. Combattons à l'envi à qui servira le mieux la patrie, vous en faisant le devoir d'un bon Capitaine, et moi en vous aidant de ma personne, et de mes conseils. Themistocle honteux d'être vaincu en grandeur d'ame par son rival, lui témoigna son admiration, et lui promit bien de se montrer digne à l'avenir d'être son ami.

Le combat se livra dès le lendemain; Xerxès en fut témoin de dessus une éminence, où l'on avoit placé son trône: Les Perses attaquèrent avec beaucoup de courage, mais outre qu'ils n'entendoient pas la manœuvre aussi bien que leurs ennemis, la multitude et la masse de leurs vaisseaux gênoient beaucoup leurs mouvemens, au lieu que ceux des Grecs beaucoup plus legers et moins nombreux, s'avançoient, ou se retiroient avec une égale facilité. Themistocle avoit même eu soin de leur donner l'avantage du vent:

vent : Enfin après quelques heures de combat les Perſes prirent la fuite, aiant perdu deux cens vaiſſeaux coulés à fond, et beaucoup d'autres pris par l'ennemi. Artemiſe Reine de Carie effaça tous leurs Officiers, comme Themiſtocle effaça tous les Grecs ; et Xerxès dit que dans ce combat les femmes avoient paru des hommes, et les hommes des femmes ; Lui-même qu'avoit-il été ?

An. avant J. C. 479.

Les Carthaginois ſes alliés ne furent pas plus heureux en Sicile qu'il ne l'étoit dans la Grèce ; Gélon Roi de Syracuſe les défit complettement près d'Himère, et les força à demander la paix.

Cependant Themiſtocle auſſi ruſé que brave, ſentant qu'on ne pouvoit trop tôt délivrer la Grèce d'un ennemi encore formidable, fit avertir ſecrettement Xerxès, que les Grecs penſoient à envoier rompre le pont de l'Helleſpont, pour prendre, diſoient-ils,

ils, l'Asie en Europe ; le Prince épouvanté prit aussitôt le parti de laisser trois cens mille hommes à Mardonius pour continuer la guerre, et de fuir avec tout le reste ; en arrivant à l'Hellespont, il vit son pont détruit par les tempêtes ; ce grand Potentat qui six mois auparavant avoit couvert cette mer de ses flottes, fut obligé de passer le détroit dans une barque de pêcheur.

Mardonius prit ses quartiers d'hyver en Thessalie, et profita de ce tems de repos pour solliciter les Athéniens d'abandonner leurs alliés ; il promettoit en ce cas là de rebâtir leur ville plus belle que jamais, de leur donner le premier rang dans la Grèce, et de les laisser même vivre selon leurs lois : Mais les Athéniens avoient joué jusqu'alors un trop beau rôle pour prêter l'oreille à de si lâches propositions : " Sachez, " répondit Aristide (alors premier Archonte) aux Agens

An. avant J. C. 479.

de

de Mardonius, assurez-vous que tant que
" le soleil éclairera la terre, nous ne
" serons ennemis des Perses, et ven-
" gerons sur eux le ravage de nos
" campagnes, et l'incendie de nos
" temples et de nos maisons.

Mardonius n'espérant plus rien que de la victoire s'avança dans la Béotie, et puis dans l'Attique. Les Grecs l'y vinrent chercher au nombre de soixante et six mille hommes, dont plus de la moitié étoient Ilotes, et armés à la legère. Le combat se livra près de la ville de Platée, Mardonius y fut tué, et son armée exterminée; à peine cinquante mille hommes échappèrent au carnage, pour aller porter en Asie la nouvelle de leur défaite.

Le même jour la flotte Grecque remporta près de Mycale une seconde victoire sur celle des Perses, les vaincus s'étant sauvés à terre, où ils avoient une armée de cent mille hommes, les vainqueurs les y poursuivirent,

rent, et battirent encore cette armée :
Xerxès étoit si grand, s'il n'enfut ab
Suse avec épouvante.
son effroi passa même dans sa Na-
tion; les Perses perdirent dès lors
toute espérance d'asservir les Grecs,
et se bornèrent, pour n'en avoir rien
à craindre, à fomenter les divisions
qui éclatèrent bientôt parmi eux, dès
qu'ils ne redoutèrent plus leur grand
ennemi.

La victoire même de Platée, si l'on
en croit leurs historiens, leur fournit
le germe de ces dissentions; les tentes
superbes des Perses, les colliers, les
coupes, les vases, les bracelets d'or
et d'argent sans prix et sans nombre
que l'on trouva dans leur camp, fu-
rent comme un poison subtil qui in-
spira aux Grecs le goût du luxe, et
par conséquent la soif du métal qui en
procure les commodités; et l'on a tou-
jours observé que l'amour de l'or s'al-
lie mal avec celui de la vertu.

Cependant

An. avant J. C. 478. Cependant les Athéniens chargés de butin et de gloire revinrent sur le sol qui avoit été leur patrie, et commencèrent à la rebâtir, mais beaucoup plus forte qu'autrefois, afin de pouvoir la défendre, si les Perses revenoient en Grèce : Quelque raisonnable que fut ce projet, Sparte n'eut pas honte de le traverser, regardant déjà Athènes moins comme une alliée que comme une rivale : " Il ne " falloit pas," disoit-elle, " avoir de " place forte hors du Péloponnèse, " de peur qu'après l'avoir prise, les " barbares ne s'y cantonnassent, et " ne désolassent de là tous les autres " Grecs ;" c'est-à-dire que pour prix de tous les services que les Athéniens avoient rendus à la Grèce, ils devoient rester toujours sans défense, exposés aux insultes de tous leurs ennemis : Il étoit pourtant dangereux de trop prouver aux Lacédémoniens l'absurdité de leur principe ; des gens capables de raisonner

raisonner si mal pouvoient être tentés d'agir plus mal encore, et d'empêcher à force ouverte ce que leurs sophismes n'auroient pu prévenir. Aussi prit-on le parti de dissimuler ; on envoia à Sparte des Ambassadeurs pour régler la chose ; Thémistocle étoit à leur tête, partit le premier, s'arrêta ensuite en chemin pour attendre ses Collégues, sans lesquels, disoit-il, il ne pouvoit rien faire, et qui n'eurent garde de se trop presser : Ils le joignirent pourtant, et se rendirent à petites journées à Lacédémone, où l'on leur reprocha d'abord amèrement, que pendant qu'on feignoit de négocier avec eux, on n'en avançoit pas moins les fortifications d'Athènes ; hommes, femmes et enfans, tout en effet y travailloit sans relâche ; les Ambassadeurs n'en nièrent pas moins le fait, et invitèrent les Spartiates à s'en assurer en envoiant eux-mêmes une ambassade à Athènes ; elle partit peu après, mais

l'ouvrage

l'ouvrage étoit achevé, et Thémistocle l'ayant lû, il déclara nettement aux Lacédémoniens, qu'Athènes pouvoit désormais se passer d'eux, et garderoit leurs Ambassadeurs en otage jusqu'au retour des siens propres. Le Sénat consentit à ce qu'il ne pouvoit empêcher.

Ce n'étoit pas assez pour Thémistocle d'avoir donné à sa patrie le second rang dans la Grèce, il vouloit qu'elle y dominât, et croiant en avoir trouvé le moien, il dit un jour au peuple assemblé, qu'il avoit un projet important en tête, mais dont il ne pouvoit s'ouvrir qu'à un seul homme, parce que le succès dépendoit du secret. On nomma Aristide, et Thémistocle lui dit qu'en brûlant la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin, on rendroit sûrement Athènes maîtresse de toute la Grèce. Aristide déclara au peuple, qu'on ne pouvoit former de projet plus utile, ni plus injuste, et le peuple fut

An. avant J. C. 475.

imp assez

assez sage pour n'en vouloir qu'à sa tendre parleur sans doute le plus belle que la victoire.

Il est même douteux qu'Aristide eut raison de croire le projet utile; l'indignation universelle qu'une telle noirceur eut produite, eut été vraisemblablement beaucoup plus funeste à Athènes, que l'incendie d'une flotte ne lui pouvoit être avantageux.

Elle parvint peu après à l'Empire d'une manière infiniment plus noble. Enhardis par leurs succès, les Grecs équipèrent en commun une flotte, qui chassa les Perses de l'Isle de Chypre, et prit la ville de Byzance. Pausanias Roi de Sparte la commandoit, et avoit déja gagné la bataille de Platées, mais peu content de cette gloire, il forma le projet de livrer la Grèce à Xerxès, en reçut de très-grosses sommes, prit à la fois le faste et la hauteur des Perses, et révolta par-là tous les alliés, tandis qu'Aristide et Cimon

An. avant J.C. 475.

qui

qui commandoient les Athéniens, gagnoient au contraire les cœurs par leurs manières douces et honnêtes. Tel fut l'effet de ce contraste, que les alliés ne voulurent plus dépendre de Sparte, et prirent Athènes pour leur protectrice.

An. avant J. C. 475-474.

Les menées de Pausanias ne purent être si secrettes, qu'il n'en transpirât quelque chose à Sparte ; il y fut cité, jugé deux fois, et deux fois absous ; mais enfin un esclave qu'il avoit chargé d'une lettre pour Artabaze, ayant observé qu'aucun porteur de ces missives n'avoit repatu, soupçonna du danger pour lui dans sa commission, ouvrit la lettre de son Maître, y lût en effet que le Satrape devoit le faire mourir, et la porta aux Ephores. Pausanias se sauva dans un temple, dont on mura la porte, n'osant pas l'en faire sortir ; sa mère même apporta la première pierre, et il y mourut de faim.

Thémistocle

Thémistocle avoit été malheureux avant lui, et avoit comme lui préparé sa disgrace. Allant partir aux jeux Olympiques l'année même de la bataille de Salamine, tous les Grecs se levèrent pour lui faire honneur, et le saluèrent comme leur Sauveur : Tant de gloire excita l'envie, et au lieu de la désarmer par sa modestie, Thémistocle nocessa au contraire de rappeller aux Athéniens ses services, et bâtit même un temple à Diane de bon conseil, pour en perpétuer la mémoire ; la fortune immense qu'il avoit faite au service de la République acheva d'aigrir les esprits, et on le bannit enfin par l'ostracisme : Il alla vivre à Argos, fut vivement sollicité par Pausanias d'entrer dans ses vues, le refusa sans le découvrir, et n'en fut pas moins accusé d'avoir été son complice : Poursuivi par Athènes et Lacédémone, il se réfugia chez Admète Roi des Molosses, qui avoit contre lui des sujets

An. avant J. C. 475-474.

Aristide mourut peu après, emportant avec lui les regrets de la Grèce, et la vénération de ses concitoyens. Après l'expulsion des Perses, il avoit eu une nouvelle occasion de démontrer son intégrité : D'une partie du butin fait sur eux, les Grecs avoient formé un fonds pour soutenir la guerre contr'eux, et l'on convint que pour l'augmenter, chaque ville fourniroit annuellement une somme : Aristide fut chargé de fixer ces sommes, et de les percevoir, et il s'en acquitta avec tant d'équité, d'économie et d'intégrité, qu'il se fit aimer dans un poste où c'est beaucoup de n'être pas haï ; il est vrai qu'en mourant il ne laissa pas même dequoi payer les frais de ses funérailles ; l'Etat y suppléa, dota ses deux filles, et entretint son fils Lysimaque.

Les revers avoient ensuite abattu ses forces, renonçant à tout projet de conquête, il se plongea dans la mollesse et les plaisirs, et devint le mépris de ses propres sujets, après avoir été la crainte de ses ennemis. Artabane Capitaine de ses gardes crut l'occasion favorable pour s'emparer de la couronne, et l'assassina dans son lit; il court ensuite réveiller Artaxerxe troisième fils du Monarque, lui apprend la mort de son Père, charge du coup Darius son aîné, et lui fait craindre le même sort, s'il ne pourvoit à sa sureté; le jeune Prince le croit, se lève en fureur, tue son frère, et monte sur le trône; mais pendant qu'Artabane prenoit ses dernières mesures pour l'en faire descendre, sa trahison fut découverte, et lui-même tué. An. avant J. C. 473.

Ne se croiant pas assez en sureté chez Admète, Thémistocle se retira auprès d'Artaxerxe, qui le reçut extrêmement bien, lui donna les revenus

de trois villes, et fut si charmé de la voir acquis, qu'il s'écria trois fois en dormant, j'ai Themistocle l'Athénien.

An. avant J. C. 471-467.

Cependant la guerre continuoit toujours entre les Grecs et les Perses, mais ne se faisoit plus en Grèce. Cimon fils de Miltiade prit Amphipolis, Eione, et d'autres villes de Thrace; Boges Gouverneur d'Eione se voiant réduit à l'extrémité, fit jetter dans le fleuve Strymon tout l'or et l'argent qui étoit dans la place, poignarda de la main ses enfans et sa femme, mit le feu à son Palais, et se jetta dans les flammes; il crut être un Héros, et ne fut qu'un furieux. Cimon prit ensuite l'Isle de Scyros, battit la flotte des Perses, défit l'armée qu'ils avoient à terre, et prit, ou coula à fond quatre vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient pour les renforcer; il acheva l'année suivante de chasser les barbares de la Chersonèse de Thrace, et fit

ranger dans le devoir l'Isle de Thase qui s'étoit révoltée.

Artaxerxe indigné qu'une seule de ces Républiques que son Père avoit cru pouvoir asservir toutes à la fois, portât l'effroi dans son Empire et dominât sur les mers, invita Thémistocle à envahir l'Attique avec une puissante armée ; mais ne voulant manquer ni à son bienfaiteur, ni à sa patrie, l'Athénien but du sang chaud de taureau, et mit ainsi fin à sa vie. Thucydide son contemporain dit qu'il mourut de maladie. An. avant J. C. 466-461.

Quoique l'amour de l'or ait terni sa gloire, on raporte de lui un trait qui feroit honneur à un homme désintéressé. Deux prétendans lui demandèrent sa fille en mariage, l'un étoit riche, mais décrié ; l'autre pauvre, mais vertueux, il préféra le dernier en disant : " J'aime mieux un " mérite sans argent que de l'argent " sans mérite."

An. avant J.C. 460-449.

Enhardis par les victoires des Grecs, les Egyptiens secouerent le joug persan, et mirent sur le trône un Prince Lybien nommé Inarus, qui se hâta de faire alliance avec les Athéniens, et en reçut une flotte de deux cens voiles, avec laquelle il remporta deux victoires, qui ne purent pourtant lui conserver le sceptre. Il perdit une grande bataille près de Memphis, et fut enfin forcé de se rendre avec le reste de ses troupes, sous la promesse qu'ils auroient la vie sauve; six mille Athéniens, à qui les vainqueurs ne vouloient point donner de quartier, se montrerent si résolus à vendre chérement leur vie, qu'on leur permit de se retirer à Cyrene, d'où ils regagnerent par mer leur pays.

Inarus et tous ceux qui s'étoient rendus avec lui ne furent pas si heureux. La mère d'Artaxerxe les lui demanda si souvent, et si instamment, qu'il leur enfin la baillée de les lui li-

vrer, et la barbare Princesse, pour venger un fils tué dans cette guerre, fit crucifier Inarus, et décapiter tout le reste.

Mégabyze qui avoit pris Inarus et lui avoit donné sa parole qu'on ne lui feroit aucun mal, fut si outré de cette perfidie, qu'il se retira dans son gouvernement de Syrie, et se révolta. On envoia contre lui deux armées qui furent battues; ne pouvant la réduire, on lui offrit sa grace, et il l'accepta.

Peu après cependant il fut disgracié pour une chose qui semblait devoir lui rendre sa faveur éternelle. Toute la Cour étant à la chasse, un lion sauvage à côté d'Artaxerxe, et parut prêt à le déchirer. Mégabyze effrayé lui lança un dard, et le tua, mais sous prétexte que c'est manquer de respect au Prince que de frapper la bête avant lui, Artaxerxe fut sur le point de lui faire trancher la tête, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il

pens obtinrent qu'il ne seroit qu'exilé, on la rappella pourtant au bout de cinq ans : c'étoit le même homme qui avoit instruit Artaxerxe des projets d'Artabane, et fort contribué à les renverser.

Périclès commença alors à jouer à Athènes un rôle important ; éloquent, laborieux, aimable, grand guerrier, et grand politique, il ne lui manquoit que la vertu pour effacer tous les Héros qu'Athènes avoit produits jusqu'alors ; mais il étoit ambitieux, et cette ambition le rendit aussi funeste à sa patrie, qu'il auroit pu lui être utile par ses talens extraordinaires. N'aïant pas assez de fortune pour imiter Cimon dans les largesses qu'il faisoit au peuple, il lui partagea les terres conquises, pain des deniers de l'Etat toutes les fonctions publiques des citoyens, et même leurs fêtes et leurs spectacles : Le peuple devenu par-là voluptueux

voluptueux et paresseux auroit pu être réprimé par l'Aréopage, Péricles qui n'étoit pas membre de ce Tribunal, en referra l'autorité, et ne lui permit de connoître que des plus petites affaires; il devint ainsi l'idole des Athéniens, et les gouverna en Monarque plutôt qu'en premier Magistrat.

Un affreux tremblement de terre aiant renversé Sparte, et les Ilotes s'étant en même tems soulevés, les Lacédémoniens demandèrent du secours à Athènes: La faction de Péricles mit tout en œuvre pour le faire refuser, mais Cimon aiant représenté avec force aux bons citoyens, qu'il ne falloit pas laisser la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contrepoids, le secours fut accordé, et même deux fois: Par malheur les Spartiates, on ne sait sur quel fondement, renvoièrent honteusement le second, comme craignant de lui quelque perfidie; cet affront irrita

si fort les Athéniens, qu'ils bannirent Cimon par l'Ostracisme, et envoyèrent contre les Lacédémoniens une armée qui les battit à Tanagre dans la Béotie. Cependant les esprits se calmèrent peu d'années après; Cimon fut rappellé, réconcilia les deux Républiques, et pour occuper l'activité inquiéte des Athéniens, recommença la guerre contre les Perses, interrompue depuis la réduction de l'Egypte par les derniers, battit Artabaze sur mer, et Mégabyze sur terre.

Artaxerxe effrayé de voir sa marine détruite, et ses meilleurs Généraux défaits, sentit enfin que la paix lui étoit nécessaire, et la demanda aux Athéniens, qui la lui accordèrent, mais en dictèrent les conditions.

Elles portoient que les Colonies Grecques de l'Asie jouïroient toutes de la liberté, que les troupes Persannes n'approcheroient pas de la mer Egée plus près que de trois jours de marche,

guerre contre les Perses, interrompue depuis la réduction de l'Egypte par les derniers, battit Artabaze sur mer, et Mégabyze sur terre.

Artaxerxe effrayé de voir la marine détruite, et les meilleurs Généraux défaits, lentit enfin que la paix lui étoit nécessaire, et la demanda aux Athéniens, qui la lui accordèrent, mais en différent les conditions.

Ambassadeurs portoient que les Colonies Grecques de l'Asie jouiroient toutes de la liberté, que les troupes Persannes n'approcheroient pas de la mer Egée plus près que de trois jours de marche,

CHAPITRE XII.

DU CARTHAGE ET DE LA SICILE.

Fondation, gouvernement, Religion, empire de Carthage, règne de Gelon et de ses successeurs.

NOUS avons déja parlé de Carthage comme d'une République puissante, il est tems d'en voir la naissance et les progrès.

Carthage étoit une Colonie de Tyr: Pygmalion Roi de la dernière ville ayant fait mourir Sichée son beau-frère, pour s'emparer de ses trésors, Didon sa veuve s'enfuit avec eux sur quelques vaisseaux qu'elle avoit remplis de ses partisans, aborda sur les côtes de la Lybie entre Utique et Tunis, et y bâtit Carthage plus de huit siécles avant J. C.

On ignore qui fut son législateur, on sait seulement que son gouvernement

ment étoit un mélange de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie, et que les pouvoirs y étoient si bien balancés, qu'elle n'éprouva pendant cinq cens ans ni sédition, ni tyrannie.

Deux Magistrats annuels, Suffètes, et élus annuellement, présidoient dans tous les Conseils, et commandoient souvent les armées. Un Sénat nombreux gouvernoit l'Etat, et décidoit dans tous les cas où il étoit à peu près unanime; c'étoit le peuple dans les cas contraires; un Tribunal de cent personnes faisoit rendre compte aux Généraux de leur conduite, et punissoit souvent de mort leurs défaites.

Les grands défauts du gouvernement de Carthage étoient, qu'on y réunissoit différens emplois sur la même tête, et que les pauvres en étoient exclus.

On y craignoit si fort l'intempérance, que les Magistrats n'y pouvoient boire de vin, et qu'on ne le

permettoient aux soldats qu'après la victoire dans la campagne.

Les principales Divinités des Carthaginois étoient, comme à Tyr, Saturne et la Lune; ils immoloient aux premier, des hommes, et souvent même leurs enfans.

Le commerce et la guerre firent leur grandeur. Des richesses que leur donna le premier, ils achetoient les meilleures troupes qu'il y eut alors dans le monde, et ils servoient ensuite de ces troupes pour s'établir dans les lieux qui pouvoient assurer, ou augmenter leur commerce. La Numidie leur fournissoit une cavalerie excellente, l'Espagne et la Grèce leur infanterie, les îles Baléares des frondeurs, et la Ligurie des archers. Ils levoient ainsi des armées sans dépeupler

* On avoit dans ces îles une excellente manière d'apprendre aux enfans à se servir de la fronde; on plaçoit leur déjeuné sur un arbre, et ils ne le mangeoient qu'après l'avoir abattu à coups de pierre.

plier leurs campagnes, ou leurs attaquer leurs villes, et cet avantage étoit grand sans doute ; d'un autre côté il étoit impossible que des commerçans servissent comme auroient fait des citoyens, ils étoient plus sujets à se mutiner, et plus d'une fois de défenseurs ils devinrent ennemis.

Il n'est point au reste probable que les Carthaginois aient eu cet usage dès la naissance de leur République, ils semble prirent vraisemblablement, que lorsque devenus riches et efféminés, ils trouvèrent plus commode de donner à la patrie leur or que leur sang, ils commencèrent donc selon toute apparence par servir eux-mêmes, ils s'aidèrent ensuite de troupes étrangères, et finirent dans leur décadence, par n'avoir guère que celles-là.

L'histoire de leurs guerres pendant plusieurs siécles est très-peu connue ; on sait seulement que la côte septentrionale d'Afrique leur étoit soumise depuis

depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux autels des Philènes, c'est-à-dire, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au golfe de Sidra, ce qui fait un espace de cinq à six cens lieues; ils se jugèrent aussi les Isles Baléares, la Sardaigne, la Corse, une partie de l'Espagne, et de la Sicile.

An. avant J. C. 480.

L'histoire de cette dernière Isle jusqu'au siécle de Xerxès est couverte des mêmes ténébres qui enveloppent la formation de tous les peuples; on la trouve alors morcelée en différens petits Etats, dont les uns obéissoient à des Rois, et les autres se gouvernoient en forme de Républiques.

Hippocrate l'un de ces petits Princes qui régnoit à Géle étant mort, un simple citoyen nommé Gélon, qui avoit servi avec distinction sous lui, trouva le moien de lui succéder au préjudice de ses propres enfans, s'empara même peu après de Syracuse, et devint si puissant, que les Grecs mena-

479-400.

cés

Nous avons déja dit dans le dernier Chapître, que les Carthaginois ayant envahi la Sicile avec une puissante armée, suivant leur traité avec Xerxès, Gélon remporta sur eux près d'Himère une victoire complette; nous devons ajouter que cette défaite effraia si fort les Carthaginois, qu'ils lui demandèrent aussitôt la paix; il la leur accorda, en exigeant deux mille talens* pour les frais de la guerre, et qu'ils n'offrissent plus d'enfans à Saturne. An. avant J. C. 480.

De retour à Syracuse il convoqua l'assemblée des citoyens avec ordre d'y venir armés, s'y rendit lui-même sans armes, 479-400.

* £ 8500000.

armes, leur expola l'emploi qu'il avoit fait du pouvoir ſuprême, et finit par dire que ſi l'on jugeoit qu'il en eut abuſé, ſa vie étoit entre leurs mains. Au lieu de la leur ôter, on lui donna le ſceptre, et il s'en ſervit pour faire le bonheur de ſes ſujets, par lesquels ſon règne ne fut que de ſept mois. Hiéron II. et Gélon, fils de Dinomène, lui ſuccédèrent ſans obſtacle; le premier peupla ſa Cour de Poëtes et de Savans, qui le apprirent, dit-on, à gouverner beaucoup mieux qu'il n'avoit fait au commencement. Le ſecond vexa ſi fort ſes ſujets, qu'ils le chaſsèrent au bout d'un an. Les autres villes de la Sicile, à l'exemple, et à l'aide des Syracuſains, ſe délivrèrent de tous leurs tyrans, et l'Iſle entière jouit ſoixante ans de cette heureuſe révolution.

CHAPITRE XIII.

De la Grande Grece.

Sybaris, Crotone, Thurium, Charondas, Zaleucus, Pythagore, Milon.

La grande Grèce comprenoit la partie orientale de l'Italie, et s'étendoit du Samnium à Rhége. Différentes Colonies Grecques s'y établirent en différens tems, et y bâtirent un grand nombre de villes; les principales furent Sybaris, Crotone, Thurium, Locres et Tarente.

Sybaris si fameuse par sa mollesse et son luxe, commença par être guerrière, et devint ainsi la Capitale d'un Etat où l'on comptoit vingt-cinq villes. Mais au bout de deux siécles, elle dégénéra si fort, si l'on en croit les historiens, que ses citoyens ne s'occupoient plus que de fêtes, et de débauches, qu'on y donnoit des prix publics

publics aux cuisiniers qui inventoient de nouveaux ragouts, et qu'on bannit même de la ville les coqs et les métiers bruians, de peur qu'ils ne troublassent le sommeil de ses habitans.

An. avant J. C. 520. Un peuple aussi efféminé auroit dû au moins éviter la guerre ; il eut l'imprudence de s'y engager, et paia chérement sa faute : Cinq cens citoyens qu'il avoit bannis se retirèrent à Crotone, à qui on les redemanda inutilement : Piqués de ce refus, et se confiant sans doute en leur multitude, les Sybarites se mirent en campagne au nombre de trois cens mille ; les Crotoniates n'en avoient que le tiers, mais ils ne craignoient ni le cri des coqs, ne le bruit des marteaux ; ils exterminèrent plutôt qu'ils ne défirent l'armée ennemie, et depuis cette bataille Sybaris ne fut plus rien.

Quatre vingts ans après une Colonie Athénienne bâtit Thurium dans son voisinage. Charondas lui donna

des

des lois, dont quelques unes sont assez singulières pour devoir être rapportées.

Il exclut du sénat et de tous les emplois quiconque ayant des enfans d'un premier mariage en contractoit un second, un mauvais père selon lui ne pouvant faire un bon Magistrat.

Il chargea de l'éducation des pupilles leurs parens maternels, qui ne pouvoient rien gagner à leur mort, et du soin de leur bien les parens paternels, qui pouvant en hériter avoient intérêt de le conserver.

Au lieu de punir de mort ceux qui avoient fui dans une bataille, ou les déserteurs, il les condamna seulement à paroître trois jours en public habillés en femmes.

Pour qu'on ne put changer trop aisément les lois, il ordonna que quiconque y proposeroit quelque altération, ne le feroit que la corde au cou,

et

et ſeroit étranglé ſur l'heure, ſi ſa propoſition n'étoit pas acceptée. Il n'y eut en effet que trois citoyens qui oſaient en différens tems demander quelque changement au Code, et ces trois réuſſirent à perſuader.

Revenant un jour de pourſuivre des voleurs, Charondas trouva la ville en tumulte, et ſe rendit tout armé à l'aſſemblée publique, ce qu'il avoit expreſſément défendu : Un citoyen lui reprocha qu'il violoit lui-même ſes lois. " Non, " lui répondit-il, " mais " je les ſcellerai de mon ſang, " et il ſe perça de ſon épée.

Un autre Philoſophe nommé Zaleucus fut dans le même tems Légiſlateur de Locres ; mais de toutes ſes lois une ſeule nous eſt parvenue, pour nous faire, ce ſemble, regretter davantage la perte des autres ; c'eſt celle par laquelle il défendoit aux femmes de porter des étoffes riches, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles,

d'oreilles, des anneaux d'or, des bracelets, des colliers, et n'exemptoit de la prohibition que les femmes de mauvaise vie.

Ces deux Législateurs avoient été disciples de Pythagore; nous parlerons plus au long de ce Philosophe, quand nous donnerons un extrait de la Philosophie des Grecs: Milon, si fameux par sa force extraordinaire, étoit leur contemporain; il fut six fois vainqueur aux jeux Olympiques, et ce fut lui qui, à la tête des Crotoniates ses compatriotes, armé d'une massue et couvert d'une peau de lion, remporta sur les Sybarites la célebre victoire dont nous avons parlé.

CHAPITRE XIV.

De Rome.

Fondation et gouvernement de Rome, règne de Romulus, de Numa, de Tullus Hostilius, d'Ancus Martius, de Tarquin l'ancien, de Servius Tullius, et de Tarquin le Superbe, expulsion de la famille royale, et abolition de la royauté.

NOUS avons vu au Chapître X, le Troyen Enée aborder en Italie, et s'établir dans le Latium ; c'est de lui que les Romains prétendoient descendre.

La véritable Fondateur de leur Empire fut Romulus, allaité, dit-on, par une louve, et meurtrier de son frère, mais qui avoit du génie et du courage ; il rassembla environ trois mille hommes brigands ou chasseurs, et bâtit avec eux la fameuse Rome 753 ans avant J. C. environ six vingts

ans

ans après Lycurgue, et cent quarante avant Solon.

CHAPITRE VIII.

Pour augmenter le nombre de ses sujets, il fit de sa ville un azile pour tous les esclaves, les débiteurs et les voleurs qui s'y retireroient, et il en vint une foule.

Il établit un gouvernement mixte, le seul qui put convenir à des gens si peu faits à la dépendance : Il eut lui-même le tître de Roi, le commandement des troupes, la grande Prêtrise, et la disposition du tréfor public. Cent Sénateurs formèrent son Conseil, et purent seuls être promus aux charges. Le peuple en corps les y nomma, donna aux lois leur sanction, et décida de la paix et de la guerre.

Les fragmens qui nous restent des lois civiles de Romulus, n'en donnent pas une si haute idée que ses lois politiques : Il défendit aux femmes de quitter leurs maris sous aucun prétexte, et permit aux maris de répudier

leurs

leurs femmes, en vertu de les faire mourir, en s'y appellant leurs parens, quand elles seroient convaincues d'empoisonnement, d'adultère, d'avoir fait faire de fausses clés, ou seulement bû du vin: Il permit aux pères de vendre jusqu'à trois fois leurs enfans de tout âge, et même de leur ôter la vie, d'exposer les enfans qui naissoient très-difformes, en prenant l'avis de cinq de leurs voisins; encore les en dispensa-t-il à l'égard des filles cadettes: Il y eut plus d'humanité et de politique dans la loi qui défendit de tuer un ennemi qui vouloit se rendre.

On ne peut aussi qu'applaudir à celle par laquelle il unit les Sénateurs et le peuple: Les premiers à leur création reçurent le beau nom de Patres, ou de Pères, et leurs familles en prirent le nom de Patriciennes; celles des autres s'appelloient Plébeiennes: Romulus permit donc à chaque plébéien de se choisir dans le Sénat

[illegible] l'affection de toute [illegible] et de [illegible] conseils. Le Plébeien devoit la retour racheter son patron, quand il avoit été pris à la guerre, et l'aider de son bien, quand il étoit pauvre. [illegible]

Le territoire de Rome ne s'étendoit alors qu'à cinq à six milles : Romulus en fit trois portions ; la première forma le domaine de l'Etat, la seconde fut consacrée à des usages religieux, et la troisième partagée entre les citoyens, à raison de deux arpens par tête.

Trois cens d'entr'eux, à qui le public donna, et entretint un cheval, formèrent la garde du Prince, et la tige de l'Ordre des Chevaliers, qui joua un grand rôle sous la République.

Il ne manquoit aux Romains que des femmes, et ils en demandèrent à tous leurs voisins ; mais tous leur en refusèrent, et quelques-uns même avec insulte : [illegible]

ils, « un azile aux femmes esclaves
« ou fugitives ; c'eſt le ſeul moien de
« former des mariages aſſortis. » Romulus fit mieux : Il annonça et célébra une grande fête à l'honneur de Neptune ; la curioſité y attire des milliers d'habitans des villes voiſines, et avec eux leurs femmes et leurs filles ; tout-à-coup au milieu des jeux les Romains le ſaiſiſſent à main armée des dernières, et reconduiſent poliment les pères hors du territoire : Trois ou quatre de ces peuples prirent auſſitôt les armes, et furent vaincus ; les Sabins ſeuls pénétrèrent dans Rome, et s'en ſeroient peut-être emparés, ſi leurs filles ne ſe fuſſent jettées entr'eux et leurs maris, et ne les euſſent engagés à faire la paix : Romulus y perdit, et Rome y gagna ; Tatius Roi des Sabins partagea l'autorité du premier, et ſes ſujets accrurent la puiſſance de la ſeconde : On tira de leur ſein cent nouveaux Sénateurs.

An de Rome 39. Av. J. C. 714.

Cinq ans après quelques citoyens de Lavinium ayant tué Tatius, on ne le remplaça point, et Romulus fut de nouveau seul Roi ; mais ayant paru oublier les bornes que la constitution mettoit à son pouvoir, il fut massacré dans le Sénat même par les Sénateurs, qui publièrent ensuite qu'il avoit été enlevé au Ciel, et le firent adorer sous le nom de Quirinus. Il avoit occupé trente sept ans le trône.

Il y eut dans le Sénat de violentes contestations sur le choix de son successeur, les Sabins vouloient un Sabin, et les Romains un citoyen de Rome ; on convint à la fin que les Sénateurs Romains éliroient, mais éliroient un Sabin ; Numa Pompilius reçut d'eux le sceptre.

Il le changea en houlette, et ne pensa qu'à faire fleurir la paix, l'agriculture, la religion et les mœurs : Eclairé, disoit-il, par la Nimphe Egérie, il dressa des autels à la Bonne foi et

An de Rome 39. Av. J.C. 714.

au Dieu Terme, multiplia le nombre des Prêtres, et celui des rites sacrés, éteignit la jalousie qui régnoit encore entre les Romains et les Sabins en les divisant en corps de métiers, et établit un Collége de quatre Vestales pour entretenir un feu éternel : On ne les recevoit pas au dessous de six ans, ni au dessus de dix ; elles ne pouvoient se retirer et se marier qu'après trente ans de service ; on punissoit du fouet celles qui laissoient éteindre le feu sacré, on enterroit toutes vives celles qui se laissoient corrompre, on honoroit infiniment celles qui étoient fidèles à leurs vœux.

An de Rome 84. Av. J.C. 670.

Tullus Hostilius remplaça Numa, et commença son règne par donner aux Romains qui n'avoient point de terres une campagne de son domaine: Les Albains lui aiant déclaré la guerre, il marcha contr'eux ; les deux armées étant en présence, Suffetius Général des Albains proposa à Tullus, pour

pour épargner le ſang humain, de remettre à lix combattans le ſort des deux peuples ; Tullus y conſent, les Albains prennent pour leurs champions trois frères nommés Curiaces, et les Romains leur oppoſent trois Horaces ; ils en viennent aux mains à la vue des deux armées, deux Horaces tombent morts, le troiſième fuit ; ſes ennemis le pourſuivent à des diſtances inégales ; il revient alors ſur ſes pas, et les trouvant affoiblis par les bleſſures qu'ils avoient reçues, il les tue l'un après l'autre ; vaincus dans leurs perſonnes les Albains furent obligés d'abandonner leur patrie qui fut raſée, et d'augmenter le nombre des citoyens de Rome.

An de Rome 83. Av. J. C. 673.

Tullus étant mort, on ne ſait trop de quelle manière, Ancus Martius, petit fils de Numa par ſa Mere, fut élu pour lui ſuccéder, et occupa vingt quatre ans le trône.

An de Rome 107. Av. J. C. 640.

Il réuniſſoit les talens et les vertus de Romulus et de Numa, aimoit la

An de Rome 130 Av. J. C. 624

paix, et entendoit la guerre ; il défit plusieurs fois les Latins, leur prit plusieurs villes, et en transporta les habitans à Rome, dont il aggrandit l'enceinte ; il creusa un port et des salines, dont il distribua le sel gratis au peuple, bâtit Ostie à l'embouchure du Tibre, et une prison au milieu de Rome pour effrayer la licence qui commençoit à s'introduire.

Sous son règne un Toscan fort riche nommé Lucumon se retira à Rome, et y prit le nom de Tarquin de celui de Tarquinies sa patrie : Ses manières affables et insinuantes, et surtout ses bienfaits lui donnèrent bientôt une sorte de célébrité : Ancus voulut le voir, le vit, l'aima, l'employa avec succès, l'en aima davantage, et finit par l'instituer en mourant tuteur de ses deux fils : Tarquin répondit mal à cette confiance ; au lieu de présenter au peuple le fils aîné d'Ancus pour lui succéder, il se présenta

présenta lui-même, et fit si bien sa partie qu'il fut élu. An de Rome 130 Av. J.C. 614.

Pour accroître son crédit dans le Sénat, il l'augmenta de cent membres, et pour gagner le peuple il bâtit le Cirque, et y donna des jeux.

Il n'entendoit pas moins la guerre que l'intrigue; il battit les Latins, les Sabins, les Etrusques qui l'attaquèrent successivement, et rentra dans Rome en triomphe. Il construisit ensuite des aqueducs et des égouts souterrains, sous les voutes desquels un char chargé de foin pouvoit passer sans peine.

En forçant Ornicule ville des Latins il y fit prisonnière une Dame nommée Ocrisie, et la donna à la Reine; Ocrisie accoucha peu après d'un fils, qu'elle appella Servius Tullius, et qui par ses talens, sa valeur, et sa modestie se fit chérir

choix des Romains, et du Roi lui-même, qui lui donna sa fille en mariage, et prit des mesures pour lui laisser sa couronne : Les fils d'Ancus outrés de ce choix, qu'ils croioient devoir tomber sur l'un d'eux, firent poignarder Tarquin dans sa Cour ; mais Tanaquil sa veuve dissimula sa mort, jusqu'à ce qu'elle eut assuré à son gendre les suffrages du peuple pour lui succéder ; le peuple élut en effet Servius, et les fils d'Ancus se retirèrent chez les Volsques.

An de Rome 175. J. C. Av. 578.

Servius d'esclave devenu Roi se montre digne de ce rang suprême, il bâtit des Toscans, aggrandit Rome, fit marquer à un coin la monnoie, qui n'étoit avant lui que des morceaux informes de cuivre, ou de plomb, et signala sur tout son règne en faisant passer entre les mains des riches le pouvoir dont le peuple avoit joui jusqu'alors : Il est curieux de voir com-

opéra sans violence cette grande révolution.

Les citoyens ayant reçu de Romulus chacun deux arpens, se trouvèrent alors à peu près également riches, et furent en conséquence soumis à un tribut égal; les fortunes ayant changé dans la suite, l'impôt resta le même, et ce fut cet abus qui fournit à Servius le moien de changer la constitution.

Il représenta vivement au peuple, qu'il étoit tout-à-fait injuste qu'un pauvre citoyen fut taxé comme un riche, et que chacun devoit l'être en proportion de ses facultés; le peuple ravi du projet lui donna plein pouvoir de le mettre en exécution.

An de Rome 175. J. C. Av. 578.

Il divisa alors tous les Romains en six classes, dont les cinq premières étoient composées de tous les citoyens qui avoient quelque bien, il mit dans la sixiéme, plus nombreuse elle seule que toutes les autres ensemble, ceux

qui n'avoient rien, il tira les premiers en raison de la fortune de ceux qui les formoient, et exempta la dernière de tout impôt, et même du service militaire.

Mais comme il n'eut pas été juste que ceux qui donnoient leurs sangs à l'Etat, et en paioient toutes les charges, n'eussent pas plus de priviléges que ceux qui n'y faisoient que nombre, Servius subdivisa ces six classes en cent quatre vingt treize Centuries, dont les citoyens de la première classe firent seuls quatre vingt dix-huit, les quatre classes suivantes en formèrent quatre vingt quatorze, et la sixiéme enfin n'en fit qu'une seule. Servius ordonna ensuite, que toutes les fois que le peuple s'assembleroit pour faire des lois, ou des Magistrats, résoudre la paix ou la guerre, ou punir des crimes d'Etat, on ne compteroit plus les suffrages par tête comme auparavant, mais par Centuries; et comme

la première classe faisoit seule plus de cent voix que les cinq autres ensemble, le fort de l'Etat fut dès lors dans ses mains.

La suite de l'histoire nous prouvera que cet arrangement avoit aussi ses inconvéniens, auxquels on fut forcé d'appliquer différens remèdes; il faut en même tems avouer, que Rome en retira le grand avantage de ne combattre qu'avec des hommes intéressés à la défendre; et combien de pareilles troupes ne devoient-elles pas être supérieures à nos mercenaires! La désertion par exemple, si commune dans nos armées, fut pendant plusieurs siècles inconnue chez les Romains.

Comme il n'y a rien de plus changeant que les fortunes, Servius sentit que l'ordre qu'il avoit établi seroit bientôt dérangé, s'il ne trouvoit un moien de le maintenir aussi constant que les causes qui travailloient à le détruire. Il ordonna donc que tous les

cinq ans ne fesoit le dénombrement de tous les Romains, de leurs biens, de leurs enfans, et de leurs esclaves, et qu'on les placeroit ensuite dans la classe où leur fortune les appelloit.

Il proposa ensuite d'admettre les affranchis au nombre des citoyens, disant qu'il étoit odieux de laisser éternellement entre la liberté et la servitude une différence que la nature n'y avoit point mise, que l'espérance de devenir un jour citoyens attacheroit les esclaves à leurs Maîtres, et que Rome pourroit par-là se passer de troupes étrangères : Ces raisons persuadèrent, et la loi passa.

An de Rome 219. Av. J. C. 534.

Servius étoit sur le point de couronner tous ces services en abdiquant la couronne, quand Tarquin petit fils de celui qui avoit régné, la lui ravit avec la vie.

Il avoit épousé successivement les deux filles de Servius, et n'avoit vu

dans

dans ces mariages que des moiens
de parvenir au trône, Tullie fa-
conde femme l'incitoit elle même à
y monter à tout prix: Lars donc
qu'à force de dons et de promeſſes
il ſe crût ſûr d'un parti aſſez fort,
il ſe rendit au Sénat, le fit aſſembler
en ſon nom, et s'y aſſit ſur le trône:
Servius y entre ſur ces entrefaites,
Tarquin le prend par le milieu
du corps, le jette hors du Sénat, en-
voie après lui des aſſaſſins qui l'é-
gorgent; et comme ſi ce crime lui eut
donné un droit inconteſtable à lui ſuc-
céder, il s'empare du ſceptre ſans
conſulter le Sénat, ni le peuple, et le
garde vingt cinq ans par les mêmes
moiens à peu près par leſquels il l'a-
voit acquis.

An de Rome 219. Av. J.C. 534.

Il prit une garde étrangère, ſe ren-
dit preſque inviſible, mit fin aux aſ-
ſemblées du Sénat et du peuple, dé-
fendit même toute aſſemblée un peu
nombreuſe, remplit Rome d'eſpions

et

et de délateurs, et puni de mort ou banni quiconque fut soupçonné de se plaindre.

Ces mesures propres à prévenir à un certain point les effets de la haine publique, l'étant plus encore à l'augmenter, Tarquin surnommé le Superbe chercha au dehors les amis qui lui manquoient dans Rome; il bâtit près d'Albe un temple à Jupiter, où quarante-sept petits peuples d'Italie vinrent tous les ans célébrer avec les Romains des fêtes appellées Féries Latines. Il battit ensuite les Volsques, et commença la citadelle de Rome, si fameuse depuis sous le nom de Capitole, avec une magnificence qui sembloit prévoir qu'elle donneroit un jour des lois à la terre.

La manière dont il prit Gabies ville des Latins, prouve à la fois son génie et sa cruauté: Sextus son fils aîné s'y retire comme brouillé sans retour avec lui, parvient à s'en faire nommer Général,

néral, en brûlant son Père sur les moindres soupçons de l'entreprise. Tarquin conduit le messager dans son jardin, abat la tête des plus hauts pavots, et le renvois sans autre réponse. Sextus en effet le comprend, se défait des principaux Gabiens, et livre la ville à son Père.

Peu après Tarquin imagine un nouveau moien de tenir Rome sous le joug: Une vieille femme inconnue, et sans doute apostée, lui apporte un jour neuf volumes, et lui en demande une grosse somme; refusée elle se retire, brule trois de ses livres, et offre pour le même prix les six autres au Prince qui refuse encore de les acheter; elle en brule trois autres, et revient demander la même somme pour les trois restans; enfin frappé de sa persévérance Tarquin charge des Prêtres de les examiner, les Prêtres lui déclarent que ce sont les Oracles de la Sybille de Cumes, le Roi donne le

prix

prix demandé, et la femme ne parut plus : Il eſt plus que probable qu'en cas de danger Tarquin comptoit tirer de ces Oracles des arrêts du Ciel propres à ramener un peuple ſuperſtitieux; l'événement le trompa, parce que la prudence humaine eſt ſouvent trop courte; mais le Sénat qui hérita de ce dépôt, en tira grand parti pour le maintien de ſon autorité.

Ceux même qui ſe ſervent de la ſuperſtition en ſubiſſent quelquefois le joug; du ſerpent ſorti d'une colonne de bois effraia, dit-on, Tarquin; il envoia deux de ſes fils conſulter ſur ce prétendu prodige l'Oracle de Delphes, et ils prirent avec eux leur couſin Brutus, pour s'en amuſer dans la route. Ce Brutus en effet ayant perdu ſon père et ſon frère par les ordres de Tarquin, ne vit d'autre moien d'éviter leur ſort que de cacher ſon génie, contrefit l'idiot, l'imbécille, devint la fable de la Cour, et ce ne fut que

comme

séduire,

séduire, menace de l'égorger, et de
tuer ensuite un esclave qu'il placeroit
dans son lit : Lucrèce qui brave la
mort, craignit l'infamie ; elle mande
le lendemain son mari et son Père, en
les priant d'amener deux amis avec
eux ; ils viennent accompagnés de
Brutus et de Valère ; elle leur dit le
crime de Sextus, et le tue ; Brutus
tire de son sein le poignard fumant, et
jure de venger Lucrèce sur tous les
Tarquins, et de ne plus souffrir de
Roi dans Rome ; tous font le même
serment ; le corps sanglant de Lu-
crèce porté dans la place de Collatie
excite chez les jeunes gens la même
indignation, la même fureur ; Bru-
tus les engage à le suivre, et marche
vers Rome.

Heureusement pour eux Tarquin
en étoit alors à sept lieues, et assié-
geoit Ardée dans le Latium ; Brutus
convoque aussitôt le peuple, l'instruit
de tout ce qui s'est passé, rappelle

tous

tous les crimes commis par Tarquin, et le fait proscrire avec sa famille : Il court ensuite à Ardée soulever l'armée, et a le même succès : Tarquin l'avoit quittée pour venir étouffer la révolte à Rome ; il en trouva les portes fermées, et on lui signifia le décret de son exil ; il se retira chez les Toscans. An de Rome 244. Av. J.C. 509.

Avant de finir ce Chapitre, je dois observer que plusieurs Auteurs soutiennent sur des raisons au moins très-plausibles, qu'on a trop reculé la fondation de Rome, et qu'en particulier il est incroiable que sept Rois, dont deux seulement sont morts tranquillement sur le trône, aient régné deux cens quarante quatre ans, c'est-à-dire, trente-cinq ans chacun, quoique la durée commune du règne des Princes ne soit que de vingt ans. L'objection est si forte que je n'essaierai pas même de la lever ; heureusement les faits peuvent être vrais, quoique les dates soient fausses.

CHA-

CHAPITRE XV.

DE ROME DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES CONSULS JUSQU'A LA CHUTE DU POUVOIR DES DECEMVIRS.

Consulat de Brutus, guerre avec Porsenna, et puis avec les Latins, retraite du peuple sur le Mont Sacré, établissement du Tribunat, affaire de Coriolan, ambition de Cassius, loi agraire, lois des XII Tables, tyrannie des Décemvirs.

An de Rome 244. Av. J. C. 509.

L'Abolition de la Royauté établit plutôt dans Rome l'aristocratie que la liberté ; deux Consuls annuels succédèrent au pouvoir des Tarquins, levèrent des armées, et les commandèrent, rendirent la justice, disposèrent du trésor public : Il est vrai que le peuple devoit les élire, mais comme il ne pouvoit les prendre que dans le corps des Patriciens, on voit qu'il n'avoit guère que le choix de

ses

ſes Maitres ; Brutus et Collatin reçurent les premiers ce redoutable dépôt.

A peine la République étoit née, qu'une conſpiration faillit la détruire : Tarquin retiré en Toſcane en intéreſſa les peuples à ſon ſort, et ils commencèrent par envoier à Rome des Ambaſſadeurs demander ſes biens ; on les leur accorda, et cet octroi fournit aux Députés un prétexte pour prolonger leur ſéjour, et conſpirer en faveur de Tarquin : Une foule de jeunes Nobles accoutumé ſous ce Prince aux diſtinctions et à la licence, ne ſe voioient qu'avec effroi ſoumis au joug auſtère des lois, et ſe laiſſèrent perſuader ſans peine d'ouvrir de nuit à Tarquin une des portes de Rome ; les deux fils de Brutus, et deux neveux de Collatin étoient au nombre des conjurés : Heureuſement un eſclave les entendit prendre leurs dernières meſures,

An de Rome 244. Av. J. C. 508.

et

et en instruisit les Consuls, qui firent à l'instant saisir les coupables ; le lendemain on les amène à leur Tribunal, escortés d'une foule immense, impatiente de savoir comment Brutus concilieroit les devoirs de Père et de Juge ; Brutus fait décapiter ses fils et leurs complices ; on renvoie les Ambassadeurs, mais on livre les biens de Tarquin au pillage.

Son nom étoit si odieux, que le Consul Collatin qui le portoit, quoique l'un des auteurs de la révolution, fut prié de quitter la ville, et la quitta de bonne grace, de peur d'y être forcé ; pour adoucir un peu cette injustice, l'Etat lui fit un riche présent.

An de Rome 245-252. Av. J. C. 508-501.

Tarquin n'attendant plus rien de la ruse, eut recours à la force ouverte ; à la tête des habitans de Tarquinies et de Veies, il vint livrer bataille aux Romains, son fils Arons et Brutus se tuèrent l'un l'autre, la victoire fut indécise,

décise, mais les Dames Romaines portèrent un an le deuil du Consul.

Valere son Collegue profita du tems qu'il n'en avoit point lui-même pour porter plusieurs lois en faveur du peuple; il fit baisser devant lui les faisceaux des licteurs, et en ôta les haches, lui donna l'élection de toutes les magistratures, permit à tout citoien de tuer quiconque aspireroit à la tyrannie, pourvû qu'après l'action il put prouver le crime, et permit enfin d'appeller au peuple des jugemens mêmes des Consuls.

Les Romains par reconnoissance le mirent quatre fois à la tête de la République, et lui donnerent le nom de Publicola, ou d'ami du peuple, le plus beau de tous les noms sans doute après celui de Père de la patrie; il mourut sans laisser de quoi payer les funerailles; le tresor public y fournit.

Rome

Rome comptoit déja cent trente mille citoyens, mais il y a grande apparence qu'ils n'étoient pas tous ſoldats, ou de bons ſoldats, puiſque Porſenna Roi d'une partie de la Toſcane aiant épouſé la cauſe de Tarquin, les mit en déroute, et eut même pris Rome ſans la valeur extraordinaire d'Horace Coclès, ou le borgne, qui défendit aſſez longtems l'entrée du pont qui y conduiſoit pour qu'on put le rompre; il ſe jetta alors dans le Tibre, et rejoignit heureuſement les ſiens.

Porſenna n'aiant pu prendre la ville d'emblée, la bloqua de ſi près, qu'on y ſentit bientôt les horreurs de la famine: Si l'on en croit Tite Live, un jeune Patricien nommé Scévola indigné que Rome devenue libre éprouvât des maux qu'elle n'avoit point connus ſous ſes Rois, demanda et obtint la permiſſion d'en ſortir, gagna le camp ennemi, pénétra

nétra juſqu'à la tente du Roi, et prenant ſon Sécretaire pour lui, parcequ'ils étoient habillés de même, l'étendit mort d'un coup de poignard: Arrêté enſuite, et mené au Prince, " Je ſuis Romain," lui dit-il, " j'ai " voulu te tuer, et ſuis prêt à mou- " rir ; mais pour m'avoir échappé, " ne crois pas tes jours plus en ſure- " té ; nous ſommes trois cens qui " avons juré ton trépas ; ne t'attends " point à des batailles, tu ſeras ſeul " attaqué :" Porſenna irrité lui faiſant des menaces, " N'eſpère pas " m'effraier," ajouta le jeune homme, " je ſai ſouffrir ;" il mit enſuite ſa main dans un braſier qui ſe trouvoit dans la tente du Prince, et l'y brula toute entière, pour la punir, dit-il, de ſa mépriſe: Porſenna étonné et intimidé le renvoia libre, et offrit la paix, qui fut bientôt conclue à des conditions équitables.

An de R. 253-260. Av. J.C. 500-493.

Privé de son puissant protecteur, le vieux Tarquin perdit pour cette fois courage, et l'on peut dire qu'un si beau nom à ses efforts obstinés pour remonter sur le trône ; il engagea trente villes Latines à prendre sa querelle, se fit nommer Chef de leurs troupes avec Mamilius son gendre, et espéra d'autant mieux du succès, que Rome étoit en proye aux dissensions civiles.

Une foule de citoyens hors d'état de payer leurs dettes, en demandoient l'abolition au Sénat, et menaçoient en cas de refus d'abandonner la patrie : Quelque violente que fut cette requête, on en fera moins surpris, si l'on considère que tous les Romains étoient alors laboureurs, et ne vivoient que du produit de leurs terres, qu'une course de l'ennemi, ou une mauvaise récolte suffisoit pour les mettre dans la nécessité d'emprunter, que la grandeur

de

An de R. 293-260. Av. J. C. 500-493.

des intérêts, qui étoit alors de douze pour cent, les empêchoit souvent de se libérer, et que dans ce cas la loi les livroit à leurs créanciers, qui les tenoient en prison chez eux, les faisoient travailler comme des esclaves, et les déchiroient même à coups de fouet.

Le Sénat ne voulant pas accorder au peuple sa demande, et n'osant pas la rejetter, tenta d'abord de s'exempter de répondre jusqu'à la fin de la guerre; mais les citoyens refusant de s'enrôler, il leur proposa d'établir un Magistrat unique, nommé par les Consuls, confirmé par le peuple, et qui pendant six mois jouiroit d'un pouvoir sans bornes. Le peuple crédule y donne les mains, Lartius nommé Dictateur, paroit en public précédé de vingt-quatre Licteurs armés de faisceaux et de hâches, les citoyens effrayés s'enrôlent, et repoussent les ennemis.

La campagne suivante leur fut encore plus glorieuse. Ils remportèrent près du lac Régille une victoire complette sur les Latins, deux fils de Tarquin y furent tués, lui-même se retira à Cumes, et y mourut peu après; les vaincus demandèrent humblement la paix, et l'obtinrent en reconnoissant l'empire de Rome.

Jusqu'alors les grands et les riches avoient eu quelques égards pour leurs débiteurs, craignant en les poussant à bout d'engager le peuple à rappeller Tarquin; mais à peine sa mort fut-elle publique, qu'ils usèrent de tous les droits que la loi leur donnoit sur eux, et le Consul Appius Claudius les appuia de tout son pouvoir: Soudain un débiteur maigre, pâle, et défiguré s'échappe de la maison de son créancier, et implore à grands cris la protection du peuple. Pendant la guerre, dit-

" l'ennemi a brûlé ma maison,
" ravagé mon champ, ravi mes
" troupeaux, forcé d'emprunter pour
" vivre, et payer bientôt après le
" tribut, je me suis vu réduit pour
" acquitter cette dette, fort aug-
" mentée par les intérêts, à vendre
" d'abord le bien de mes pères, et
" enfin moi-même, et voici com-
" ment mon corps tout cicatrisé des
" blessures que j'ai reçues dans les
" combats, a été traité par mon cré-
" ancier ". Il se découvre alors, et montre son dos tout sanglant des coups de fouet que son créancier lui avoit fait donner par ses esclaves; un cri général annonce l'indignation publique, le Sénat allarmé s'assemble, l'intraitable Appius y soutient encore qu'on doit tout refuser au peuple, et châtier les mutins, Servilius son collégue défend en vain l'avis opposé; mais pendant qu'ils délibéroient, on apprend qu'une ar-

mée Volsque est entrée sur le territoire, et s'avance à grands pas vers Rome ; Cet incident qui devoit, ce semble, rendre le peuple plus fier en le rendant plus nécessaire, calma au contraire son agitation par l'habileté de Servilius : " Il ne seroit," dit-il aux citoyens, " ni glorieux " pour vous de ne servir la patrie " qu'après vous être fait paier, ni " honorable au Sénat de ne paroître " vous avoir soulagés que par crainte ; " battons d'abord les ennemis, et " faites ensuite au Sénat vos justes " demandes ; je les appuierai de mon " mieux :" Il persuade, le peuple s'enrôle, et défait les Volsques ; mais bien loin d'adoucir le sort des débiteurs, le Sénat refusa même ensuite l'honneur du triomphe à Servilius qui plaidoit leur cause ; le Consul irrité le demanda au peuple, et l'obtint.

La

La même ſcène ſe renouvella l'année ſuivante ; les Sabins, les Eques et les Volſques entrèrent en trois corps d'armée ſur les terres de la République, et les ravagèrent, ſans que les plébeiens vouluſſent prendre les armes : Le Sénat fort embarraſſé nomma enfin Dictateur Valère de la famille de Publicola, qui aimoit le peuple, et en étoit chéri comme lui ; au nom du Sénat et au ſien, il lui réitère les promeſſes de Servius, l'enrôle, bat les ennemis, veut enſuite tenir ſa parole, s'entend traiter en plein Sénat d'ennemi de ſon Ordre, inſtruit le peuple de ce qui ſe paſſe, et abdique la dictature.

Il eſt aiſé d'imaginer quel effet ce diſcours fit ſur la multitude ; le Sénat crut en prévenir les ſuites en défendant aux Conſuls de licencier leurs armées ; mais les armées quittèrent les Conſuls, emportèrent leurs enſeignes, et allèrent camper à une

lieue de Rome sur le Mont Sacré ; une foule de plébeiens les y vinrent joindre.

Cette désertion n'abattit point encore le Sénat, et Appius y soutint avec beaucoup d'autres qu'il vaudroit mieux affranchir les esclaves que de traiter avec des rebelles ; cependant l'avis de la modération l'emporta, et l'on envoia au camp dix Commissaires avec plein pouvoir de faire la paix ; ils abolirent les dettes, et permirent au peuple d'élire de son corps cinq Magistrats annuels, uniquement chargés de défendre ses privilèges, qui reçurent en conséquence le nom de Tribuns du peuple ; le même jour il rentra dans Rome.

An de R. 261-266. Av. J. C. 492-487.

La concorde étoit rétablie, mais ne fut pas longue : La retraite du peuple sur le Mont Sacré l'aiant empêché de semer les terres, il se trouva bientôt pressé de la famine ; le Sénat fit venir du blé du dehors ; mais lorsqu'il

lorsqu'il fut question de le distribuer, les deux factions qui le partageoient se trouvèrent d'avis différent: L'une vouloit qu'on le vendît à vil prix, et qu'on en donnât même aux plus indigens, et cette compassion sembloit d'autant plus juste, qu'on avoit reçu une grande partie de ce blé en pur don de Gélon Roi de Syracuse: Les violens partisans de l'Aristocratie vouloient au contraire qu'on profitât de l'occasion pour mater le peuple, qu'on lui vendît le blé fort cher, ou qu'on le lui fît au moins acheter par l'abolition du Tribunat: Le principal auteur de cet avis étoit un Sénateur nommé Marcius, et surnommé Coriolan de la ville de Coriole qu'il avoit prise sur les Volsques, mais qui aussi hautain que brave vouloit servir à la fois son Ordre, et se venger de ce que le peuple ne l'avoit pas élu Consul: Le parti de l'humanité l'emporta cepen-

An de R. 261-266. Av. J. C. 492-487.

dant ; mais les Tribuns choqués au vif qu'on eut mis leur charge en péril, citèrent Coriolan devant le peuple assemblé par tribus, qui le bannit pour la vie.

Outré de l'affront qu'il avoit reçu, Coriolan se retira chez les Volsques, qui connoissant sa valeur, et le voiant bruler de la soif de la vengeance, prirent sous lui les armes, emportèrent toutes les places qui se trouvoient sur leur route à Rome, et mirent le siége devant Rome même.

La consternation y fut telle, que désespérant de le vaincre, on ne pensa qu'à le fléchir ; on envoia d'abord dix Sénateurs lui demander la paix, et il l'offrit à condition que les Romains rendroient aux Volsques toutes les villes et les terres qu'ils leur avoient prises en différens tems : Ne pouvant se résoudre à cette restitution, le Sénat lui députa les Ministres de la Religion pour l'engager

à s'en

à s'en désister, mais il resta inflexible; enfin Véturie sa mere et Volumnie sa femme furent chargées d'aller, à la tête des Dames Romaines, faire un dernier effort sur son esprit; il les reçut d'abord comme les Prêtres et les Sénateurs avec respect et sans se rendre; mais Véturie embrassa ses genoux avec tant de larmes, lui fit un tableau si touchant des soins qu'elle avoit pris de lui dans son enfance, de la gloire éternelle dont la couvriroit le succès de son ambassade, et du mortel désespoir où la plongeroit au contraire sa dureté, qu'il ne put plus y tenir; " Vous avez vaincu," lui dit-il, en la relevant avec tendresse, " Rome " est sauvée, mais votre fils est perdu:" Il leva en effet le siége, et fut peu après massacré dans une sédition par les Volsques; d'autres historiens raportent qu'il vieillit et mourut en paix parmi eux.

An de R. 267-268. Av. J. C. 486-485.

On eut dit que Rome étoit condamnée à une guerre éternelle, soit entre ses enfans dans l'intérieur de ses murailles, soit avec tous les peuples qui l'environnoient : A peine avoit-elle échapé à Coriolan, qu'un autre citoyen y excita de nouveaux orages en formant le projet de s'en faire Roi ; il s'appelloit Cassius, et se trouvoit Consul pour la troisième fois : Il tâcha d'abord de se faire des partisans au dehors, en accordant aux Herniques vaincus par son prédécesseur, non seulement la paix qu'ils demandoient, mais encore la bourgeoisie romaine : Il fit ensuite la même aux Latins qui possédoient ce droit précieux, en leur donnant la moitié des terres confisquées sur les Herniques ; Il chercha enfin à gagner le petit peuple de Rome, en lui abandonnant l'autre moitié de ces terres, sans en rien réserver selon l'usage pour le trésor public, et en demandant

dant

dant qu'on lui partageât toutes celles dont les Patriciens étoient emparés sous divers prétextes.

Pour bien comprendre ce dernier projet, il faut savoir que Rome ne finissoit jamais de guerre qu'en privant les vaincus d'une partie de leurs terres pour se dédommager des frais de la guerre; ces terres conquises se donnoient ensuite quelquefois gratis à des citoyens pauvres, ou s'affermoient, ou se vendoient au profit du trésor public; et comme les Patriciens seuls prenoient à ces transactions, ils s'étoient fait céder ou inféoder à vil prix beaucoup de ces terres; c'étoit la grande source de l'opulence de plusieurs familles, et l'on conçoit en conséquence l'effroi que leur causa la proposition du Consul. Cependant le Sénat fut assez habile pour le point la heurter de front, et décréta même que les Consuls de l'année suivante nommeroient dix Commissaires pour la mettre en exécution,

exécution : il crut que gagner du tems, c'étoit tout gagner, et ne se trompa point.

Plus en effet le partage étoit avantageux au peuple, plus il excita contre Cassius la jalousie des Tribuns, qui ne vouloient point un Consul plus populaire qu'eux-mêmes ; le peuple même étoit mécontent qu'il eut fait venir dans la ville, et y parut sans cesse escorté d'une multitude de Latins et d'Herniques ; à peine enfin fut-il sorti de charge, que deux Patriciens l'accusèrent devant le peuple d'aspirer à la tyrannie ; il fut condamné, et précipité du haut du roc tarpeien.

An de R. 469-482. Av. J. C. 484-471.

La loi agraire, ou du partage des terres ne périt pas avec lui ; pendant les quatre années suivantes les Tribuns ne cessèrent de presser le Sénat de nommer les Commissaires qu'il avoit promis pour le faire, et le Sénat éluda toujours, jusqu'à ce que Génucius l'un

de

de ces Tribuns incommodés alant été trouvé mort dans son lit, sans qu'on vit sur son corps aucune marque de violence, le peuple crut que les Dieux mêmes désapprouvoient la demande, et l'abandonna pendant quelque tems.

L'Etat n'en fut pas plus tranquille. Jusqu'alors les Tribuns avoient été élus dans les assemblées par Curies, ou par paroisses, où les Plébeiens faisoient bien la pluralité, mais qu'on ne pouvoit assembler que de l'aveu des Augures toujours Patriciens, et souvent trompeurs.

Deux Tribuns, Voléron et Letorius demandèrent alors qu'ils fussent élus dans les assemblées par tribus, où l'on ne prenoit point les auspices, c'est-à-dire, qu'on ne consultoit ni les entrailles des victimes, ni le vol des oiseaux, pour savoir si le jour étoit heureux pour faire des Magistrats; après beaucoup de contestations la nouvelle loi fut reçue.

An de R. 469-482. Av. J. C. 484-471.

Personne

An de R. 283-291. Av. J. C. 470-462.

Personne ne s'y étoit plus opposé que le Consul Appius Claudius digne fils de celui dont nous avons vu l'antipathie pour le peuple : Il lui devint par-là si odieux à son tour, que l'armée qu'il mena contre les Volsques aima mieux se laisser battre, que de lui procurer par sa victoire l'honneur du triomphe ; il s'en vengea en la faisant décimer, c'est-à-dire, que sur dix soldats il en fit décapiter un, et n'en fut que plus abhorré.

A peine étoit-il sorti de charge, que les Tribuns remirent sur le tapis l'affaire des terres, et il ne manqua pas de les combattre avec sa hauteur ordinaire ; les Tribuns piqués de sa résistance le citèrent devant le peuple, et il s'y défendit avec la dignité d'un Juge plutôt que du ton d'un accusé : le jugement fut renvoié à un autre jour, mais il le prévint en se donnant la mort.

L'affaire

L'affaire de la loi agraire n'en alla pas plus vite ; le Sénat l'éluda comme à l'ordinaire, fecondé d'un grand nombre de Plebeiens même intereſſés à la faire avorter, ou aſſez raiſonnables pour en ſentir les inconvéniens. Quelque injuſtes en effet qu'euſſent été les premiers acquereurs des terres que l'on répetoit, elles avoient depuis paſſé par tant de mains à titre de dot ou de vente, qu'on ne pouvoit revenir là deſſus ſans troubler le repos d'une infinité de familles, et dépouiller des acheteurs de bonne foi.

An de R. 283-291. Av. J. C. 470-462.

Il arriva même alors une choſe qui ſervit beaucoup à étouffer les murmures. Les Romains aiant pris aux Volſques la ville d'Antium, et la plupart de ſes habitans aiant péri dans les combats, le Sénat réſolut d'y envoier une nombreuſe Colonie, et de lui donner les terres confiſquées ſur les Antiates ; le peuple applaudit beaucoup au projet, mais quand il fallut s'indi-

quer

quer pour être de la Colonie, peu de Plébeiens s'offrirent : les jeux, les spectacles, les affaires, les assemblées publiques avoient pour eux tant d'attraits, qu'ils ne pouvoient y renoncer, et aimoient mieux vivre pauvres à Rome, que dans l'aisance en s'expatriant : mais en refusant les terres qu'on leur offroit, ils sentirent qu'ils auroient mauvaise grace de vouloir arracher celles qu'on leur disputoit, et l'Etat jouit de quelque repos.

An de R. 291-306. Av. J. C. 462-447.

Mais il s'éleva bientôt un nouvel orage plus terrible qu'aucun de ceux auxquels il avoit échappé : Jusqu'alors les Romains n'avoient point eu de Loix écrites, et les Consuls après les Rois avoient rendu arbitrairement la justice. L'an 291 de Rome le Tribun Térentillus proposa de mettre fin à cet abus, en chargeant cinq Commissaires de rédiger par écrit un Code, auquel les Consuls seroient obligés de conformer leurs jugemens : Quelque

équitable

équitable que fut cette demande, le Sénat la combattit comme si elle eut dû causer la ruine de la République ; le jour même où le peuple étoit assemblé pour l'approuver, ou la rejetter, une foule de Patriciens, ayant à leur tête Ceson, l'en empêchèrent par la force, et dispersèrent par la crainte ou les coups tous les citoyens ; Ceson fut peu après banni, mais le projet du Code avorta pour lors.

Un simple particulier Sabin nommé Herdonius crut qu'à l'aide de ces dissensions il seroit possible de surprendre Rome ; il y marcha de nuit à la tête de quatre à cinq mille esclaves, clients, ou avanturiers, et s'empara en effet du Capitole, d'où il appella le lendemain matin les esclaves à la liberté, mais les esclaves ne l'aiant point joint, il fut bientôt vaincu et tué.

An de R. 291-306. Av. J. C. 462-447.

Le vrai moien de faire échouer la demande de lois écrites eut été de nommer toujours des Consuls du caractère

ractère de Cincinnatus. Ce grand homme n'avoit pour tout bien que six à sept arpens de terre, et il étoit occupé à les cultiver, quand on lui apporta les ornemens de sa dignité ; une ame vulgaire l'auroit regardée comme un moien de se venger de l'exil auquel le peuple avoit condamné son fils Céson ; Cincinnatus mit au contraire tant de douceur dans ses manières, et d'équité dans ses jugemens, qu'il se rendit aussi cher au peuple même qu'au Sénat.

On le créa deux ans après Dictateur pour aller délivrer le Consul Minucius enfermé par les Eques ; il enferma les Eques à leur tour, les fit passer sous le joug, et rentra dans Rome en triomphe ; le rappel de son fils qui suivit de près, en fut un second.

Il n'avoit encore que la gloire de supporter la pauvreté, il acquit celle de l'aimer ; le Sénat lui offrit autant de terres qu'il voudroit de celles qu'il

avoit conquises, avec les eſclaves et les beſtiaux néceſſaires pour les cultiver; ſes parens voulurent y joindre différens préſens; il refuſa tout, content de ſes vertus, de ſes talens et de ſa gloire.

Il rendit l'année ſuivante un nouveau ſervice au Sénat. Les Tribuns demandèrent que l'on portât leur nombre de cinq à dix, et le Sénat auſſi prêt à les contrecarrer qu'eux à le fatiguer de demandes, ne manqua pas de s'y oppoſer, juſqu'à-ce que Cincinnatus lui fit obſerver, que l'union des Tribuns diminueroit à proportion de leur nombre; les Sénateurs le comprirent, et la loi paſſa.

Peu après le Tribun Icilius remit ſur le tapis la loi agraire, et ſeconde de Siccius ſe crut certain de la faire paſſer. Ce Siccius étoit un Officier ſexagénaire, qui avoit fait quarante campagnes, s'étoit trouvé à ſix vingts batailles, et avoit reçu de ſes Généraux

deux vingt-sept couronnes pour diverses actions de valeur. Cependant, disoit-il, de tant de terres que nos légions nous avoient acquises à la République, nous n'en possédons pas un pouce, elles sont toutes entre les mains des Patriciens, qui n'opposent à nos cicatrices que la vanité de leur nom."

Comme son histoire étoit du plus au moins celle d'une foule d'autres plébeiens, on comprend quel effet ce discours eut sur eux; mais au moment qu'on alloit passer aux suffrages, la jeunesse patricienne, ayant à sa tête les Postumius, les Sempronius et les Clélius, eut recours au moien qui lui avoit si bien réussi sous Coriolan, elle se jetta parmi le peuple, poussant, frappant, renversant à droite et à gauche tout ce qui s'opposoit à elle, et resta enfin maîtresse de la place; les Chefs de l'émeute furent mis, il est vrai, à l'amende, mais le Sénat

la

la puya secrettement pour l'exil; vertueux crut trop heureux d'avoir [illegible] ce prix l'acceptation de la loi.

Il n'en fut pas de même de celle de Terentillus: elle passa deux ans après, et l'on envoya trois Commissaires en Grèce, pour recueillir celles de ses lois qui pourroient s'adapter à la constitution de Rome; ils revinrent au bout de deux ans, on suspendit alors toutes les Magistratures, et l'on en remit le pouvoir sur la tête de dix Décemvirs.

Ils se montrèrent dignes de ce magnifique dépôt; ils ne prirent entr'eux que douze licteurs, qui précédoient le Président du jour, rendirent la justice avec impartialité, travaillèrent assidument au Code, et l'offrirent enfin au peuple sur dix tables de chêne, pour recevoir son approbation, ou les altérations qu'il lui plairoit y faire.

Comme

si

Comme il n'en reſte que quelques fragmens, on ne ſauroit aujourd'hui en porter un jugement bien ſûr ; pluſieurs de ſes lois démontrent pourtant que les rédacteurs n'avoient point dépouillé tous les préjugés de leur Ordre, et moins encore ceux de l'opulence : Ils conſervèrent aux Pères et aux Maitres droit de vie et de mort ſur leurs enfans, et ſur leurs eſclaves ; ils livrèrent les débiteurs à la merci de leurs créanciers ; ils ordonnèrent peine de mort contre les faiſeurs de libelles, permirent de tuer non ſeulement le voleur de nuit, mais celui même de jour, s'il ſe mettoit en défenſe, en exigeant ſeulement qu'on appellât des témoins ; et condamnèrent enfin ceux ſur qui l'on trouvoit les effets volés à être battus de verges, et vendus ; ceux qui les avoient cachés n'étoient obligés qu'à payer le double de la valeur : La plus belle loi de ce Code étoit celle

qui obligeoit les Juges à décider dans le jour les procès inſtruits devant eux.

Cependant le peuple les accepta toutes ; mais ne les trouvant pas complettes, il réſolut de nommer de nouveaux Décemvirs qui en rempliſſent les vuides.

En attendant le jour de l'élection, Appius fils de celui qui s'étoit tué, et premier Décemvir feint de ne vouloir plus de ſa charge, exhorte ſes Collégues à ſuivre ſon exemple, et cependant paroit aſſidument dans la place publique, ſaluant l'un, donnant la main à l'autre, ſe promenant avec les Tribuns : Ses Collégues pénétrèrent aiſément ſes vues, et pour les faire échouer, ils le nommèrent Préſident de l'aſſemblée qui devoit élire, titre qui ſelon l'uſage lui ôtoit le droit de s'offrir lui-même ; mais ils connoiſſoient mal ſon impudence ; non ſeulement il s'offrit, et fut élu,

il se fit encore donner pour Collégues neuf personnes dont il étoit sûr, parmi lesquelles il y avoit trois plébeiens.

A peine eurent-ils reçu le pouvoir suprême, qu'Appius leur fit promettre en secret de ne jamais le déposer, et de n'y associer personne ; ils parurent ensuite en public escortés de six vingts licteurs, décidèrent de tout sans consulter le Sénat, ni le peuple, confisquèrent le bien de plusieurs plébeiens, ôtèrent la vie à d'autres, et firent tout trembler sous eux : De jeunes Patriciens leur servoient de satellites, et partageoient leurs vols et leurs débauches : Pour éterniser même, s'il leur étoit possible, la haine qui régnoit entre les deux Ordres, parmi les lois qu'ils ajoutèrent en deux tables aux premières, ils en firent une qui défendoit aux Patriciens de s'unir par mariage à des plébeiens.

On

On espéroit qu'au moins ces maux finiroient avec l'année de leur décemvirat ; mais ils n'eurent garde de se dépouiller d'une autorité qui pouvoit seule les assurer de l'impunité de leurs premiers crimes, et de tous ceux qu'ils voudroient commettre ; ils continuèrent à gouverner la République, ou plutôt à la tourmenter, en confisquant les biens des citoyens, et en punissant par l'exil ou la mort tous ceux qui leur étoient suspects ; la plupart des Sénateurs et des plébeiens quittèrent enfin Rome.

Les Eques et les Sabins, ses ennemis éternels, crurent l'occasion favorable pour s'en rendre maîtres, et s'en approchèrent en deux corps d'armée. Cette levée de boucliers déconcerta beaucoup les mesures des Décemvirs : Forcés d'assembler le Sénat, ils y essuièrent de sanglans reproches, et obtinrent pourtant des troupes ; mais ces troupes indignées

de servir des Tyrans, se laissèrent battre partout.

Leur pouvoir chancelloit, deux nouveaux crimes l'abattirent : Le brave Siccius servoit dans l'armée opposée aux Sabins, et parloit des Décemvirs en Romain ; ils le firent assassiner : D'un autre côté Appius resté seul à Rome s'éprit d'une folle passion pour la fille de Virginius promise en mariage à l'ancien Tribun Icilius ; il voulut d'abord la séduire, mais n'aiant pas réussi, il suborna l'un de ses cliens qui la revendiqua comme son esclave, et produisit une femme qui avoua la lui avoir volée, et l'avoir ensuite vendue à la femme de Virginius, qui n'aiant point d'enfans l'avoit adoptée : Appius en conséquence l'eut sur le champ livrée à son client, si Icilius ne s'y fut opposé avec la chaleur d'un amant, et d'un patriote ; il obtint à la fin qu'avant de condamner Virginie on entendroit

Virginius, qui étoit alors Centurion dans l'armée opposée aux Eques.

Virginius arrive le lendemain, malgré toutes les mesures du Décemvir pour l'empêcher, et produit divers témoins qui avoient vu Virginie naître dans la maison, et la femme lui donner le sein : Appius ne l'en adjuge pas moins à son client : Virginius désespéré prend alors un couteau qu'il trouve sur une boutique, et tue sa fille ; puis la montrant au Décemvir, il lui crie, Par ce sang innocent et chaste, je dévoue ta tête aux Dieux infernaux ; il court ensuite à l'armée qu'il avoit quittée, et raconte ce qui s'est passé ; quatre cens citoyens qui l'avoient suivi confirment son triste récit ; l'armée indignée lève ses enseignes, et vient camper sur le mont Aventin aux portes de Rome ; l'armée qui servoit contre les Sabins la renforce, les citoyens même qui étoient restés en ville l'abandonnent

pour ſe rendre au camp, Rome n'eſt plus qu'un déſert.

Ce coup terraſſa les Décemvirs, qui craignant d'aggraver leur ſort par la réſiſtance, abdiquèrent enfin ; le peuple rentra dans la ville, élut dix Tribuns, parmi leſquels furent Virginius et Icilius, et pour Conſuls Valère et Horace.

Ces derniers Magiſtrats portèrent deux lois extrêmement favorables au peuple ; l'une donna aux décrets des tribus la même autorité qu'à ceux des Centuries ; la ſeconde permit d'appeller au peuple de toutes les magiſtratures.

Virginius attaqua enſuite Appius, qui fut empriſonné avec ſon client, et ſon Collégue Oppius ; le client fut banni, les deux Décemvirs étranglés ; leurs huit Collégues ſe bannirent, et eurent leurs biens confiſqués ; le Tribun Duillius mit fin aux terreurs du Sénat, et aux vengeances du peuple ;

les

les Consuls battirent les Sabins et les Eques.

CHAPITRE XVI.

DE LA PERSE ET DE LA GRECE.

Administration de Périclès, guerre du Péloponnese, grande peste à Athenes, Hippocrate, révolutions en Perse, Alcibiade, expédition des Athéniens en Sicile, disgrace d'Alcibiade, son retour, Callicratidas, supplice de six Généraux Athéniens, Lysandre, bataille d'Egos Potamos, prise d'Athenes, fin de la guerre, mort de Darius Nothus.

An de R. 304-312 Av. J.C. 449-441

NOUS avons vu au Chapitre XI. la Grèce triompher de toutes les forces de l'Orient, nous la verrons dans celui-ci se déchirer de ses propres mains : Périclès, dont nous avons déja peint les talens, le crédit et les vices, prépara cette affreuse guerre, qui dans l'espace de vingt sept ans alluma plus de feux, et renversa plus de villes que n'avoient fait les grandes armées de Darius et de Xerxès.

Il

Il mécontenta d'abord les alliés d'Athènes en employant à l'embellir l'argent qu'ils donnoient chaque année pour fournir aux frais de la guerre contre les Perſes. Sous Ariſtide leurs contributions réunies n'alloient qu'à 460 talens,* et la concluſion de la paix devoit ſans doute les diminuer; Périclès au contraire les porta à 600 talens,† et puis à 1300;‡ il employa ces ſommes à remplir Athènes de temples, de portiques, de ſtatues, de théatres; le fameux Phidias exécutoit ſous lui, ou préſidoit à la conſtruction de tous ces ouvrages, qui étoient autant de chefs-d'œuvre; mais les alliés ne s'en plaignirent pas moins, et les Grands d'Athènes jaloux de Périclès n'eurent garde de manquer une ſi belle occaſion de le décrier; il mépriſa toutes ces clameurs, et fit bannir par l'Oſtraciſme Thucydide

beau-frère de Cimon, qu'on lui avoit suscité pour rival.

Son crédit cependant souffrit des éclipses, ses ennemis n'osant l'attaquer lui-même, le chagrinèrent en persécutant les personnes qui lui étoient les plus chères. Phidias, Aspasie d'abord sa maîtresse d'éloquence, et depuis sa femme, Anaxagore son Maître en philosophie et en politique. On accusa le premier d'avoir gardé une partie de l'or qu'il devoit employer à la Statue de Minerve, et quoiqu'il démontrât son innocence, on le mit en prison, et il y mourut : Aspasie et Anaxagore furent accusées d'impiété, et il est très-probable qu'ils n'avoient pas en effet trop de foi aux Dieux de leur tems. Périclès ne put sauver la première qu'à force de prières et de larmes, et le second qu'en le faisant évader.

An de R. 313-321. Av. J. C. 440-432.

Enhardis par ces succès, ses envieux l'attaquèrent enfin lui-même, et prétendirent

prétendirent qu'il avoit volé l'Etat. L'accusation étoit très-fausse, et jamais Magistrat ne fut plus intègre dans le maniment des deniers publics; mais sachant bien que l'innocence n'étoit pas à Athènes une sauvegarde trop sûre, il prit le parti de lâcher la bride à l'ambition des Athéniens, assuré que les embarras où les mettroient de nouvelles entreprises, leur ôteroient l'idée de l'inquiéter, et les forceroient même à se jetter entre les bras; l'événement prouva qu'il avoit bien jugé.

La guerre étoit déja allumée entre les Corinthiens et les Corcyréens, et chacun des deux peuples sollicitoit l'appui des Athéniens; ils se joignirent aux derniers, et craignant en conséquence que Potidée ville de Macédoine, et Colonie de Corinthe, qui chaque année lui envoioit des Magistrats, ne refusât le tribut qu'elle s'étoit soumise à leur païer, ils lui envoièrent An de R. 313-321. Av. J C. 440-432.

voièrent ordre d'abattre ſes murailles, de congédier les Magiſtrats Corinthiens, et de donner des ôtages. Les Potidéens préférèrent de rompre le joug, et les Corinthiens envoièrent à leur ſecours une armée, mais les Athéniens la battirent.

Socrate ſe trouva à cette bataille, et perſonne ne s'y diſtingua plus que lui, ainſi que dans le ſiége de la place qui ſuivit de près la victoire; il s'étoit formé dès long tems à braver la faim, la ſoif et le froid, et tandis que les autres ſoldats vétus de bons habits, ou même de peliſſes, ſe tenoient dans leurs tentes bien clos et couverts, Socrate ſortoit vétu comme à l'ordinaire, et répandoit par ſa gaîté la joie parmi tous ſes camarades.

An de R. 322-331. Av. J.C. 431-422.

Cependant les Potidéens preſſés par Athènes implorèrent la protection de Sparte, et furent vivement ſecondés par les Corinthiens et les Mégariens, que les Athéniens venoient d'exclure

de

de leurs marches et de leurs ports. Sparte depuis longtems jalouſe d'Athenes entendit ces plaintes avec joie, et la guerre fut reſolue. Outre Mégare et Corinthe, les Lacedémoniens mirent dans leur parti les Phocéens, les Béotiens, les Locriens, et à peu près tout le Péloponnèſe. Athenes eut pour elle Platée, les Colonies de l'Aſie, la preſqu'iſle de Thrace, la plupart des iſles de la mer Egée, et de celles qui entourent le Péloponnèſe. Il eſt vrai que pluſieurs de ſes alliés, mécontens de la dureté et de la hauteur de ſon gouvernement, la ſervoient moins par zèle que par crainte, et ſouhaitoient ſon affoiblissement, même en combattant ſous ſes étendarts.

Archidamus Roi de Sparte commença les hoſtilités; il entra dans l'Attique à la tête de ſoixante mille hommes, et la ravagea ſans obſtacle. Ce ne fut pas ſans peine que Périclès contint les Athéniens dans l'enceinte

An de R. 322-331. Av. J.C. 431-422.

de

de leurs murs, mais n'étant pas à oppoſer aux ennemis des forces comparables aux leurs, il ſentit que ce ſeroit tout risquer que de paroître contr'eux en campagne, et fut ferme à refuſer à ſes concitoyens le combat; ils s'en conſolerent un peu par les ravages que fit leur flotte ſur les côtes du Péloponnèſe.

L'ennemi revint au printems, et déſola de nouveau la campagne, pour comble de maux la peſte le mit dans Athènes, et enleva une foule de monde, Périclès entr'autres, qui ſe glorifia en mourant de n'avoir mis aucun citoyen en deuil, mais qui, dſoit Platon, n'eut pu ſe vanter d'en avoir fait un ſeul homme de bien. Anaxagore mourut la même année: On dit que peu auparavant affligé de ſe voir négligé par Périclès, qui accablé d'affaires étoit ſouvent forcé de leur donner tout ſon tems, il réſolut de ſe laiſſer mourir; Périclès l'apprit

put par hazard, et accourut pour l'en dissuader. "Ami" lui dit le Philosophe, "ceux qui ont besoin "de la lampe, y versent de l'huile."

La peste qui ravageoit l'Attique avoit commencé par exercer ses fureurs en Perse. Artaxerxe ayant ouï parler du fameux Médecin Hippocrate, l'invita à venir à sa Cour, en lui donnant carte blanche sur les conditions : Hippocrate peu ambitieux répondit qu'il se devoit à ses compatriotes, et qu'aucune offre ne les lui feroit quitter pour entrer au service de leurs ennemis ; Artaxerxe irrité menaça de s'en prendre à Cos sa patrie, mais les menaces des Perses n'effrayoient plus alors les Grecs.

Dès que le terrible fléau se fit sentir à Athènes, on eut recours à Hippocrate, qui s'y rendit aussitôt, et ne la quitta point que la peste n'eut cessé ; il dispersa même dans le pays plusieurs de ses élèves, après les avoir

instruits

instruits de la manière dont ils devoient traiter leurs malades : Les Athéniens pénétrés de reconnoissance lui décernèrent une couronne d'or, lui donnèrent des lettres de bourgeoisie, et décrétèrent même que les enfans de l'île de Cos pourroient être nourris à Athènes comme s'ils y étoient nés : La prise de Potidée qui capitula cette année, fut le seul succès qu'ils y eurent.

Les ennemis assiégèrent de leur côté Platée, qui avec moins de cinq cens hommes se défendit pendant trois ans ; enfin ne pouvant plus tenir, la moitié de ses habitans s'ouvrirent à la faveur d'une muraille le camp ennemi, et se sauverent à Athènes, où on les reçut citoyens ; les autres se rendirent, espérant qu'en faveur des services qu'ils avoient récemment rendus à Sparte dans une révolte de ses esclaves, on leur feroit au moins grâce de la vie ; ils

Ce trait de cruauté fut suivi d'un autre plus horrible encore : Sous prétexte d'encourager le mérite même chez leurs esclaves, les Lacédémoniens invitèrent les Ilotes qui les avoient le mieux servis à la guerre à s'inscrire dans un régistre public pour être affranchis ; deux mille se présentèrent, furent promenés par les temples avec des chapeaux de fleurs, et dès-lors disparurent tous.

La guerre avoit déja duré cinq ans, et se soutint cinq ans encore avec des succès à peu près égaux : Les Athéniens prirent la ville de Pyle, dans la Messénie, trois cens Lacédémoniens dans l'Isle de Sphactérie, et enfin l'Isle de Cythère sur les côtes de la Laconie ; mais ils furent battus par les Thébains à Délie en Béotie, et Brasidas Lacédémonien leur prit Amphipolis, et d'autres villes de Thrace :

Enfin

Enfin épuiſés plutôt que laſſés, faiſant beaucoup de mal à leurs ennemis, et n'en recevant pas moins, les deux peuples commencèrent à parler de paix; Brasidas et un certain Cleon Athénien, qui n'avoit pour lui que ſes poumons et ſon effronterie, firent tous leurs efforts pour la prévenir; mais aiant été tués peu après, elle ſe conclut, et l'on ſe rendit réciproquement les priſonniers et des villes.

La Perſe dans cet intervalle n'avoit guère été plus tranquille que la Grèce. Artaxerxe Longuemain étant mort la ſixième année de la guerre du Péloponnèſe, Xerxès ſon ſeul fils légitime monta ſur le trône, et au bout de ſix ſemaines fut aſſaſſiné par Sogdien ſon frère: Ochus, autre fils d'Artaxerxe, et Gouverneur d'Hircanie, attaqua enſuite Sogdien, qui s'étant fait haïr par ſa cruauté, et ſe voiant abandonné par la plupart des Grands de l'Empire, prit le parti de ſe rendre à lui,

et

et fut précipité dans la cendre* après un règne de ſix mois : Ochus vainqueur prit le nom de Darius, et fut ſurnommé par les Grecs Nothus, ou le bâtard, comme né d'une concubine.

Il eut auſſi un frère à combattre : Arſite encouragé par le ſuccès de ces deux révolutions, ſe crut capable d'en faire une troiſiéme, et ſe ſouleva : Artyphius fils de Mégabize ſe déclara pour lui, et avec quelques troupes Grecques qu'il prit à ſa ſolde battit deux fois celles de Darius ; mais ſes Grecs lui aiant été débauchés, il fut vaincu, ſe rendit, et fut pardonné : Arſite dans l'eſpoir d'être encore mieux traité que lui, comme frère du Roi, ſe rendit de même : Darius maître

* On rempliſſoit une tour de cendre juſqu'à une certaine hauteur, on précipitoit du ſommet le coupable la tête la première, et par le moien d'une roue on remuoit ſans ceſſe autour de lui la cendre, juſqu'à-ce qu'elle l'eut étouffé.

maitre de tous deux les fit jetter dans la cendre.

Les Egyptiens, les Médes, et Pisuthne Gouverneur de Lydie se révolterent peu apres, mais furent tous réduits en quelques campagnes.

An de R. 332-339. Av. J.C. 421-414. La paix conclue entre les Grecs ne fut pas de longue durée ; l'ambition des Athéniens fomentée par Alcibiade ralluma la guerre peu d'années après que le traité l'eut éteinte. Cet Alcibiade étoit un jeune homme, qui à un amour effréné pour les plaisirs, le luxe et la dépense, joignoit un défi aussi violent de faire parler de lui dans le monde, et de jouer un grand rôle, riche d'ailleurs et généreux, plein de talens, de graces, et de souplesse, il devint bientôt l'idole du peuple. Socrate dont il prit longtems les leçons, n'oublia rien pour le réformer, mais ses passions impétueuses résistèrent à tous les préceptes.

Ce

Ce n'étoit pas seulement de l'espoir de dominer dans la Grèce qu'il berçoit Athènes, il lui promettoit la conquête de la Sicile, de Carthage et de l'Afrique entière jusqu'aux Colonnes d'Hercule ; il lui auroit sans doute promis l'Amérique, s'il l'avoit connue.

An de R. 332-339. Av. J. C. 421-414.

Dans le tems que toutes les têtes étoient comme enivrées de ces magnifiques projets, les Egestains peuple de Sicile attaqués à la fois par les Sélinontins et les Syracusains, implorèrent contre eux l'appui des Athéniens ; il n'en fallut pas davantage pour les décider. En vain Nicias qui les avoit bien suivis dans la guerre du Péloponnèse, et mieux encore en la terminant, leur représente les périls et les dépenses de l'entreprise, ils équippèrent sans délai une flotte de cent trente six vaisseaux de guerre, d'autant de transport, et en donnèrent le commandement

tent à Nicias même, à Alcibiade, et à Lamachus.

Quelques jours avant leur départ toutes les statues de Minerve furent mutilées ; Alcibiade connu pour respecter fort peu les Dieux de son pays, fut accusé du coup, et craignit ; mais les soldats ayant déclaré qu'ils ne s'embarqueroient pas sans lui, il demanda à être jugé ; ses envieux lui firent au contraire ordonner de partir, il partit.

Mais à peine fut-il arrivé à Catane, donc il s'empara par surprise, qu'il reçut ordre de revenir pour se justifier de la mutilation ; il s'embarqua en effet, mais au lieu de retourner à Athènes, il se rendit à Sparte ; on le condamna par contumace à mort.

Son départ fut un malheur pour la flotte ; la pauvreté de Lamachus lui ôtoit presque tout pouvoir sur l'armée, et la lenteur de Nicias donna aux

fier : Il ne les assiégea qu'au printemps suivant, et eut d'abord d'assez grands succès ; il repoussa toutes leurs sorties, et les enferma de manière que rien ne pouvoit entrer dans la place, si ce n'est fort que n'apprenant aucune nouvelle du secours qu'ils avoient fait demander à Corinthe, et à Sparte, et craignant la sévérité du vainqueur, s'ils tardoient trop à se rendre, les assiégés résolurent de capituler, et dressoient déjà les articles qu'ils vouloient demander aux Généraux ennemis, lorsqu'un Officier Lacédémonien arrive, et leur annonce que Gylippe le suit avec une escadre ; ils reprennent aussitôt courage.

Nicias, instruit de la chose auroit pu empêcher Gylippe d'aborder ; mais fier de ses succès, il dit qu'une capo Lacédémonienne ne pouvoit pas changer l'état des choses, et le laisse passer ;

passer ; voici quelles en furent les suites.

Gylippe arrive, prend un fort, reçoit la flotte de Corinthe, gagne une bataille ; Nicias craignant à son tour demande aux Athéniens un secours prompt et puissant, ils lui envoient d'abord de l'argent et dix galères.

Gylippe l'attaque par mer et par terre ; la flotte Syracusaine est mise en déroute, mais il défait lui-même les Athéniens sur terre ; peu après les Syracusains battent aussi la flotte ennemie.

Nicias étoit consterné, et les assiégés triomphoient, quand on vit tout-à-coup arriver Démosthène suivi de soixante et treize galères ; la crainte passe du côté des Syracusains.

Elle ne fut pas longue ; les Athéniens donnent de nuit un assaut, et sont repoussés avec beaucoup de perte ; Démosthène veut alors se retirer, Nicias l'engage à donner encore

livre un combat naval, et le perd ; les Athéniens abandonnent les vaisseaux qui leur restent, et tâchent de gagner Camarine par terre ; les Syracusains les poursuivent, les harcèlent, et les forcent enfin à se rendre sous promesse de la vie ; ils étoient près de quarante mille. Les uns furent condamnés aux carrières, et les autres vendus pour esclaves : Nicias qui avoit tout fait pour prévenir cette guerre, en fut la victime la plus déplorable ; après avoir été battu de verges, il fut mis à mort, et Démosthène eut le même sort ; Lamachus plus heureux avoit péri les armes à la main.

Quand la nouvelle de ce désastre parvint à Athènes, elle refusa d'abord de la croire ; mais lorsqu'il n'y eut plus moien d'en douter, sa consternation fut inexprimable : Elle ne perdit pourtant pas courage, quoique Chio, Lesbos, Milet, et plusieurs

An de R. 340-349. Av. J. C. 413-404.

villes de l'Ionie eussent profité de l'occasion pour se soustraire à sa dépendance ; on tira du trésor les mille talens qu'on y avoit mis en réserve pour les besoins imprévus, on retrancha les dépenses superflues, on mit un Conseil de vieillards à la tête des affaires, et avec la flotte qui étoit à Samos, on espéra encore de sauver l'Etat.

Cependant la chose étoit peu probable. Alcibiade, après avoir beaucoup contribué à la révolte des alliés d'Athènes, procura encore à Lacédémone l'alliance du Roi de Perse, et sa rivale épuisée ne sembloit pas devoir soutenir les efforts d'une telle ligue.

La discorde vint au secours d'Athènes : Les Grands de Sparte jaloux de ce qu'on faisoit honneur à Alcibiade de tous les succès, envoièrent ordre en Ionie qu'on le fit mourir ; mais il en fut averti à tems, et se retira

ura chez Tiſſapherne Satrape de Lydie, dont il adopta ſi bien tous les goûts, qu'il gagna toute ſa confiance, comme il avoit charmé les Spartiates en prenant part à tous leurs exercices, et en mangeant avec appétit de leur fauce noire.

Le premier uſage que fit Alcibiade de ſon crédit ſur le barbare, fut d'attiédir ſon zèle pour Lacédémone; il lui repréſenta que l'intérêt du Roi étoit d'affoiblir les deux Républiques, en fomentant la guerre qui les minoit, mais qu'il falloit bien ſe garder de procurer à l'une d'elles une victoire complette ſur l'autre, qui la mettroit en état d'attaquer enſuite le Roi: Tiſſapherne gouta ſi fort ſes conſeils, qu'en reſtant au dehors allié de Sparte, il favoriſa ſous main ſa rivale, ſoit en ne paiant pas la flotte Lacédémonienne, comme il s'y étoit engagé, ſoit en différant de la renforcer de celle de Phénicie,

qui lui auroit donné une supériorité décidée.

Alcibiade offrit peu après aux Athéniens de revenir, pourvû qu'on établit un gouvernement aristocratique, ne pouvant pas, disoit-il, se fier à la populace qui l'avoit chassé; la condition fut acceptée, et l'on remit les rênes de l'Etat à quatre cens citoyens; mais ils les eurent à peine reçues, qu'ils cassèrent le Sénat, confisquèrent les biens des riches, et se défirent par l'exil ou la mort de quiconque parut les désapprouver.

Ils se gardèrent bien ensuite de rappeller Alcibiade, dont ils redoutoient le génie et l'habileté; mais ce qu'ils ne firent pas, la flotte indignée de leur tyrannie le fit, et nomma même Alcibiade Amiral; piqué de leur ingratitude, il demanda lui-même leur cassation, et on les dépossa peu de tems après.

Alcibiade parvenu à ſes fins voulut mériter ſon rappel par quelque exploit conſidérable, attaqua près d'Abyde Mindare Amiral Lacédémonien, lui prit trente vaiſſeaux, et mit en fuite le reſte.

Jamais vie plus pleine de révolutions que la ſienne ! Il ſuccombe à la vanité de ſe montrer en vainqueur à Tiſſapherne qui ne l'avoit vu que fugitif, et lui apporte de riches préſens ; mais la Cour alant fait un crime au Satrape de ſes liaiſons avec lui, il ſaiſit l'occaſion de ſe juſtifier, et envoie Alcibiade priſonnier à Sardes ; un mois après l'Athénien ſe procure un cheval, trompe ſes gardes, gagne Clazomene, et de là ſa flotte.

Peu après il remporte près de Cyzique ſur Mindare une ſeconde victoire plus brillante que la première, Mindare lui-même eſt tué, Pharnabaze Satrape de Phrygie accourt au ſecours des fuiards qui s'étoient ſa-

vés à terre. Alcibiade le met en déroute ; le fruit de cette bataille fut la prise de Cyzique, de Byzance, l'empire de l'Helleſpont, et un traité avec Pharnabaze, par lequel il donna de l'argent aux vainqueurs, et leur rendit Chalcédoine.

Atterrée par ce revers Sparte demanda la paix, et pour peu que les Athéniens euſſent été ſages, ils ſe ſeroient preſſés de la conclure ; mais leurs derniers ſuccès les avoient enivrés, et ſe croiant invincibles ſous leur nouveau Chef, ils rejettèrent avec hauteur tout projet d'accommodement.

Alcibiade reprit alors la route d'Athènes ; on l'y avoit condamné comme un impie, il y fut reçu comme le Dieu de la victoire, abſous dans les formes, et déclaré Généraliſſime ſur terre et ſur mer ; il repartit bientôt avec une flotte de cent voiles.

Il fut forcé de la quitter près de Samos pour aller à Phocée ramaſſer l'argent néceſſaire pour la paier, et recommanda fort à ſon Vice-Amiral d'éviter tout combat pendant ſon abſence ; mais à peine fut-il parti, qu'Antiochus attaqua la flotte ennemie, et perdit quinze galères ; les Athéniens qui avoient compté ne recevoir d'Alcibiade que des nouvelles triomphantes, furent ſi étonnés et ſi fâchés de cet échec, qu'ils lui ôterent le commandement, et nommerent dix Généraux pour lui ſucceder.

Lyſandre quoique vainqueur d'Antiochus, fut auſſi remplacé par Callicratidas, auſſi brave, beaucoup plus juſte, et beaucoup moins courtiſan que lui : Un jour qu'il ſe trouvoit dans un preſſant beſoin d'argent pour paier l'armée, quelcun lui offrit cinquante talens (£ 212500) pour une faveur injuſte, il les refuſa ; " Je les ac-
" cepterois," lui dit un Officier ap-

pellé Cléandre, " ſi j'étois Callicratidas ! " Et moi auſſi, repartit fièrement Callicratidas, " ſi j'étois Cléandre.

Il ſe rendit enſuite à Sardes pour recevoir de Cyrus les ſubſides qu'il avoit promis : Ce Cyrus étoit ſecond fils de Darius, et l'idole de la Reine Paryſatis ſa mère, qui pour le mettre en état de détrôner un jour ſon aîné, lui avoit fait donner le gouvernement de toutes les provinces maritimes de l'Aſie : Comme l'Amiral avoit l'air très-peu courtiſan, les gardes de Cyrus le reçurent avec des huées, et ſous prétexte que leur maître étoit à table, refuſèrent de l'introduire ; il revint le lendemain, et fut refuſé de même ; il reprit alors la route d'Ephèſe, en maudiſſant les premiers qui avoient fait leur cour aux barbares, et leur avoient appris à tirer de leurs richeſſes un droit d'inſulter au reſte des hommes ; et

se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur jura qu'après son retour à Sparte, il feroit l'impossible pour réconcilier tous les Grecs entr'eux, et les mettre en état d'abaisser la morgue persanne ; Ce grand homme n'en eut pas le tems ; après divers succès il fut vaincu et tué par les Athéniens près des Isles Arginuses.

On n'imagineroit pas quel prix leurs Généraux reçurent de leur victoire ; six d'entr'eux étant revenus peu de tems après à Athènes, furent mis à mort pour n'avoir pas rendu les honneurs de la sépulture à leurs soldats tués dans la bataille, et c'étoit une tempête qui les en avoit empêchés : Socrate fut le seul Sénateur qui osa combattre cet affreux arrêt, et dans l'assemblée du peuple qui le confirma il n'y eut que deux citoyens qui imitèrent son courage.

Cependant Sparte effraiée rendit le commandement à Lysandre, qui

à son arrivée dans l'Hellespont prit Lampsaque ; la flotte Athénienne vint mouiller vis-à-vis de lui dans un lieu appellé Egos Potamos, ou rivière de la chèvre, et où la mer n'a pas une lieue de largeur : Lysandre pour augmenter la confiance des ennemis, refusa plusieurs fois le combat qu'ils lui présentèrent ; puis ayant observé qu'ils descendoient tous les soirs à terre, il laisse écouler quelques jours, fait épier l'instant qu'ils auroient débarqué, arrive ensuite à toutes voiles avec toute sa flotte, enlève les galères vuides, brise les autres, taille en pièces leurs défenseurs ; trois mille hommes, tous les Généraux sont faits prisonniers ; Lysandre les envoye à Sparte, qui plus cruelle encore que Syracuse les condamne tous à la mort.

Ce terrible revers abattit Athènes ; en vain elle accorda la liberté aux esclaves, l'impunité aux prisonniers, la bourgeoisie aux étrangers, les Rois

Agis et Pausanias l'assiégerent bientôt par terre, tandis que Lysandre la bloqua par mer ; la famine se joignit à eux, et força enfin Athenes à demander la paix à tout prix : Thebes et Corinthe vouloient la raser, Sparte plus moderée refusa de crever un des deux yeux de la Grece, et lui donna la paix à quatre conditions, 1°. qu'on abattroit les fortifications du Pyrée, 2°. que les Atheniens ne garderoient que douze galeres, 3°. qu'ils abandonneroient toutes leurs conquetes, et se contenteroient de l'Attique, 4°. qu'ils feroient cause commune avec Sparte dans toutes les guerres : Athenes se soumit à tout, et ouvrit ses portes à Lysandre, qui fit abattre les murailles au son des trompettes, mit garnison dans la citadelle, abolit la démocratie, et rendit trente Archontes maitres absolus du sort des Atheniens : Cette fatale guerre avoit duré vingt-sept ans.

Lyſandre envoia enſuite à Sparte 1500 talens (ſ. 6375000) fruit de ſes victoires. Gylippe chargé de ce dangereux dépôt vola 300 talens, fut découvert, et ſe bannit.

Inſtruit par cet exemple de la force impérieuſe de l'or pour corrompre les hommes, le Sénat de Sparte héſita longtems à recevoir l'envoi de Lyſandre ; on l'eut refuſé ſur le champ, ſi l'on eut ſuivi les lois de Lycurgue ; les politiques trouvèrent un milieu ; on le garda pour les beſoins de la République, et l'on décerna peine de mort contre tout citoyen qui en auroit quelque choſe : Quelque terrible que fut cette peine, l'expérience prouva qu'elle ne ſuffiſoit pas, et Lyſandre en enrichiſſant ſa patrie lui fit plus de mal qu'il ne l'avoit ſervie par ſes victoires.

Darius Nothus mourut à peu près dans le même tems, laiſſa ſon trône à ſon

à son fils aîné Artaxerxe, et à Cyrus le gouvernement des provinces maritimes de l'Asie mineure qu'il avoit déjà.

Instruit par cet exemple de la force impérieuse de l'or pour corrompre les hommes, le Sénat de Sparte hésita longtems à recevoir l'envoi de Lysandre ; on l'eut reçu sur le champ, on l'on eut suivi les lois de Lycurgue ; les politiques trouvèrent un milieu ; on le garda pour les besoins de la République, et l'on décerna peine de mort contre tout citoyen qui en auroit quelque chose : Quelque terrible que fut cette peine, l'expérience prouva qu'elle ne fut pas, et Lysandre en enrichissant la patrie lui fit plus de mal qu'il ne l'avoit servie par les victoires.

CHA-

Darius Notus mourut à peu près dans le même tems, laissa son trône à son

CHAPITRE XVII.

De la Perse et de la Grece.

Gouvernement des trente Tyrans à Athènes, guerre de Cyrus contre Mnémon, retraite des dix mille, Sparte attaque les Perses, exploits d'Agésilas, ligue en Grece contre Sparte, bataille de Cnidos, honteuse paix d'Antalcide, guerre d'Olynthe, prise de la Cadmée, Pélopidas, Epaminondas, bataille de Leuctres, rétablissement de Messène, Alexandre tyran de Phères, bataille de Mantinée.

An de R. 349-353. Av. J. C. 404-400.

ATHENES démantelée, sans sujets, sans alliés, sans marine, réduite à ne combattre que sous les étendarts de sa fière rivale, n'étoit pas encore au comble de ses malheurs. Les trente Archontes à qui Lysandre en avoit remis le gouvernement, se montrèrent autant de tyrans; soutenus de trois mille gardes, ils commirent tant de violences et de concussions, qu'au rapport

port de Xénophon leur contemporain, et leur compatriote. Ils firent mourir plus de citoyens en huit mois de paix, que l'ennemi n'en avoit tués en trente ans de guerre.

Un seul nommé Théramène s'étant opposé aux cruautés de ses Collègues, fut condamné par eux à boire la ciguë ; un effroi général saisit les esprits, et une foule d'Athéniens abandonnerent leur patrie.

Mais comme si Sparte n'eut refusé de la détruire que pour prolonger le supplice de ses habitans, elle défendit à toutes les villes Grecques de recevoir les fugitifs ; Thèbes et Mégare, auparavant si animées contre Athènes, méprisèrent en sa faveur ce cruel décret.

Le plus distingué de ceux qui s'étoient sauvés à Thèbes étoit Thrasybule ; il rassemble ses compagnons d'infortune, et les invite à délivrer leur patrie ; ils y consentent avec joye, marchent

marchent à Athènes, battent les Tyrans, et les chassent.

Il ne tint pas à Lysandre qu'on ne les rétablit par force; mais le Roi Pausanias touché des malheurs d'une ville, qui, après avoir eu l'empire de la mer, et tenu tête au Roi de Perse, et à la moitié de la Grèce, pouvoit à peine se conserver elle-même, lui donna la paix; les trente tyrans furent égorgés dans une entrevue, la démocratie rétablie, tous les exilés rappellés; et pour mettre le sceau à cette heureuse révolution, le sage Thrasybule fit consentir les Athéniens à une amnistie générale pour tout le passé.

Pendant qu'ils éprouvoient ces vicissitudes, Artaxerxe que son heureuse mémoire fit surnommer Mnémon, faillit perdre deux fois l'Empire et la vie. Cyrus son frère dévoré d'ambition forma d'abord le projet de l'assassiner dans le temple même où il devoit être sacré; il s'en ouvrit heureuse-

ment

ment à un Mage qui l'avoit élevé, et qui en instruisit le Roi. Cyrus fut arrêté ; les prières et les larmes de Parysatis l'arrachèrent au supplice. Artaxerxe, fils complaisant, mais imprudent Monarque, ne se contenta pas de faire grace à Cyrus, il le renvoia même dans son gouvernement.

A peine y fut-il de retour, qu'il résolut de nouveau de détrôner son frère, et s'attacha d'abord dans ce but un Général Lacédémonien appellé Cléarque, qui leva pour lui une armée Grecque.

Alcibiade, qui depuis son malheur avoit toujours vécu dans l'Asie mineure, devina bientôt ce qui se tramoit, et résolut d'en avertir le Roi en personne ; les Lacédémoniens l'aiant sçu, et craignant l'ascendant qu'un génie si souple pouvoit prendre sur Artaxerxe, prièrent Pharnabaze de les en délivrer, et Pharnabaze le fit assassiner.

Cyrus

Cyrus ayant enfin achevé ſes préparatifs, ſe mit à la tête de cent mille Perſes, et de treize mille Grecs, et prit la route de la haute Aſie; Tiſſaphierne en porta la nouvelle au Roi.

Heureuſement pour Artaxerxe Cyrus avoit à traverſer cinq grandes Provinces, la Lydie, la Piſidie, la Cilicie, la Syrie, et la Méſopotamie, avant que de pouvoir le joindre; lors même que les Grecs furent arrivés à Tarſe, ils refuſèrent d'aller plus loin, ne s'étant point engagés, diſoient-ils, pour attaquer le Roi de Perſe; il fallut pour les décider augmenter leur paye.

Enfin au bout de trois mois de marche Cyrus arriva avec ſon armée dans les plaines de Cunaxa à vingt cinq lieues de Babilone; Artaxerxe parut le lendemain à la tête de neuf cens mille hommes.

Le combat s'engagea vers la fin du jour; Cléarque à la tête des Grecs mit en déroute l'aile gauche des ennemis;

Cyrus avec six cens chevaux renverſa les ſix mille qui gardoient Artaxerxe, et pénétra juſqu'à lui; ils fondent à l'inſtant l'un ſur l'autre, Cyrus tue d'abord le cheval de ſon frere, et le bleſſe lui-même; Artaxerxe furieux ſe releve, et l'étend roide mort d'un coup de javeline; l'aile gauche de Cyrus prend auſſitôt la fuite, le Roi bat le reſte des troupes, et pille leur camp.

Il ſe croioit pleinement vainqueur, quand Tiſſapherne vint lui apprendre que les Grecs avoient défait l'aile gauche; il marcha ſur le champ à eux, et fut auſſi mis en fuite.

Ce ne fut que le lendemain que les Grecs apprirent la mort de Cyrus, mais loin d'en être abattus, ils offrirent le trône de Perſe à Ariée Satrape d'Ionie, qui avoit commandé l'armée ſous ce Prince; et le Roi les aiant fait ſommer de mettre bas les armes, ils répondirent fierement qu'on ne parloit

loit pas ainſi à des vainqueurs; cependant le Satrape ayant refuſé le ſecours, ils ſe préparerent au retour.

Le Roi les atteignit peu de jours après avec ſon armée, et n'eſpérant plus les intimider, ni les vaincre, leur fit parler d'accommodement: Clearque répondit qu'il falloit commencer par ſe battre, parce que les vivres étoient épuiſés; on conſentit à leur en fournir, et à ne point troubler leur retour, pourvû qu'ils s'abſtinſſent eux-mêmes de toute violence; ils traiterent à ces conditions.

An de R. 354-366. Av. J. C. 399-387.

Cet accord ne tendoit qu'à les endormir; Tiſſapherne invita quelques jours après quatre cens de leurs principaux Officiers à un grand feſtin, et les y fit égorger; mais ni cette perfidie, ni la déſertion d'Ariée, ni les attaques des Perſes, ni les rivieres, ni les montagnes ne purent abattre le courage des Grecs, et après avoir fait ſix cens vingt lieues en quatre mois,

Les

ils plantèrent enfin leurs étendarts victorieux ſur les rivages du Boſphore. Quoiqu'ils ne fuſſent alors que ſept mille, leur retraite porte le nom de retraite de dix mille, parce qu'ils étoient à peu près ce nombre, quand ils quittèrent Cunaxa.

An de R. 354-366. Av. J. C. 399-387.

Cependant la mort de Cyrus ne rendit point à l'Empire perſan la paix qu'elle ſembloit lui promettre; les villes Grecques de l'Aſie aiant favoriſé le Prince, craignirent le reſſentiment du vainqueur, et implorèrent contre lui la protection de Sparte, qui ſe rendit d'autant plus facile, qu'elle avoit fourni elle-même une flotte à Cyrus, et aimoit mieux porter la guerre en Aſie, qu'avoir à la ſoutenir dans la Laconie.

Thymbron et Dercillydas qui la commencèrent, ne firent pourtant rien de remarquable; mais le Roi Agéſilas qui leur ſuccéda, défit Tiſſapherne, et ravagea ſes Provinces.

Les

Les ennemis de ce Satrape profitèrent de son malheur pour le perdre; ils l'accuſerent d'avoir été battu par ſa faute, et de s'entendre avec les Grecs; la Cour charge auſſitôt Tithrauſte de s'en défaire, on le ſaiſit dans le bain, et on lui tranche la tête.

Pour augmenter la confiance de ſes ſoldats, Agéſilas fit un jour dépouiller les priſonniers devant eux, et les fit mettre en vente avec leurs vêtemens; il parut pour ceux-ci beaucoup d'acheteurs, mais les corps des captifs étoient ſi blancs et ſi délicats, que les jugeant incapables de tout travail les marchands d'eſclaves n'en offrirent rien; alors Agéſilas montrant les captifs à ſes troupes, "Voilà," leur dit-il, "contre qui vous combattez;" puis ſe tournant vers leurs dépouilles, "Voilà," ajouta-t-il, "pourquoi vous combattez."

Malgré tous ces ſuccès, les Grands de l'Aſie accoutumés dans la dernière guerre

guerre à obéir à Lysandre, et tirant la plupart de lui les emplois, l'accompagnoient par tout comme le vrai Général, et négligeoient Agésilas, comme s'il n'eut été que son Lieutenant : Agésilas piqué disgracia Lysandre, qui revint à Sparte bien résolu à se venger.

La royauté y étoit héréditaire, il entreprit de la rendre élective, et d'employer à ce but la Religion, sachant bien qu'elle seule pouvoit déterminer ses compatriotes à ce changement, mais le rendroit aussi très-facile. Il tenta donc d'abord à force d'argent les Prêtres de Dodone, de Delphes, et d'Ammon, mais fut partout refusé. Ceux d'Ammon envoièrent même des Ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impiété, et il eut besoin de tout son crédit pour assoupir cette affaire ; s'en étant à la fin tiré, il reprit son premier projet.

Il l'Ame accoutumée dans la dernière guerre

au Lycée voit quelques années qu'une femme du Pont avoit prétendu être enceinte d'Apollon, et avoit accouché enſuite d'un fils, à qui l'on donna le nom de Silène, et que les premières Dames du Royaume briguèrent l'honneur de nourrir : Lyſandre en fit le fond de ſa piéce, gagna cette fois les Prêtres de Delphes, et fit ſemer le bruit qu'ils gardoient un livre d'oracles, dont la connoiſſance étoit réſervée à un enfant d'Apollon : Silène devoit à ce titre venir le leur demander, et les Prêtres le lui remettre, après avoir bien conſtaté ſon origine céleſte : Il eut alors lu en public les oracles, dont l'un auroit porté, qu'à l'avenir Sparte ne devoit prendre pour Rois que les plus vertueux de ſes citoyens ; Lyſandre auroit enſuite appuié le conſeil du Dieu par un diſcours éloquent, que le Rhéteur Cléon lui avoit préparé ; mais au moment que Silène alloit commencer la co-

médie

médis que le dernier de ses livres, un des principaux officiers déserta, et fit tout manquer.

Cependant Agésilas conduisoit à vaincre en Asie: Le Satrape Pithéas livre desserteur de Tissaphernie, lui donna de l'argent pour l'éloigner de sa province, et à peine fut-il entré en Phrygie, que Pharnabaze désespérant de la sauver par les armes, essaia de le faire par la négociation; on convint d'une entrevue en rase campagne; Agésilas s'y rendit le premier, et s'assit sur l'herbe; Pharnabaze arriva ensuite accompagné d'une foule d'esclaves chargés de coussins et de tapis magnifiques; mais rougissant d'étaler son luxe devant un vainqueur si simple, il les renvoia, s'assit sur le gazon comme lui, et en faveur des services qu'il avoit rendus à Sparte dans la guerre du Péloponnèse, obtint une

Tout trembloit dans l'Asie au nom d'Agésilas. Plusieurs Rois tributaires des Perses préférèrent d'être les seconds ; quelques Satrapes suivirent même à lui, et les autres venoient en foule lui faire leur cour à Ephèse pour être épargnés. Enfin Agésilas, nommé depuis peu Généralissime par terre et par mer, ne pensoit pas à moins qu'à renverser l'Empire Persan, lorsqu'il fut obligé d'abandonner l'Asie pour aller au secours de Lacédémone ; mais il faut reprendre de plus haut les choses.

Tithraustre, augurant des projets d'Agésilas par son courage, et de ses succès futurs par ses victoires précédentes, sentit que la grandeur Persanne touchoit à son terme, si l'on ne trouvoit le moien d'occuper ailleurs chez elle. Il envoia donc en Grèce un Rhodien nommé Timocrate, et le chargea de grosses sommes pour corrompre les Chefs des villes

ret relever par leur moien ces derbières contre Sparte : Thebes, Corinthe, Argos cederent d'autant plus aisément à son or et à ses raisons, que malgré tous les services qu'elles avoient rendus à Lacédemone dans la guerre du Péloponnèse, celle-ci les traitoit moins en alliées qu'en sujettes. On comprend bien qu'Athènes ne manqua pas d'entrer dans la ligue.

A peine les Confédérés avoient-ils réuni leurs troupes, que Lysandre les attaqua près de la ville d'Haliarte en Phocide, mais il fut vaincu et tué, et sa défaite épouvanta si fort Lacédémone, qu'elle envoia ordre à Agesilas de revenir sans délai ; il revint.

Il n'étoit pas encore arrivé, quand un second revers acheva d'ébranler la puissance de la patrie : Conon l'un des Chefs Athéniens vaincus à la bataille d'Ægos Potamos, s'étoit sauvé en Chypre, d'où il avoit offert ses services à Artaxerxe, comme au seul

Roi capable de l'aider à réparer sa défaite ; Artaxerxe les avoit acceptés, et l'avoit nommé Amiral ; mais faute de remises, Conon fut longtems sans pouvoir agir ; il prit enfin le parti d'aller lui-même à la Cour, obtint tout l'argent nécessaire pour l'équipement d'une flotte, l'équipa, et se mit en mer.

Pisandre commandoit alors la flotte Lacédémonienne, et devoit cet emploi moins à ses talens qu'à l'amitié d'Agésilas son beau-frère ; Conon l'attaqua près de Cnidos ville de Carie, lui enleva cinquante vaisseaux, dissipa le reste ; Pisandre lui-même fut tué, les alliés de Sparte se hâtèrent de l'abandonner, et quelques uns se remirent sous la protection d'Athènes ; Conon y cingla aussitôt après sa victoire, et releva ses murs avec l'or des Perses qui l'avoient autrefois brulée, et les dépouilles de

Lacédémone, qui dix ans auparavant les avoit détruits.

Cette révolution dans les affaires de son ancienne rivale causa tant de douleur à la dernière, qu'elle prit pour se venger un parti qu'on n'eut jamais attendu de Sparte; elle envoia Antalcide au Satrape Tiribaze, pour accuser Conon d'avoir employé les deniers du Roi à relever les murs d'Athènes, et pour offrir de faire la paix en soumettant au joug Persan toutes les villes Grecques de l'Asie: Conon fut mis en prison, d'où l'on ne sait pas bien s'il sortit jamais, ou s'il n'en fut tiré que pour aller au supplice: Le traité se conclut ensuite suivant les propositions d'Antalcide; toutes les Colonies Grecques de l'Asie, et les Isles de Chypre et de Clazomene furent abandonnées aux Perses; les autres Isles de la mer Egée, et les villes de Grèce furent toutes déclarées libres, excepté Scyros, Imbros, et

Lemnos, qui avoient presque de tout tems dépendu d'Athènes, lui furent laissées : A l'ouïe de ce traité la Grèce frémit, mais affoiblie par ses divisions, elle n'osa s'exposer à la guerre dont le Roi menaçoit quiconque le rejetteroit, et toutes ses villes le signerent l'une après l'autre par leurs députés.

An de R. 366-376. Av. J. C. 387-377.

Sparte se revit alors la puissance prépondérante, et auroit pu encore jouer le rôle d'arbitre de la Grèce, si elle avoit sçû s'y borner ; mais elle voulut l'opprimer, et sappa son propre pouvoir : Agésilas contribua plus que personne à lui faire adopter cette fausse politique ; c'étoit pourtant lui qui entendant un jour désigner Artaxerxe par le tître de grand Roi, avoit demandé fiérement, " Est-il " plus grand que moi, s'il n'est pas " plus juste ? " Mais il a toujours été plus facile de dire de belles choses que d'y conformer sa conduite ; la

guerre

guerre lui donnoit occasion de déployer ses talens, et d'acquérir de la gloire ; il n'en falloit pas davantage pour lui faire croire qu'elle convenoit à Sparte.

Il s'offrit bientôt un prétexte de la recommencer : Quand après la bataille d'Ægos Potamos, les alliés d'Athènes l'abandonnèrent, Olynthe ville de Thrace fut des premières à rompre le joug ; mais non contente d'être libre, elle asservit ensuite plusieurs villes de son voisinage : Acanthe et Apollonie craignant d'être subjuguées à leur tour, excitèrent contr'elle la jalousie de Sparte, qui ayant forcé Thèbes par le traité d'Antalcide à renoncer à la Beotie, et Corinthe à retirer la garnison d'Argos, ne vouloit pas qu'il se formât en Grece une nouvelle République, capable de lui faire tête : Eudamidas fut donc chargé de réduire Olynthe, et Phœbidas

An de R. 366-376. Av. J. C. 387-377.

son frère le suivit peu de jours après avec un second corps d'armée.

Ce dernier dans sa route ayant campé près de Thèbes, Léontide l'un de ses Magistrats crut l'occasion favorable pour y établir l'Aristocratie, et sollicita Phébidas de s'emparer de la citadelle qu'on appelloit la Cadmée. Phébidas y consentit d'autant plus aisément, que le parti démocratique, alors dominant dans la ville, venoit de défendre à tous les Thébains de servir contre Olynthe.

Un jour donc que les Thébains dans la joye d'une fête se tenoient beaucoup moins sur leurs gardes qu'à l'ordinaire, les troupes Lacédémoniennes se saisirent de la citadelle, et Léontide devenu parlà comme maître de la République, fit bannir quatre cens des partisans zélés de la démocratie.

Quand la nouvelle de cet attentat arriva à Lacédemone, tout ce qu'il y restoit

roit de citoyens un peu honnêtes crièrent à la perfidie, et demandèrent qu'on punit Phebidas ; Agesilas soutint au contraire que l'action étant utile à Sparte, étoit par là même justifiée, et qu'on n'a pas besoin d'ordres pour servir la patrie. Le Sénat adopta les deux opinions, condamna Phebidas à une grosse amende, et lui ôta le commandement ; mais décréta en même tems qu'on garderoit la citadelle, et qu'on y mettroit bonne garnison. N'eut-on pas pu lui dire, Pardonnez au voleur, ou rendez le vol ? Olynthe fut forcée deux ans après de capituler, et de devenir alliée de Sparte, c'est-à-dire, un des instrumens de la tyrannie, ou de la grandeur.

Les Thébains exilés s'étoient retirés à Athènes, qui se souvenant de l'azile que Thèbes avoit accordé vingt-six ans auparavant à ses citoyens qui fuioient la tyrannie des Trente, mépriſa

prise l'ordre que lui donna Sparte de les renvoyer. Pélopidas l'un d'eux les assembla un jour, et leur proposa d'aller délivrer Thèbes, ainsi que Thrasybule étoit parti de Thèbes pour venir délivrer Athènes; ils applaudissent avec transport au projet, en instruisent leurs amis secrets qui étoient restés dans la ville, concertent avec eux la manière de l'exécuter, et partent en équipage de chasseurs, avec des pieux, des rets, et des chiens pour éloigner les soupçons.

Arrivés près de Thèbes douze d'entr'eux prennent les devans, entrent dans la ville sans être apperçus, et gagnent heureusement la maison de Charon: trente six autres conjurés les y attendoient.

Le Greffier Philidas qui étoit du complot, donnoit le même soir à souper au Rhétarque Archias, et aux principaux Magistrats de la faction Lacédémonienne; vers la fin du re-

pas

pas un courier arrive d'Athènes, remet au Beotarque une lettre qui détaillait la conjuration, et le prie instamment par ordre de son maître de le hâter de la lire, parce qu'il y va de question d'affaires fériées; Archias en pointe de vin répond en riant, « à demain les choses sérieuses, » et met la lettre sous son chevet; il n'y eut point de lendemain pour lui.

Phillidas avoit promis à ses convives de leur amener les plus belles femmes de la ville, et au lieu d'elles, amena les conjurés habillés en femmes, qui sous couleur de médecine ne voulurent pas même entrer dans la salle qu'on n'eut congédié les valets; ils y entrèrent alors l'épée à la main, et firent main basse sur tous les convives; Pélopidas suivi de quelques autres mit fin en même temps aux jours de Leontide; les quatre conspirateurs qu'il avoit amenés d'Athènes le joignirent le lendemain, et le peuple

Ils formèrent aussitôt le siége de la citadelle, et Athènes leur envoia près de six mille hommes; la faim seconda leurs efforts, et obligea bientôt la garnison à capituler. Elle rencontra en se retirant le Roi Cléombrote, qui venoit à son secours avec la lenteur lacédémonienne; il n'étoit plus tems.

An de R. 376-390. Av. J.C. 377-363. Sparte néanmoins inspiroit encore tant d'effroi, que de peur d'attirer ses armes sur eux, les Athéniens punirent par l'exil ou la mort ceux qui les avoient engagés à secourir Thèbes: Pelopidas, qui vit sa patrie réduite par-là à soutenir le poids de la Grèce entière, fit dire sous main à Sphodrias Général Lacédémonien, qu'il ne lui feroit plus glorieux, ni plus facile que de s'emparer du Pyrée; Sphodrias le croit, tente une surprise, et la manque; Sparte veut d'abord le punir, Agésilas le fait absoudre, les Athéniens

Athéniens irrités équipent une flotte, ravagent les côtes de la Béotie, et prennent Corcyre. Timothée fils de Conon l'avoit commandée dans cette expédition; ses envieux le firent peindre endormi, avec la fortune à ses pieds, qui prenoit pour lui des villes dans des filets. "Si je prends des villes pendant mon sommeil," leur répondit-il fièrement, "que ne ferai-je pas réveillé?"

An de R. 376-390. Av. J. C. 377-363.

Les Lacédémoniens ne furent pas plus heureux contre Thèbes que contre Athènes. Agésilas lui-même revint à la fin de la campagne plus couvert de blessures que de lauriers. L'année suivante Pélopidas à la tête de cinq cents hommes défit à Téguyre un corps de troupes ennemies trois fois plus nombreux que le sien.

Cependant la Grèce entière lasse de déchirer ses entrailles pour servir l'ambition et l'orgueil de Sparte, y envoia des

des Députés pour terminer cette triſte guerre: Epaminondas y parut auſſi de la part des Thébains, et prouva par un diſcours plein de force, que la paix ne ſeroit ſolide, qu'autant que l'équité en ſeroit la baſe: Agéſilas ne pouvant lui répondre, lui demanda ſi en conſéquence de ſes beaux principes, les Thébains laiſſeroient la Béotie indépendante? Et vous, reprit Epaminondas, affranchirez-vous la Laconie? Le Roi piqué effaça les Thébains du traité prêt à ſe conclure, les autres Grecs y conſentirent, moins par haine pour Thèbes que par crainte de Lacédémone.

La guerre recommença donc, et le Roi Cléombrote entra dans la Béotie avec une armée de vingt cinq mille hommes: Thèbes effrayée n'en avoit que ſix mille à lui oppoſer, et après avoir nommé Epaminondas Général, craignoit de le laiſſer partir, les Prêtres n'annonçant que de funeſtes pré-

ſages;

sages ; Epaminondas qui appréciait ces superstitions ce qu'elles valoient, répondit que combattre pour sa patrie, étoit le meilleur de tous les présages, et se mit en marche : Les armées en vinrent aux mains près du bourg de Leuctres ; Epaminondas sachant bien que les alliés de Sparte ne l'avoient suivie qu'à regret à cette guerre, tourna tous ses efforts contre la phalange Lacédémonienne, convaincu que s'il l'enfonçoit, il auroit bon marché du reste ; Pelopidas le seconda merveilleusement, à la tête du bataillon sacré, formé de trois cens jeunes gens, qui faisoient serment de se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir ; Cléombrote enfin fut tué avec quatorze cens de ses concitoyens, et comme l'avoit prévu Epaminondas, le reste de l'armée prit aussitôt la fuite.

Jamais Lacédémone n'avoit perdu bataille si sanglante, et jamais elle ne

montra

montra plus de fermeté ; on y célébroit alors les jeux gymniques, et une foule d'étrangers s'y étoient rendus pour les voir ; les Ephores ordonnèrent de les continuer, les parens des citoyens morts se réjouirent, ceux des fuiards se cachèrent.

Cependant l'Etat se trouvoit dans le plus grand embarras : D'un côté la loi flétrissoit quiconque avoit fui, les excluoit de tous les emplois, défendoit même de contracter mariage avec eux, et les obligeoit à porter des habits bigarrés en signe d'ignominie ; de l'autre il sembloit dangereux de désespérer tant de citoyens, et d'en priver la patrie à une époque où elle en avoit tant besoin : Pour sortir de ce dédale on fit Agésilas arbitre des lois, il n'y changea rien, et se borna à dire, qu'il falloit les laisser dormir ce jour-là, et leur rendre le lendemain toute leur vigueur ! La plupart des historiens ont fort admiré la prudence,

pour

pour peu cependant que ces ſommeils fuſſent devenus fréquens, ils auroient aiſément dégénéré en léthargie.

Thèbes croiant que la crainte ſeule avoit empêché les Athéniens de la ſecourir, leur propoſa une ligue auſſitôt après ſa victoire; mais les Athéniens, charmés de l'abaiſſement de Sparte, commençoient à redouter ſes vainqueurs, et ils refuſèrent.

Il n'en fut pas de même de la plupart des autres alliés de Sparte, ravis de leur défaite qui briſoit leurs fers, ils ſe rangèrent en foule ſous les étendarts des Thébains, qui ſoumirent l'Elide, Argos, l'Arcadie, et entrèrent dans la Laconie avec ſoixante et dix mille hommes. Il y avoit plus de ſix cens ans que l'intérieur du pays n'avoit été ravagé par la guerre, il le fut complettement cette fois; et Agéſilas qui ſe vantoit que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi, vit les Thébains campés ſur

les

les rives de l'Eurotas, et la patrie en danger d'être prise.

Sparte en effet étoit sans murailles, et quelque braves que fussent les habitans, ils auroient difficilement résisté à une armée si nombreuse conduite par Epaminondas et Pelopidas; mais ces deux Chefs craignant qu'on ne leur reprochât un jour d'avoir pour leur coup d'essai crevé l'un des yeux de la Grece, se contenterent d'avoir terrassé son orgueil, et ne l'attaquerent pas même.

Cependant avant de se retirer, ils porterent un autre coup à la puissance; il y avoit près de trois siecles que les habitans de la Messenie avoient été forcés par Sparte d'abandonner leur pays; les Généraux Thébains rappellerent leurs descendans épars dans la Sicile, l'Italie et la Grece; ils revinrent en foule, et bâtirent une nouvelle Messene.

On s'attend sans doute qu'Epaminondas et Pélopidas revinrent à Thèbes en triomphe, et au milieu des applaudissemens : à peine y furent-ils arrivés, qu'on les cita en jugement pour avoir retenu le commandement de l'armée au delà du terme fixé par les loix.

Ils n'avoient pas en effet cru devoir perdre le fruit de leur victoire pour observer un réglement funeste dans la conjoncture, et ils avoient fait un si bel usage du commandement qu'ils avoient gardé, qu'il semblioit dur de leur en faire un crime. D'un autre côté il faut avouer qu'une infraction aux loix utile dans un temps en amene d'autres dangereuses dans des circonstances toutes différentes. Ils furent enfin cités pour se justifier : Pélopidas le fit en accusé. Epaminondas en Héros. " Que je " meure," dit-il à ses juges, " je " mourrai avec joye, pourvu que

" ma

" ma ſentence ſoit ainſi concue : E-
" paminondas, pour avoir ſoumis
" l'Arcadie, relevé Meſſène, porté
" les armes des Thébains juſqu'aux
" portes de Sparte, et l'avoir privée
" de ſes alliés, a été mis à mort par
" ſes concitoyens ;" Ce plaidoier inattendu désarma ſes Juges, et au lieu que Pélopidas n'avoit été abſous qu'avec peine, il ſortit du Conſeil comme des combats, admiré et couvert de gloire.

Ses envieux, (car le moien qu'un grand mérite n'en ait pas !) ſes envieux, pour ſe venger de quelque manière, lui firent donner un emploi fort mince ; mais Epaminondas portant partout ſon génie, s'en acquitta ſi ſupérieurement qu'il le releva ; et il diſoit à ce ſujet, que ſi la charge montre quel eſt l'homme, l'homme à ſon tour montre quelle eſt la charge.

Cependant

Cependant Sparte interdite implora contre les Thébains le secours d'Athènes. Lorsque Lysandre abattoit ſes murs au ſon des trompettes, et la ſoumettoit à trente tyrans, il ne prévoioit guère que ſa patrie ſeroit au bout de trente cinq ans réduite à cette démarche; Soit compaſſion, ſoit politique, les Athéniens s'unirent à leurs anciens ennemis.

Sparte et ſes alliés députèrent enſuite à Suſe pour faire entrer la Perſe dans leur ligue; Thèbes chargea Pélopidas de parer le coup, et il y réuſſit: Il fit ſentir au Roi qu'il n'étoit point de ſon intérêt de ſoutenir Athènes et Sparte, ſes ennemies invétérées contre Thèbes qui ne l'avoit jamais attaquée, et balanceroit au contraire la puiſſance des deux Républiques. Le Roi comme garant du traité d'Antalcide, défendit aux Athéniens de ravager les côtes de la

Béotie,

Béotie, et à Sparte d'attaquer Mantinée; il fallut bien s'y soumettre.

Thèbes étoit si considérée, que les Thessaliens attaqués par Alexandre tyran de Phères, ne virent que son appui capable de les sauver, et ils l'implorèrent. Pélopidas marcha contre l'oppresseur, et lui enleva toutes ses conquêtes.

Perdiccas et Ptolémée, qui se disputoient la couronne de Macédoine, le privent ensuite, pour arbitre; il prononça en faveur du premier, et emmena pour ôtages à Thèbes trente jeunes Seigneurs, et Philippe frère du Roi.

Peu après cependant il tomba par trop de confiance entre les mains du Tyran de Phères, qui le retint prisonnier.

Thèbes arme pour le délivrer, mais mit à la tête des troupes des Chefs si peu capables, qu'Alexandre les poussa dans un défilé, où une

Cependant perte

Cependant

[illegible] les alliés de Thèbes é-
[illegible] la grandeur où ils la voioient
[illegible], commençoient à craindre
de l'avoir trop bien servie, et cher-
choient à rétablir la balance entr'elle
et les Spartiates; les Mantinéens quit-
tèrent même son parti pour embrasser
celui des derniers : Epaminondas
nommé Général prévit que cette dé-
fection en produiroit d'autres, si elle
restoit impunie, et s'avança vers Man-
tinée; mais apprenant qu'Agésilas é-
toit près d'arriver avec son armée, il
changea de dessein, et marcha à
Sparte; il l'eut trouvée sans défense,
et prise par conséquent d'emblée,
si Agésilas qui en eut avis ne fut
promptement revenu; on se battit a-
vec fureur près des portes, et les Thé-
bains pénétrèrent jusques dans la place
publique; à la fin pourtant on les re-
poussa, et ils reprirent la route de
Mantinée.

L'armée

[illegible] ennemie les [illegible]
et l'on en vint bientôt à une [illegible]
le Général Lacédémonien y fut bles-
sé, Epaminondas tué, aucune des
deux armées ne fuit, le champ de ba-
taille resta aux Thébains ; mais com-
me s'ils eussent perdu avec leurs deux
Capitaines le courage qui les faisoit
vaincre, ils ne firent plus rien de
digne du rôle qu'ils avoient joué sous
eux dans la Grèce ; et comme Epa-
minondas et Pélopidas avoient tiré
Thèbes de l'obscurité, elle y rentra
à leur mort.

Ce ne seroit cependant connoître
qu'à demi ces grands hommes, que
de ne voir en eux que de grands ta-
lens pour la guerre et la politique ;
ils valoient plus encore par le cœur.
Pélopidas né riche n'employoit son
bien qu'à doter les filles des pauvres,
à fournir à ceux-ci des armes, à ra-
cheter ses compatriotes qui avoient
été faits prisonniers de guerre : Epa-

Epaminondas ne pauvre eut mille occasions de se mettre dans l'opulence, mais il en profita si peu, qu'il ne laissa pas même en mourant de quoi se faire enterrer. Comme on le félicitoit sur sa victoire de Leuctres, " Le plus grand plaisir," dit-il, " qu'elle me fasse, c'est la joye qu'en " auront mon père et ma mère."

Epaminondas eut sur son ami l'avantage des lettres, et des connoissances, et fut, ainsi que le Poëte Pindare, et le Philosophe Plutarque, une exception au reproche de grossiéreté et de stupidité que le reste des Grecs faisoient aux Béotiens: Aussi modeste qu'éclairé, il n'étala jamais son savoir, et mérita qu'un de ses amis dit de lui, qu'il n'avoit jamais connu d'homme qui sçut plus, ni qui parlât moins.

Un dernier trait qui distingua ces deux Thébains de beaucoup d'hommes célébres, et qui achève leur éloge,

CHA-

CHAPITRE XVIII.

DE SOCRATE.

C'EST beaucoup que de donner dans l'Abrégé de l'hiſtoire univerſelle un chapitre à celle d'un particulier, mais nous croions devoir cet hommage à celui peut-être de tous les Payens qui a le plus honoré la nature humaine.

Socrate nâquit à Athènes 471 avant J. C. Sophroniſque ſon père étoit ſculpteur, et ſa mère ſage-femme. Il diſoit à ce ſujet qu'il étoit étrange qu'un ſtatuaire épuiſât ſon génie à donner à un marbre la figure d'un homme, et qu'un homme fût ſi peu d'efforts pour n'être pas l'image d'une pierre : Il s'appelloit auſſi l'accoucheur des eſprits, parce qu'en effet il avoit l'art de tirer tout le parti poſſible de celui des autres; il apprit

lui-même la ſculpture, et fit les ſtatues de Mercure et des Graces.

Criton le tira de l'attelier, et Archélaüs diſciple d'Anaxagore lui enſeigna la philoſophie, qui ſe réduiſoit alors preſque à la phyſique. Socrate, après en avoir appris tout ce qu'on en ſavoit de ſon tems, c'eſt-à-dire, fort peu de choſe, abandonna cette étude comme beaucoup plus pénible qu'utile, et faiſant deſcendre la philoſophie du Ciel en terre, il la tourna entiérement du côté de la morale; la vie entiére en fut un traité.

Son pére lui laiſſa quelques mille livres, il les prêta à l'un de ſes amis, qui fit banqueroute; mais il vivoit de ſi peu, que ce fut à peine une perte pour lui; il avoit pour maxime, que l'homme le plus ſemblable à l'Etre Suprême eſt celui qui a le moins de beſoins, et contemplant un jour le luxe d'une fête, il s'écria en ſe ſen-

 citant,

citant : " Que de choſes dont je n'ai
" pas beſoin !"

Archélaüs Roi de Macédoine lui offrit de riches préſens, et l'invita à venir à ſa Cour ; mais Socrate le refuſa, comme il avoit refuſé pluſieurs riches Athéniens ; ſes amis ſeuls étoient ſa reſſource : " Si j'avois de
" l'argent," leur dit-il un jour, " j'a-
" chéterois un manteau ;" il ne l'attendit pas longtems, mais il eut été mieux de prévenir ſa demande : Eloigné d'ailleurs de toute affectation, il étoit toujours propre, et reprochoit au Cynique Antiſthène, qu'au travers des trous de ſes haillons on découvroit beaucoup d'orgueil.

Il étoit né violent et colère, mais ſa femme Xantippe par ſes emportemens, et ſes amis par leur modération, le corrigèrent entièrement : Se ſentant un jour ému contre un eſclave, " Je te frapperois," lui dit-il,
" ſi je n'étois en colère ;" et quelcun

lui

lui aiant donné un soufflet, il dit en riant qu'il étoit fâcheux de ne pas la voir quand on devoit s'armer d'un casque.

Le Démon, ou genie familier de Socrate n'étoit autre chose que son habileté supérieure à prévoir les événemens dans leurs causes, habileté dont il aimoit mieux laisser l'honneur aux Dieux, que d'en faire le fruit de la propre sagesse.

Cérephon l'un de ses disciples demanda un jour aux Prêtres de Delphes, s'il y avoit au monde un homme plus sage que son Maître; l'Oracle aiant répondu négativement, Socrate étonné s'adressa, pour trouver le sens de cette réponse, aux poëtes, aux artistes, qu'il trouva tous infatués d'eux-mêmes; il en conclut, qu'il ne leur étoit supérieur, que parce qu'ils avoient une haute idée de leurs lumières, et de

leur ſageſſe, au lieu qu'il ſavoit bien n'en poſſeder aucune.

Quelque ſévère que fut ſa morale, il eut une foule de diſciples de toute condition qui le chériſſoient à l'envi.

Une loi expreſſe condannoit à mort tout Mégarien qui mettroit le pied dans l'Attique, Euclide qui l'étoit n'en venoit pas moins chaque ſoir entendre les leçons de Socrate, et s'habilloit en femme pour n'être pas découvert.

On concevra mieux cet enthouſiaſme, quand on ſaura qu'il n'enſeignoit point avec le pédantiſme et la ſéchereſſe des Maîtres ordinaires; point de diſcours d'apparat, ni même de longs diſcours; il profitoit de tout ce qui s'offroit pour porter ſes diſciples au bien, et leur faiſoit plutôt trouver la vérité qu'il ne la leur démontroit; la gaîté et les graces préſidoient toujours à ſes inſtructions.

Alcibiade, par exemple, parloit un jour avec complaiſance de l'étendue

de

de ſes terres ? Socrate le mena vers une carte de Géographie, et lui demanda où étoit l'Attique ; il eut quelque peine à la découvrir : " Maintenant, " ajouta Socrate, " montrez-moi vos vaſtes domaines ! " " Oh, " dit Alcibiade, " ils ſont trop petits " pour être marqués ſur la carte : " " De grace donc, " reprit le Philoſophe, " ne ſoiez plus ſi vain de poſſéder un point de terre imperceptible. "

Les jeunes Athéniens éblouis de la gloire qu'Ariſtide, Cimon, Themiſtocle s'étoient acquiſe, bruloient d'entrer dans leur carrière, et ſouvent ſans talens pour y réuſſir ; entr'autres un frere de Platon, nommé Glaucon s'étoit ſi fort mis dans la tête, que c'étoit à lui à gouverner la République, quoiqu'il n'eut pas encore vingt ans, que ni parens, ni amis n'avoient pu le diſſuader. Un jour Socrate le rencontre, l'aborde, et lui dit : " Vous

aspirez donc aux emplois, Glaucon, en vérité c'est le plus beau projet que vous puissiez former, car si vous réussissez, vous illustrerez votre maison, vous servirez votre patrie, et vous acquerrez une gloire immortelle." Ravi d'un début si flatteur, le jeune homme avoua la dette. "Certainement," reprit Socrate, "vous prétendez aux dignités pour vous rendre utile au public ; dites moi donc, au nom des Dieux, quel est le premier service que vous comptez rendre à l'Etat?" Glaucon embarrassé cherchant la réponse, "Peut-être," lui dit Socrate, "ce sera de l'enrichir." "C'est cela même," dit le jeune homme. "Vous connoissez donc les revenus, les dépenses, et les ressources de l'Etat?" Glaucon avoua qu'il n'avoit pas même pensé à s'en instruire, mais ajouta qu'on pouvoit enrichir un Etat des dépouilles de ses ennemis :

ennemis. " Fort bien, " reprit Socrate, " mais pour vaincre nos ennemis il faut être plus fort qu'eux; " vous avez donc un état de leurs " forces de terre et de mer, ainsi que " des nôtres; vous m'obligeriez de me " le montrer. " Le jeune ambitieux aussi neuf sur cet article que sur le premier rougit, et convint qu'il feroit bien d'attendre quelque tems encore, avant de prendre le timon de la République.

Il y avoit alors dans la Grèce une foule de prétendus Savans, qui prenoient le titre fastueux de Sophistes, ou de Sages, mais qui bouffis d'orgueil, intéressés et vindicatifs n'en eurent jamais que le nom. Ils alloient de ville en ville, se disoient possesseurs de la science universelle, offroient de l'enseigner, et de répondre sur le champ à toutes sortes de questions: Séduits par leurs promesses, les jeunes gens les suivoient en foule, et ne rap-

portoient de leurs instructions qu'un ton décisif, et beaucoup de suffisance. Socrate résolut de les attaquer, en les rendant non odieux, mais ridicules; il se trouvoit souvent avec eux dans de nombreuses compagnies, les questionnoit d'un ton modeste d'un ignorant qui vouloit s'instruire, les obligeoit à des réponses précises, d'où il les menoit à la fin à des conséquences si absurdes, qu'ils étoient forcés de se dédire, ou de se taire; leurs disciples qui paioient fort cher leurs leçons les abandonnoient, leurs plus zélés admirateurs finissoient souvent par se moquer d'eux.

Attaqués à la fois par l'intérêt et par la gloire, on comprend quelle haine ils conçurent contre Socrate.

Aristophane, à leur persuasion, ou piqué du mépris qu'il faisoit de ses Comédies, le joua sur le théatre dans la pièce qu'il intitula les Nuées; il y représenta Socrate guindé dans un panier au milieu des airs, apprenant

aux

aux débiteurs à tromper leurs créanciers, vomissant mille impiétés contre les Dieux de sa patrie, et parlant de lui-même comme du plus savant des mortels. Socrate instruit du sujet de la pièce vint l'entendre contre sa coutume, et ne montra pas le moindre chagrin. Quelques étrangers même aiant désiré de le voir, il eut la complaisance de se lever de sa place, et de rester debout tant que l'action dura, disant à ses voisins qu'il croioit être à un grand repas, où l'on se moquoit agréablement de lui, et qu'il falloit entendre raillerie. Les Athéniens qu'on flattoit toujours en déprimant tout mérite supérieur, furent si charmés de cette pièce, qu'ils firent mettre le nom d'Aristophane au dessus de ceux de tous ses rivaux.

La guerre de Sicile, et les malheurs qui la suivirent, occupèrent depuis si fort les esprits, que les ennemis de Socrate ne voyant

pas jour à le perdre, le laissèrent tranquille ; mais les trente Tyrans eurent à peine été chassés, que Mélitus, Anytus et Lycon lui firent partie, et l'accusèrent devant le Tribunal des Cinq-Cens de ne point adorer les Dieux de sa patrie, et de corrompre la jeunesse. Socrate se défendit avec la modeste dignité d'un sage. Il démontra d'abord sa dévotion aux Dieux d'Athènes par les fréquens sacrifices qu'il leur avoit offerts sur les autels publics, et dans sa maison ; ce qui prouvoit au moins qu'on lui a fait trop d'honneur en l'appellant le premier martyr de l'unité d'un Dieu. Il donna ensuite à ses Juges un précis de ses leçons ordinaires, et somma les parens de tous ses disciples de déposer contre lui, s'ils s'étoient apperçus qu'il eut perverti leurs enfans. Il déclara même au Tribunal, que voulut-on l'absoudre, à condition qu'il garderoit à l'avenir

le

le silence, il aimeroit mieux obéir à Dieu, et ne cesseroit point d'exhorter ses compatriotes à préférer la vertu aux richesses, la sagesse aux honneurs, et la beauté de l'ame à celle du corps : il ajouta enfin que s'il n'avoit point paru devant lui avec cet air abject et suppliant si ordinaire aux accusés, ce n'étoit point par orgueil, mais par l'intime persuasion où il étoit qu'on doit convaincre son Juge, et non le prier, qu'il ne siége point sur le Tribunal pour faire plaisir en violant la loi, mais pour rendre justice à qui il la doit : Il fut absous par deux cens vingt voix, et condamné par deux cens quatre vingt une.

Il fallut alors fixer par un second jugement la peine qu'il devoit subir, et il étoit d'usage que l'accusé demandât la prison, l'exil, une amende : Socrate ne croiant pas mériter aucun châtiment, dit que pour prix des soins qu'il s'étoit donnés pour

instruire

instruire gratis la jeunesse, il se condamnoit à être nourri le reste de ses jours dans le Prytanée aux dépens de la République : Cependant sur les pressantes sollicitations de tous ses amis qui se rendirent ses cautions, il offrit ensuite une amende d'un demi-talent ; mais sa grandeur d'ame avoit révolté ses Juges iniques, qui le condamnèrent à boire la ciguë ; Socrate marcha en prison, où l'on lui mit les fers aux piéds.

Une circonstance sembla lui laisser quelque espoir, et aux Athéniens le tems d'ouvrir les yeux sur leur crime ; ils envoioient chaque année un vaisseau à Délos pour y offrir des sacrifices à Apollon, et depuis son départ jusqu'à son retour, on ne pouvoit faire mourir personne ; or ce vaisseau étoit parti la veille de la condamnation de Socrate, et ne revint qu'au bout de trente jours ; mais ce répit ne servit qu'aux amis de Socrate,

à qui

à qui il donna le tems de recueillir ses dernières leçons.

Pour rendre sa mort aussi glorieuse qu'elle pouvoit l'être, il falloit qu'elle fût volontaire ; Criton lui donna ce dernier lustre : La veille du retour du vaisseau de Délos, il gagna le géolier, vint apprendre à Socrate qu'il pouvoit se sauver, et mit tout en œuvre pour l'y décider. Socrate en le remerciant, lui prouva qu'il n'est pas permis de dérober sa tête aux lois, et resta captif. Le lendemain il embrassa ses enfans et sa femme, entretint longtems ses amis sur l'immortalité de l'ame, but en souriant la ciguë, et mourut enfin paisiblement à l'âge de soixante et dix ans. Ses disciples et ses amis se retirèrent à Mégare, soit que le séjour d'Athènes leur fut devenu odieux, soit qu'ils craignissent le parti qui avoit immolé leur Maitre.

Cette terreur ouvrit enfin les yeux, car à peine Socrate eut péri, que selon leur caractère léger, qui d'une cruauté extrême passoit rapidement à une extrême sensibilité, les Athéniens commencèrent à le regretter vivement : Euripide son ami composa pour le venger la tragédie de Palamède opprimé comme lui par la calomnie, et quand l'acteur prononça ce vers,

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie,

tout le théatre en fit l'application à Socrate, et fondit en larmes : Peu après ses accusateurs furent eux-mêmes accusés, Mélitus mis à mort, Anytus et Lycon bannis, et tous les Juges qui l'avoient condanné regardés avec tant d'horreur, que quelques-uns se tuèrent de désespoir : Enfin Athènes lui fit faire par la main du fameux Lysippe une statue de bronze, et lui érigea même une chapelle

On tourmente les jours du sage,
Et l'on se pleure après sa mort.

Par malheur pour Athènes, Socrate ne fut pas le dernier homme de bien dont elle paia les services du dernier supplice.

CHAPITRE XIX.

De Carthage et de la Sicile.

Prise d'Agrigente par les Carthaginois, Denys empereur Syracuse, perfidie des Siciliens, mot des Rhégeois cruellement vengé, Philoxene, Damon et Pythias, Damocles, Denys le jeune, Platon, Dion, détrônement et retour de Denys, Timoléon l'envoie à Corinthe, bat les Carthaginois, détruit les Tyrans ; conduite généreuse des Corinthiens avec Syracuse.

An de R. 341-349. Av. J. C. 412-404.

APrès la défaite des Athéniens en Sicile, les habitans de Ségeste, ou d'Egeste, qui les y avoient attirés, craignant la vengeance des Syracusains, offrirent aux Carthaginois de se mettre sous leur protection ; Annibal vint à leur secours, et prit Sélinonte et Himère.

Ses succès ranimèrent chez ses compatriotes leur ancien desir de conquérir la Sicile, et trois ans après ils

l'y renvoièrent ; il y mourut bientôt de la peste, mais Imilcon son Collégue prit Agrigente, l'une des villes les plus grandes et les plus fortes de la Sicile.

Cette conquête jetta l'effroi dans l'Isle, et fut fatale à Syracuse même : Un citoyen nommé Denys en accusa les Magistrats d'avoir causé la perte d'Agrigente en ne la secourant que très-foiblement, et les rendit par-là si odieux qu'on les cassa, fut mis lui-même parmi ceux qu'on leur substitua, fit rappeller les bannis, accusa les Chefs de l'armée de s'entendre avec Imilcon, fut nommé Chef à leur place, prit enfin des gardes, et se rendit maître de Syracuse.

Cependant les Carthaginois poussant leurs avantages, prirent encore Gèle et Camarine ; Denys arrêta leurs conquêtes par un traité qui leur laissa toutes celles qu'ils avoient faites.

An de R. 350-363. Av. J. C. 403-390.

il ne pensoit à rien moins qu'à observer ce traité, est voici dans la guerre les deux grands avantages d'augmenter sa puissance, et d'affoiblir chez les Syracusains le sentiment de leur servitude en les occupant au dehors; mais il avoit besoin de tems pour se mettre en état de vaincre un peuple aussi puissant que les Carthaginois; il fit donc la paix, en attendant qu'il put faire la guerre. Dès qu'il eut achevé ses préparatifs, il commença les hostilités par une noire perfidie; il abandonna aux Syracusains les biens et la personne des Carthaginois, qui sur la foi des traités exerçoient le commerce à Syracuse; aussitôt leurs maisons furent mises au pillage, eux-mêmes torturés et massacrés en foule; et dans toutes les villes où ils n'étoient pas maîtres, on exerça sur eux les mêmes fureurs.

Syracuse faillit payer cher cette trahison. Il est vrai que Denys emporta d'abord

d'abord plusieurs villes de peu de nom, mais Imilcon les reprit bientôt, & la tint de trois cens mille hommes, tandis que Magon battit sur mer Leptine beau-frère de Denys, dont il tua vingt mille hommes, et lui prit cent vaisseaux. Tout étoit fait de Syracuse qu'ils assiégerent ensuite, s'ils avoient un peu plus pressé les attaques; mais Imilcon la regardant comme une proye assurée, s'occupa plus à piller la campagne qu'à pousser le siége, bientôt la peste se mit dans son camp, et y fit de si affreux ravages, qu'après avoir perdu deux batailles, il acheta pour trois cens talens (£. 127500) de Denys la permission de se retirer avec les citoyens de Carthage, où il fut à peine arrivé qu'il se donna la mort.

Denys attaqua alors les Rhégeois, vivement piqué de ce que leur aiant demandé quelques années auparavant pour femme la fille d'un de leurs concitoyens,

An de R. 364-381. Av. J.C. 389-372.

qu'ils n'avoient à lui donner que la fille du bourreau; il les força d'abord à lui livrer trois cens talens, et tous leurs vaisseaux; et après les avoir ainsi affoiblis, il leur chercha de nouveau querelle, les réduisit à se rendre à discrétion, et vendit tous ceux qui ne purent donner une mine (*f* 78) pour leur rançon. On voit par-là qu'un bon mot peut entraîner la ruïne d'un Etat.

Denys avoit à peine assouvi sa vengeance, qu'il eut de nouveau à combattre les Carthaginois en Sicile: Cette guerre leur réussit d'abord fort mal, Magon leur Général fut défait et tué, mais son fils le vengea dans une grande bataille, où il périt quatorze mille Syracusains: Denys effrayé consentit à laisser aux vainqueurs tout ce qu'ils avoient en Sicile, et de plus quelques autres places, et paya mille ta-

guerre.

Il survécut peu à ce traité, et l'on n'imagineroit guère l'occasion de sa mort ; ce fut son gout pour la poësie, et son ambition de passer pour un grand poëte : Il étoit si délicat là-dessus, qu'un Courtisan nommé Philoxène aiant critiqué quelques vers de sa façon, il l'envoia en prison, qu'on appelloit à Syracuse les carrières ; cependant la Cour aiant intercédé pour lui, il fut élargi le lendemain, et même admis à la table du Prince : Ce dernier au dessert lut à ses convives, (comme il lui arrivoit souvent) une piéce de ses vers, qu'ils trouvèrent tous admirable ; mais leur suffrage de tous les jours le touchant beaucoup moins que celui de Philoxène, il lui demanda ce qu'il pensoit de l'ouvrage ; Philoxène, au lieu de répondre, se tourna vers les gardes, et leur dit :

"Qu'on me donne aux curieux."

Denys sentit la finesse de l'ironie, mais comprit aussi que c'étoit avilir le Prince que de l'employer à venger l'Auteur.

Il étoit si persuadé de l'excellence de ses pièces, qu'il envoia deux fois de ses poëmes à Olympie pour disputer le prix de la poësie ; mais il fut hué chaque fois, et il en eut une douleur amère. Espérant trouver chez les Athéniens plus d'équité, ou de goût, il leur envoia une tragédie qui fut en effet couronnée ; il en eut une joie si grande, qu'il y voulut associer la Cour et la ville, et leur donna un grand repas, où il se mangea si peu, qu'il en mourut au bout de quelques jours après un règne de trente-huit ans.

Nous ajouterons ici quelques traits intéressans de sa vie, qui n'ont pu trouver place dans l'histoire politique.

Quoique

Quoique digne par son usurpation et ses cruautés du nom de tyran que lui a donné la postérité, il permettoit souvent qu'on lui parlât avec franchise : Un jour qu'il se moquoit du gouvernement de Gélon, et disoit par une fade allusion à son nom, qu'il avoit été la rifée de la Sicile, Dion son beau-frère lui répondit : " Il s'en fie à vous à cause de Gélon, " mais à cause de vous l'on ne se fiera " plus à personne."

Un autre de ses beau-frères nommé Polyxène aiant exhorté en vain les Syracusains à rompre le joug, s'y déroba lui-même par la fuite, et Denys fit de grands reproches à sa sœur Thesta de ne l'avoir pas instruite du départ de son mari : " Quoi !" lui répondit-elle, " m'estimez-vous si " peu que de croire que s'il m'en eut " averti moi-même, je n'eusse pas " fait tous mes efforts pour l'accompagner, et n'eusse été plus fière " d'être

d'être appellée la femme de Polyxène sage et vertueuse, qu'elle fut du Tyran d'Denys admirée, que d'autres auroient puni peut-être de mort.

Comme ses guerres et ses bâtimens lui coutoient beaucoup, il supplioit les Dieux de lui pardonner les impôts qu'il avoit multipliés sur les peuples, et les prémices qu'il prenoit pour ses sacrifices, prouvoient seules sa bonté : il se trompoit en croyant ses sujets heureux : Sa garde n'étoit composée que d'étrangers ou d'esclaves, il portoit constamment une cuirasse sous sa robe, ne haranguoit le peuple que du haut d'une tour, il faisoit brûler la barbe par ses filles avec des coquilles de noix, n'osant leur confier à elles-mêmes le rasoir, avoit autour de son lit un fossé profond et un pont levis, et ne laissoit entrer personne la nuit dans sa chambre, ni grace à celui

soit ne leur fasse des reproches qu'ils n'eut été souillés par ses gages.

Ce homme si peu fait pour l'amitié, voulut pourtant en goûter à l'occasion que je vai dire.

Un Philosophe nommé Pythias qui avoit été condamné à mort, on ne sait pourquoi, pria qu'avant de l'exécuter, on lui permit de faire un voiage dans sa patrie pour y mettre ordre à ses affaires, et Damon son ami offrit de rester en prison jusqu'à son retour, dont on fixa le moment: Denys accepta l'offre, et Pythias partit. Le tems qu'on lui avoit accordé étoit près d'expirer, qu'il n'avoit point encore paru, et toute la Cour condamnoit l'imprudence de Damon, qui de son côté fort tranquille assuroit d'un ton ferme que son ami tiendroit sa parole. Il revint en effet au moment marqué, et se rendit aux prisons: Denys touché de la confiance de l'un, et de la fidélité de l'autre, fit grace à

celui qui devoit mourir, et demanda d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Il fut assez ingénu pour avouer dans une autre occasion ce qu'il pensoit de son état : Un Courtisan nommé Damoclès vantant avec extase ses trésors, ses Palais, sa gloire, Denys l'invita à en gouter ; Damoclès accepte avec joie, on le place sur un lit d'or, et on lui sert un repas magnifique ; des esclaves aussi beaux que richement vétus volent à ses ordres, des parfums exquis charment son odorat, une musique divine ravit ses oreilles ; Damoclès nageoit dans la joie, lorsque levant tout-à-coup les yeux, il vit suspendue sur sa tête la pointe d'une épée qui ne tenoit qu'à un fil ; une sueur froide le saisit, il ne voit plus ni tapis, ni mets, ni esclaves, il ne voit que l'épée, et le danger qu'il a couru ; plein de fraieur il supplie qu'on le laisse aller, et déclare qu'il ne veut plus être heureux.

Après

Après la mort de Denys il sembloit que les Syracusains, aussi avides de changement que de liberté, auroient dû rompre le joug, n'aiant surtout à combattre qu'un jeune Prince indolent et dénué d'expérience ; cependant soit que Denys le Père, en relâchant un peu sur la fin de sa vie les rênes de la tyrannie, se fut fait aimer, soit que ses victoires l'eussent rendu respectable, ou que les Syracusains crussent le gouvernement d'un Prince facile préferable aux dangers d'une guerre civile, ils laissèrent le jeune Denys monter tranquillement sur le trône. An de R. 381. Av. J. C. 372.

Aussitôt les Courtisans toujours semblables à eux-mêmes cherchèrent à se l'asservir en le plongeant dans les voluptés : Dion son beau-frère s'opposa seul à cette conjuration contre sa vertu, bien plus cruelle que celle qu'on auroit pu former contre sa vie; il lui représentoit sans cesse, que la débauche

débauche le rendroit auſſi méprisable à ſon peuple qu'incapable de lui réſiſter, que l'uſurpation lui aiant donné le ſceptre, la vertu ſeule pouvoit l'affermir dans ſes mains; enfin il le preſſa vivement de faire venir Platon à ſa Cour, comme l'homme le plus propre à l'éclairer ſur le gouvernement, et à le rendre les délices de ſes ſujets.

Denys n'étoit ni méchant, ni ſtupide; auſſi facile à recevoir de bonnes impreſſions que de mauvaiſes, il ſentit l'utilité des conſeils de Dion, et pria Platon par lettres de ſe rendre auprès de lui: Le Philoſophe s'en faiſoit de la peine, n'eſpérant pas tirer grand parti d'un Prince obſédé par les flateurs, et par les plaiſirs: Cependant Denys réitéra ſi fort ſes inſtances qu'il ſe laiſſa fléchir, le Prince lui envoia un char à quatre chevaux ſur la côte, et offrit à ſon arrivée un ſacrifice d'actions de graces aux Dieux.

Platon,

Platon, qui avoit hérité de son maître Socrate le talent de rendre la vertu aimable, et de s'insinuer dans les cœurs, déploia toute l'aménité de son caractère, et tous les charmes de la conversation pour inspirer au jeune Denys l'amour du savoir et des choses solides ; bientôt le jeune Prince s'y livre avec passion, les Courtisans qui avoient traversé de tout leur pouvoir les efforts du Philosophe, oublient eux-mêmes le joug de la Philosophie, les salles du Palais deviennent autant d'écoles de Géométrie.

Une occasion prouva l'heureux changement qui s'étoit fait dans le Prince. Un jour qu'il célébroit un sacrifice anniversaire, le Héraut prononça la prière ordinaire, " Qu'il plut " aux Dieux de maintenir longtems " la tyrannie, et de conserver le ty- " ran. " Denys qui commençoit à haïr ces noms, lui cria tout haut, " Ne cesseras-tu de me maudire !

Il chassa même sa garde, et parut ne vouloir plus tenir son empire que de l'amour de ses sujets.

Mais ce n'étoit que malgré eux que les Courtisans avoient interrompu leurs plaisirs pour se livrer à l'étude; désespérés de la métamorphose du Prince, ils comprirent que leur empire touchoit à sa fin, s'ils ne venoient à bout de le pervertir de nouveau.

Dans ce but ils se mirent d'abord à railler sa vie sérieuse et active, et la pédagogie sous laquelle on le tenoit; ils répandirent ensuite, que Dion ne cherchoit à dégouter Denys de la tyrannie que pour y élever ses propres fils de sa sœur Aristomaque; enfin ils prévinrent si fort l'oreille du Prince, que sans vouloir écouter Dion, il le fit secrètement embarquer, et conduire en Italie; peu après ayant eu quelques ennemis à réduire, il renvoia aussi Platon

il
nombre de ses citoyens.

Ce fut dans ſon retour que ce Philoſophe rencontra deux étrangers qui alloient voir les jeux à Athènes. Devenu leur compagnon de voyage, il leur apprit ſon nom, et par ſon eſprit et ſa politeſſe fit les honneurs de la route. Cependant comme il ne leur parloit ni de Socrate, ni de l'Académie, ils ne ſoupçonnerent point ce qu'il étoit, de ſorte qu'arrivés à Athènes, ils le prierent de les mener chez le fameux Philoſophe de ſon nom, dont la réputation remplissoit la Grèce ! Platon ſouriant leur répondit que c'étoit lui-même. Les étrangers l'en admirerent davantage, mais ils furent fort mauvais gré d'avoir poſſedé ce tréſor ſans le connoître ! Platon retrouva Dion à Athènes, ils viſiterent enſemble les principales villes de la Grèce, et partout on leur fit les plus grands honneurs ; Sparte reçut même Dion au nombre de ſes citoyens.

Denys regretta bientôt la perte qu'il avoit faite, et devenu soupçonneux dans ses passions, il écrivit à Platon lettres sur lettres pour l'engager à revenir, le menaçant de n'avoir plus de ménagemens pour Dion, s'il refusoit, et promettant tout au contraire, s'il se rendoit à ses vœux. Platon septuagénaire hésita encore plus que la première fois ; cependant l'espérance de servir son ami, s'il pouvoit servir la Sicile, le détermina, et il revint à Syracuse.

An de R. 392. Av. J. C. 361.

Son premier soin fut de travailler au rappel de Dion, mais le tyran éluda toutes ses demandes, se répandit ensuite en plaintes contre son beau-frère, et conjura même Platon de rompre avec lui ; il avoit d'ailleurs pour lui les plus grands égards, mais ayant fait vendre tous les biens de Dion, et s'en étant approprié le produit, Platon ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement ; De-

Heureusement

nys

ny les de se contraindre, le fit chan-
ger d'appartement, et le logea au
milieu de ses gardes.

C'étoit le loger au milieu de ses
ennemis. Platon avoit souvent con-
seillé au Prince de casser ses satellites,
et il y avoit résolu la première fois
que il les avoit établis depuis, le
Philosophe revint à la charge, et les
gardes irrités faillirent le tuer. De-
nys dut pourtant la bonté de les em-
pêcher de l'assassiner, et peu après
de le renvoier.

Mais aiant presque en même tems
obligé Arète femme de Dion à épou-
ser Timocrate, Dion se rendit à la
fin aux prières des Syracusains, qui
le sollicitoient sans cesse sous main
de rompre leurs chaines. Il
leva secrettement des troupes, et par-
tit de Zacynthe avec cinq vaisseaux
et huit cens hommes pour détrôner
un Prince qui en avoit cent mille, et
quatre cens vaisseaux de guerre.

An de R. 392. Av. J.C. 361.

Heureusement

Heureusement quand il débarqua en Sicile, Denys étoit en Italie, en sorte que Syracuse lui ouvrit aussitôt ses portes, et le nomma Généralissime avec un pouvoir absolu : le sage Dion ne voulut point de cette autorité arbitraire, et se fit donner vingt Collégues.

Il assiégea ensuite la citadelle où Denys étoit rentré par mer, mais désespérant d'y tenir longtems, il écrivit à Dion une lettre, où il offroit de se démettre, et l'exhortoit en termes couverts à lui succéder. Il n'espéroit pas l'y porter, mais le rendre suspect aux Syracusains. Il y réussit, le peuple que l'austère vertu de Dion révoltoit déja, commença encore à craindre sa puissance. Et pour l'affoiblir, lui substitua Héraclide dans le commandement de la flotte. Dion s'en plaignit, fit casser Héraclide, convoqua de nouveau le peuple, et tenta de défendre la citadelle.

Héraclide

Cet Héraclide avoit été banni comme Dion, et comme lui étoit revenu à Syracuse avec quelques vaisseaux pour la délivrer; il avoit d'ailleurs servi avec gloire, mais plein d'ambition, de bassesse et d'envie, il faisoit au dehors la cour à Dion, étoit petit et rampant devant lui, déféroit aveuglément à ses ordres, et plus le décrioit et le traversoit en secret: si Dion consentoit à laisser sortir Denys de la citadelle, il l'accusoit de ménager le Tyran; si Dion le refusoit, il lui reprochoit de prolonger la guerre pour jouir plus long-tems de l'autorité.

Cependant Denys ayant perdu deux combats, et voyant que les assiégeans ne vouloient entendre à aucune proposition, s'enfuit de nuit en Italie avec ses trésors, et laissa à son fils le soin de défendre la citadelle.

Héraclide

Héraclide qui auroit pu l'arrêter au passage, ne le fit point, le peuple en ayant paru mécontent; il proposa pour l'appaiser, de faire un partage des terres, sous couleur que l'égalité est le commencement de la liberté, de retrancher la paye des trois mille étrangers qui avoient suivi Dion, et de nommer de nouveaux Capitaines. Dion fit manquer la première proposition, les deux autres passèrent. Dion fut dépouillé du Généralat, et l'on créa vingt-cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Héraclide.

L'ingratitude des Syracusains alla plus loin, ils sollicitèrent même les soldats étrangers d'abandonner Dion, et n'ayant pu y réussir, ils furent prêts à les attaquer; la crainte seule les arrêta. Dion se retira avec ses troupes à Léonte, et ne tarda pas à être vengé.

Nypsée, Général de Denys, trouva en effet le moyen de se glisser dans

la

la citadelle avec des vivres et des troupes, puis profitant de la frayeur où un léger succès avoit plongé les Syracusains, il fit sur eux une furieuse sortie, en égorgea des milliers, et en emmena beaucoup d'autres prisonniers.

IV. Dans ce désastre tout le monde pensoit à Dion, mais personne n'osoit le nommer; enfin les soldats alliés proposèrent de le rappeller, et on lui députa pour le faire revenir.

Dion entend les Députés, assemble ses troupes, et leur dit: "Amis, je vous "ai convoqués pour vous faire délibé"rer sur ce qui vous regarde; pour "moi, je n'ai rien à examiner, quand "ma patrie est en danger. Si je ne puis "la sauver, je m'enterrerai sous ses "ruines. Voyez si vous voulez aussi "oublier notre faute, et achever l'ou"vrage que vous aviez si bien com"mencé. Que si l'ingratitude des "Syracusains vous porte à les aban-

"donner,

illens du moins les
Dieux de récompenser dignement la
fidélité que vous m'avez témoi-
gnée ! Tous les soldats répon-
dent par des cris d'applaudissement,
et des sermens de verser tout leur sang
pour lui ; il se met la même nuit en
chemin.

Il étoit près d'arriver, quand Nyp-
sée enhardi par son premier succès fait
une seconde sortie, renverse de nou-
veau les Syracusains, et met le feu
dans tous les quartiers voisins de la
citadelle ; Dion marche à lui à la lu-
eur des flammes, et parmi les débris
des planchers et des murs qui tom-
boient de toutes parts, et l'oblige à
rentrer dans la citadelle. Héraclide
lui fit le lendemain ses excuses, et fut
pardonné. La citadelle capitula peu
après, et le fils de Denys alla rejoin-
dre son Père.

An de R. 3955. Av. J. C. 358.

Dion pensa alors à régler le gou-
vernement, et ne croiant pas ce peuple
fougueux

Les

fougueux et volage capable de supporter une liberté entière, il vouloit établir une Aristocratie mitigée; l'incorrigible Héraclide, vil flateur de la populace, l'ayant encore traversé, il désespéra de rien faire d'utile, tant que ce malheureux vivroit, et il le fit tuer dans sa maison.

Il ne tarda pas à se reprocher son crime, et les remords empoisonnèrent le reste de sa vie! Elle ne fut pas longue! L'Athénien Callippe qui se disoit son ami, ayant formé le projet d'asservir Syracuse, crut ne pouvoir réussir, tant qu'elle auroit Dion pour défenseur, et l'assassina l'année suivante.

Toute la Grèce pleura ce grand homme, qui unit tous les talens d'un Guerrier à toutes les vertus d'un Philosophe, et à qui l'on ne peut reprocher qu'un peu de dureté dans les manières, et la mort d'un homme qui avoit mérité vingt fois l'échafaud

An de R. 395. Av. J.C. 358.

Les

An de R. 396-405. Av. J. C. 357-348.

Les mêmes soldats dont Calippe s'étoit servi pour l'affermir, lui servirent à le rendre maître de Syracuse; mais il en fut chassé peu après par Hyparinus frere de Denys, Hyparinus par Nypsée, et Nypsée par Denys lui-même.

An de R. 406. Av. J. C. 347.

L'adversité qui corrige souvent les hommes, n'avoit qu'aigri son caractère; il traita les Syracusains en Tyran offensé; un grand nombre d'entr'eux implorerent le secours qui avoit comme lui asservi Léonte, et leur promit pourtant de les venger, moins par amour pour eux que pour succéder à Denys.

D'un autre côté les Carthaginois qui ne perdoient jamais de vue le projet de soumettre toute la Sicile, crurent trouver dans ces divisions l'occasion la plus favorable, et y envoyerent Magon avec une nombreuse flotte. Ce nouvel ennemi fit prendre aux affaires de nouvelles mesures. Les Syracusains

Syracusains se défiant également du zèle et du pouvoir d'Icétas, implorèrent l'appui des Corinthiens leurs fondateurs, et Icétas fit avec les Carthaginois un traité secret, par lequel ils se partageoient la Sicile. An de R. 396-405. Av. J. C. 357-348.

L'ambassade des Syracusains fut très-bien reçue à Corinthe; on décerna un promt secours, et l'on en donna la conduite à Timoléon. An de R. 406. Av. J. C. 347.

Ce Timoléon avoit déja fait à la liberté un de ces sacrifices héroïques, qui révoltent les ames foibles, mais qui ravissent les grandes.

Timophane son frère, aiant opprimé Corinthe, il employa d'abord toutes les remontrances de la fraternité et de l'amitié pour lui faire quitter le sceptre; mais ses efforts aiant été vains, il le fit égorger par deux de ses amis: Cependant soit pour paier à la nature le tribut de douleur que lui coûta ce coup, soit pour se dérober aux reproches de sa Mère, il abandonna dès lors

lors les affaires, et vécut à la campagne ; il fallut toute la haine qu'il portoit aux Tyrans pour lui faire accepter le Généralat.

Arrivé à Rhège avec dix galères, il y apprend qu'Icétas a battu Denys, et le tient assiégé dans la citadelle de Syracuse ; peu après une escadre de vingt galères Carthaginoises ferme le port de Rhège même pour l'empêcher d'en sortir. Timoléon substitue la ruse à la force, demande une entrevue avec les Officiers Carthaginois, et pendant qu'il traîne avec eux le tems en longueur par des contestations inutiles, neuf de ses galères mettent à la voile, les ennemis croiant que c'étoit de concert avec leurs Capitaines les laissent passer ; Timoléon averti s'échappe à travers la foule, les suit avec la dixième, et arrive heureusement à Tauromenium.

Denys

Denys qui ne pouvoit plus se dé- An de R.
fendre dans la citadelle, et qui n'atten- 410.
doit point de quartier d'Icétas, offre Av. J.C.
à Timoléon sa personne et sa place ; 343.
Timoléon le reçoit, et l'envoie vivre
en particulier à Corinthe ; il rafraî-
chit en même tems la garnison de la
forteresse, reçoit un renfort de Co-
rinthe, et marche à Syracuse avec
quatre mille hommes.

L'armée seule des Carthaginois é-
tant forte de cinquante mille, il n'y
avoit pas d'apparence qu'il put les
combattre unis avec Icétas ; il les di-
visa : Comme la plupart des soldats du
dernier étoient Grecs, il leur fit dire
par des émissaires, qu'ils alloient se
couvrir d'opprobre en livrant la Sicile
aux barbares, et feroient beaucoup
mieux de s'unir à lui pour les en chas-
ser : Magon instruit de ces menées, se
croit trahi, embarque ses troupes, est
appellé en jugement à Carthage, et
pour éviter l'ignominie d'une sentence,

se

le comble à sa gloire ; le lendemain de son départ Timoléon prit Syracuse d'assaut, et rasa la forteresse.

Sa joie eut été complette, si en brûlant les fers des restes de ses habitans, il ne l'eut pas trouvée excessivement dépeuplée. Les uns avoient péri par l'ordre des Tyrans, d'autres dans leurs guerres ; un grand nombre s'étoient dispersés dans l'Italie, la Grèce, et l'Asie. Corinthe se couvrit en cette occasion de la gloire la plus brillante ; Loin de profiter de l'épuisement de cette ville pour la soumettre à ses lois, elle envoia des hérauts à tous les jeux de la Grèce, pour publier que les Corinthiens, après avoir chassé les Tyrans de Syracuse, déclaroient libres tous les Siciliens, et les invitoient à revenir dans leur patrie pour en partager également les terres ; ils envoyèrent même des couriers en Asie pour faire aux fugitifs de semblables offres :

Dix mille se rendirent à Corinthe, qui leur fournit des vaisseaux pour passer en Sicile, où ils y trouvèrent cinquante mille compagnons, avec qui Timoléon leur partagea les terres en friche.

Cependant Icétas tenoit encore dans la ville de Léonte, le Général Corinthien l'y poursuivit, et le réduisit à l'état de particulier; il fit aussi prisonnier Leptine Tyran d'Apollonie, et l'envoia à Corinthe tenir compagnie à Denys.

Un mot du dernier feroit croire que les malheurs l'avoient enfin rendu sage. Quelqu'un qui ne l'étoit guère lui demandant un jour depuis lui avoient servi les leçons de Platon; "Elles m'ont appris," répondit l'ex-Roi, "à supporter mon état actuel."

Cependant la fuite de Magon n'avoit point fait perdre aux Carthaginois le dessein de s'asservir la Sicile, et ils y renvoyèrent bientôt Annibal

Annibal avec deux cens voiles, et une armée de soixante et dix mille hommes ; mais Timoléon à la tête de six mille hommes les défit pleinement près du fleuve Crimèse, et les força à le rembarquer.

Abattus par cette défaite, et craignant de perdre ce qui leur restoit en Sicile, ils demandèrent la paix ; Timoléon leur donna pour limite le fleuve Halycus, et leur défendit toute alliance avec les Tyrans.

Ceux-ci, quoique fort affoiblis, n'étoient ni détruits, ni changés ; ils formèrent entr'eux une ligue secrette, et prirent les armes ; Timoléon marcha à leur rencontre, leur livra bataille, les fit prisonniers, et les punit de mort.

Après avoir ainsi assuré la liberté et le repos de toute la Sicile, il se démit du commandement, et se retira à la campagne, évitant l'écueil de ces Magistrats avides d'honneurs et

et de gloire, qui aiment mieux succomber sous le poids que le déposer.

Il devint aveugle sur la fin de sa vie, mais n'en resta pas moins l'oracle de la Sicile : Quand on louoit devant lui ses exploits, il ne répondoit autre chose, si non qu'il rendoit aux Dieux de très-vives actions de graces de ce qu'aiant résolu d'affranchir la Sicile, ils l'avoient choisi pour ce noble ministère, réponse d'autant plus belle, que la vertu qui la dictoit, a été commune à très-peu de Payens.

Il mourut enfin à Syracuse dans une vieillesse avancée, plus respecté, plus chéri, plus Roi mille fois que ne l'avoient été les Denys avec leur sceptre, et leurs satellites. An de R. 417. Av. J. C. 336.

CHAPITRE XX.

DE ROME DEPUIS LES DÉCEMVIRS JUSQU'A L'ADMISSION DES PLÉBÉIENS AU CONSULAT.

Jugement heureux de Rome! Tribuns militaires, Censeurs, Mélius, Général assommé par les troupes, paye accordée aux soldats, siège et prise de Veies, Camille exilé, guerre avec les Gaulois, Rome prise et brûlée, Manlius, admission des plébéiens au Consulat, Loi Licinia sur les terres, Préture, Édilité, grande peste.

An de R. 307-309. Av. J. C. 446-444.

APrès l'abolition de la tyrannie des Décemvirs la République jouit de quelques années de repos; les Eques et les Volsques l'attaquèrent, il est vrai, comme à l'ordinaire, mais furent battus.

Un arrêt de les citoyens prouva peu après qu'ils n'étoient pas aussi justes que braves: Deux petites villes de leur voisinage, Aricie et Ardée se disputoient

putoient depuis longtems un certain district ; lasses enfin de s'entredétruire, elles choisirent les Romains pour arbitres ; mais comme le peuple étoit assemblé pour prononcer entr'elles, un vieillard prétendit que le territoire en litige avoit jadis dépendu de Corioles, et appartenoit par conséquent aux Romains ; il n'en fallut pas davantage pour qu'ils se l'adjugeallent malgré les efforts des Consuls, des Sénateurs, et des Tribuns ; deux fois on les renvoia aux suffrages, deux fois ils confirmèrent l'inique sentence.

An de R. 307-309. Av. J. C. 445-443.

Le Tribun Canuleius attaqua l'année suivante la loi qui défendoit les mariages entre les deux Ordres, et celle qui excluoit les plébeiens du Consulat. La première fut en effet annullée, et pour sauver la seconde, le Sénat consentit à faire élire, au lieu de Consuls, trois Tribuns militaires, qu'on pourroit prendre parmi les deux

An de R. 310-312. Av. J. C. 443-441.

Ordres ; le peuple satisfait ne nomma que des Patriciens, et il s'écoula plus de quarante ans avant qu'un Plébeien fut élu.

L'an 312 de Rome est célebre par l'institution des Censeurs : On se souvient que le Roi Servius avoit ordonné qu'on feroit tous les cinq ans un dénombrement des citoyens et de leurs biens ; les Consuls avoient rempli cette fonction après les Rois, mais le grand nombre des affaires les empêchant souvent de s'en acquitter, le Sénat en chargea deux membres de son corps, et leur donna le nom de Censeurs.

Cet emploi qui d'abord n'étoit guère qu'un office d'arithméticien, devint ensuite le plus ferme appui des vertus Romaines : Les Censeurs érigés en inspecteurs des mœurs, corrigèrent tous les abus que la loi n'avoit pas prévus, chassèrent du Sénat les membres indignes, punirent

les Chevaliers et les citoyens punissables en ôtant aux premiers le cheval que l'Etat leur entretenoit, aux autres les droits de la bourgeoisie, et quelquefois en les faisant passer dans les tribus de la ville beaucoup moins honorables que celles de la campagne : Ni les Consulats, ni les triomphes, ni la Dictature ne mettoient à couvert de leur animadversion ; ils remontoient en quelque sorte les mœurs de l'Etat, et en prolongeoient par là même et la puissance et le bonheur : Leur autorité devoit d'abord durer cinq années, sept ans après leur création le Dictateur Emile la réduisit à dix-huit mois.

Une famine affreuse qui affligea peu après la République fit concevoir à Mélius simple Chevalier, mais très riche, l'espoir de se rendre Souverain de Rome ; il acheta en Etrurie une grande quantité de blé, et le distribua gratis au petit peuple, qui

An de R. 315-316. Av. J. C. 438-437.

qui par reconnoissance lui fit cortége
An de R. 341. Av. J. C. 412. par tout, et lui promit le Consulat ;
Les Consuls partageant les craintes du
Sénat, arment Cincinnatus de la Dic-
tature, et Cincinnatus fait citer dès le
lendemain Mélius à son Tribunal ;
Mélius implore la populace, qui l'ar-
rache des mains des Licteurs ; Servilius
Ahala Général de la cavalerie le pour-
suit alors à travers la foule, l'atteint, et
le tue ; le Dictateur approuva fort l'ac-
tion, quoiqu'il ne l'eut point ordonnée,
et qu'elle fut en effet d'un exemple
très-dangereux ; le peuple commença
par crier beaucoup, et s'appaisa, quand
on lui vendit à vil prix tout le blé
qu'on trouva dans les greniers du
Chevalier.

Les vingt quatre années suivantes
furent assez tranquilles, à l'exception
de quelques petites guerres contre les
Eques et les Volsques, qui quelque-
fois vainqueurs, plus souvent vaincus,
subirent enfin le joug de la République.

Mais

Mais l'an 341 de Rome, vit un crime jusqu'alors inoui : Posthumius Tribun militaire promit à ses soldats le pillage de Voles, s'ils la pouvoient prendre ; ils la prirent en effet, mais au mépris de sa promesse le Tribun fit vendre tout le butin au profit du trésor public. Un Tribun du peuple nommé Sextius proposa alors, que pour dédommager les troupes victorieuses on partageât entr'elles le territoire de Voles ; Posthumius de retour à Rome combattit fortement la proposition, et voiant dans la foule quelques-uns de ses soldats qui la favorisoient, leur cria avec arrogance que s'ils ne le tenoient en repos, ils auroient lieu de s'en repentir : L'affaire manqua en effet à Rome, mais Posthumius de retour au camp, y trouva son armée très-irritée contre lui, et acheva de l'aigrir en voulant faire noier sous la claie quelques soldats accusés de mutinerie ; une sédi-

An de R. 341. Av. J. C. 412.

tion affreuſe s'éleva, et Poſthumius fut tué! Quelque odieux qu'il fut au peuple, il ne s'oppoſa point à ce que l'on vengeât ſa mort, et les Conſuls imitant ſa modération, ne punirent que peu de coupables.

An de R. 347. Av. J. C. 406.

Six ans après le Sénat prit une réſolution importante: Juſqu'alors les ſoldats Romains avoient fait la guerre à leurs dépens, et par cette raiſon leurs campagnes n'avoient été que de quelques ſemaines, pendant leſquelles on livroit bataille à l'ennemi, on pilloit ſon camp, on ravageoit ſes terres, ou l'on prenoit quelque bicoque: Le Sénat comprit enfin que pour avoir des ſuccès déciſifs, il falloit garder plus longtems les ſoldats ſous le drapeau, et il les y retint en leur accordant une paye: Rome en effet n'avoit été juſqu'à préſent qu'invincible, elle devint dès lors conquérante; le lecteur jugera ſi ce fut pour ſon bonheur.

Le

Le ſiége de Veies fut la premiere entrepriſe que forma le Sénat après avoir accordé une ſolde aux troupes; il dura dix ans avec différens ſuccès, et ne fut pas même interrompu pendant l'hyver: Les Veiens brulerent une fois les machines des aſſiegeans, les Pidenates et les Falisques forcerent une partie de leurs lignes, mais rien ne put laſſer la patience des Romains, et Camille prit enfin la ville, en y faiſant entrer des ſoldats par un chemin pratiqué ſous terre. An de R. 348-357. Av. J. C. 405-396.

Comme elle étoit auſſi grande que Rome, et que ſon territoire étoit plus fertile que celui de la derniere, les Tribuns du peuple propoſerent d'en faire une ſeconde tête de la République, en y établiſſant la moitié du Sénat et des citoyens: Le grand nombre des plébeiens applaudit au projet, mais Camille fit ſentir au Sénat, que deux têtes pareilles deviendroient bientôt ennemies; on ſe contenta An de R. 358-360. Av. J. C. 395-393.

donc d'envoier à Veies une colonie, et d'accorder sept arpens à chacun de ceux qui la composeront.

An de R. 361-362. Av. J. C. 392-391.

Camille en terminant heureusement cette guerre, sembloit avoir acquis des droits éternels sur la reconnoissance de ses concitoyens, et peut-être l'eut-il obtenue, s'il eut amorti l'éclat de la gloire par la modestie. Il irrita au contraire l'envie en triomphant le premier sur un char tiré par quatre chevaux blancs; il obligea ensuite ses soldats, sous prétexte d'un vœu qu'il avoit fait à Apollon, avant de prendre Veies, à rendre le dixième du butin qu'ils y avoient fait; le Tribun Apulée l'accusa enfin de s'en être lui-même approprié une partie. Trop fier pour s'exposer à un jugement, trop grand pour le prévenir par quelque bassesse, il s'exila volontairement; mais démentant la belle prière qu'il avoit faite aux Dieux après la prise de Veies,

Veies, que si son bonheur, ou celui de sa patrie leur sembloit trop grand, ils frappassent sur sa tête, et épargnassent Rome, il les prit au contraire en la quittant, de réduire bientôt ses concitoyens à le regretter : On le condanna à une petite amende. An de R. 361-362. Av. J. C. 392-391.

Peu après sa retraite, les habitans de Clusium ville Toscane implorèrent l'appui des Romains contre les Gaulois qui les assiégeoient : Ce n'étoit pas la première irruption de ces peuples en Italie. Deux siécles auparavant un de leurs Princes nommé Bellovèse avoit passé les Alpes avec une horde de cette nation, soumis l'Insubrie, et bâti Milan, Come, Bresce, Crémone. Un citoyen de Clusium à qui ses compatriotes avoient fait une injustice, arma contr'eux ce nouvel essaim, il étoit composé de soixante et dix mille hommes, et commandé par Brennus.

Avant

Avant que d'armer contr'eux, le Sénat tenta la négociation, et leur envoya trois Fabius en ambassade, pour demander quel sujet de plainte ils avoient contre Clusium, et les prier d'en lever le siége : Les Gaulois répondirent, qu'ils n'accorderoient point de paix aux Clusiens, que ces derniers ne leur cédassent toutes les terres qu'ils laissoient en friche : Etonnés que Rome pût prier en vain, les Fabius leur demandèrent alors sérieusement, quel droit ils avoient sur la Toscane ? " Le même, " répartit Brennus, " que vous avez sur " tant de peuples dont vous avez en- " vahi les terres ; nous portons notre " droit à la pointe de nos épées ; " tout appartient aux gens de cou- " rage. " Sous prétexte de ménager un accommodement, les Ambassadeurs demandèrent et obtinrent la permission d'entrer dans la place ; mais au lieu d'y parler de paix, ils

exhortèrent

exhortèrent les habitans à une défense opiniâtre, et se mirent eux-mêmes à la tête des sorties. Les Gaulois les reconnurent, et demandèrent satisfaction à Rome, mais loin de l'accorder, le peuple élut les trois Fabius Tribuns militaires. Brennus à cette nouvelle lève le siége de Clusium, et marche vers Rome.

Les Romains vinrent à sa rencontre au nombre de quarante mille, et lui livrèrent bataille près de la rivière d'Allia, mais n'y soutinrent point leur réputation ; leur centre fut enfoncé, les deux ailes prirent la fuite, et au lieu de regagner au moins Rome, se dispersèrent dans les villes voisines.

An de R. 363. Av. J. C. 390.

C'en étoit fait de la future maîtresse du monde, si les Gaulois qui n'en étoient qu'à trois lieues, y eussent marché d'abord après leur victoire ; heureusement pour elle ils perdirent trois jours à piller le camp ennemi,

et

et les Romains profiterent de ce délai pour enfermer dans le Capitole leur or, leur argent, des armes, des vivres, une partie du Sénat, et la fleur de la jeunesse; le reste du peuple alla joindre les restes de l'armée battue; les vieux Sénateurs seuls, ne voulant ni surcharger la citadelle de bouches inutiles, ni abandonner leur patrie, prirent les marques de leur dignité, et assis dans leurs chaires curules à la porte de leurs maisons, attendirent en silence l'ennemi et la mort.

Les Gaulois arriverent enfin, et furent d'abord saisis de respect à ce spectacle; mais l'un d'eux aiant pris un Sénateur par la barbe, celui-ci le frappa de son bâton d'yvoire, le soldat le tua, et aussitôt les compagnons tuerent de même les autres.

Ils attaquerent ensuite le Capitole, mais aiant été repoussés, ils en formerent le siége, brulerent la ville, et

et envoièrent dans la campagne différens corps pour butiner.

Le hazard en conduisit un vers la ville d'Ardée, où Camille vivoit depuis son exil ; il exhorte les habitans à ne point laisser dévaster leurs terres, et offre de se mettre à leur tête ; ils attaquent en effet sous sa conduite les pillards, et en font carnage.

Ce petit succès eut de grandes suites ; il apprit aux légions battues à Allia sous quel Chef elles pouvoient vaincre, et elles se hâtèrent d'offrir à Camille le commandement ; mais il ne voulut l'accepter que du consentement des Romains enfermés dans le Capitole : Les Gaulois le serroient de si près, qu'il sembloit impossible de le leur demander ; cependant un soldat nommé Cominius y parvint. Camille fut à l'instant nommé Dictateur, et Cominius revint aussi heureusement qu'il étoit allé.

et

Il s'en fallut peu cependant que Camille n'arrivât trop tard au secours des assiégés. Soit qu'on eut aperçu les traces de Cominius, soit que Brennus eut reconnu lui-même que le rocher n'étoit pas inaccessible, il choisit parmi ses soldats ceux qui nés dans les montagnes avoient dès leur enfance appris à y grimper, et à la faveur de la nuit les fait monter au Capitole. Ils y arrivent en effet après mille efforts, mais des oyes que les Romains avoient épargnées, malgré leur disette, par respect pour Junon à qui elles étoient consacrées, aiant crié et battu des ailes, réveillèrent un Consulaire nommé Manlius, qui répandit aussitôt l'allarme, courut aux Gaulois qui empoignoient déja les creneaux de la citadelle, et secondé de quelques autres les tua, ou les renversa.

Il y avoit déja sept mois qu'ils assiégeoient en vain le Capitole, ce mauvais

mauvais succès achéva de leur ôter l'espoir de le prendre. Si l'on en croit Tite-Live, ils consentirent à le retirer pour mille livres pesant d'or ; mais comme on le pesoit, Camille arriva avec son armée, cassa le traité comme fait sans l'avcu du Magistrat suprême, livra deux batailles aux Gaulois, et les extermina jusqu'au dernier : Polybe plus croyable assure que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, et allèrent défendre leur propre pays que les Vénètes avoient envahi.

Les Romains avoient échappé, mais Rome n'étoit plus : Les Tribuns exhortèrent de nouveau le peuple à s'aller établir à Veies, et l'auroient persuadé, si Camille n'eut employé pour les combattre les armes de la Religion, et engagé le Sénat à fournir la brique aux particuliers : On se mit donc à rebâtir à l'envi, en moins d'un an Rome fut rétablie, et subsiste

An de R. 364. Av. J. C. 389.

siste encore au bout de plus de vingt siècles.

On eut pu même profiter de son malheur pour la rendre plus belle et plus réguliere ; mais depuis l'extinction de la royauté les arts avoient perdu plutôt que gagné à Rome, et on la rebâtit sans alignement et sans symmetrie, en sorte qu'elle ressembloit plus à un village qu'à la Capitale d'un Etat déja puissant.

An de R. 365-370. Av. J. C. 388-383.

La bataille d'Allia avoit appris à ses voisins qu'on pouvoit la vaincre, en sorte qu'elle renaissoit à peine de ses cendres, que Latins, Eques, Volsques et Toscans reprirent tous les armes contr'elle ; Camille et Cossus nommés successivement Dictateurs les défirent en plusieurs batailles.

Mais pendant qu'ils affermissoient son empire, Manlius le sauveur du Capitole pensoit à l'asservir elle-même : il accusoit dans ce but le Sénat de

s'être

s'être approprié l'or promis aux Gaulois, qui lutteroit, ajoutoit-il, à la quider les dettes des pauvres citoyens, il en paioit plusieurs de ses propres deniers, vendoit les terres pour y subvenir, et declaroit que tant qu'il auroit un sou, il ne souffriroit pas qu'on empriſonnât ses compatriotes. Collus le fit empriſonner lui-même ; mais effraié des menaces du peuple, le Sénat l'élargit peu de jours après.

An de R. 371-379.
Av. J. C.

Manlius liberé, cabala plus fortement que jamais, et tint chez lui des assemblées nocturnes, où il invita les principaux plebeiens à lui donner un titre, qui le mit en état de leur procurer l'abolition des dettes, et le partage des terres demandé en vain depuis si long tems : Ce titre qu'il ambitionnoit étoit celui de Roi ; sachant combien Rome l'abhorroit, il n'avoit osé le proferer, mais il fut compris, et dès lors odieux. Les Tribuns même du peuple l'accusèrent devant lui ; il

An de R. 379-380.
Av. J. C. 373-372.

échappa

échappa pour aller rendre les vœux au Capitole. Théâtre de sa gloire, qu'il découvroit du lieu de l'assemblée. Les Tribuns, voyant l'effet qu'il y produisoit, renvoyent le jugement à un autre jour, et convoquent le peuple dans un autre endroit; Manlius y fut condamné à être précipité du haut du Capitole.

An de R. 371-376. Av. J.C. 382-377. Les années suivantes n'offrent que quelques petites guerres contre les Volsques, Tusculo, et Préneste, où les Romains furent vainqueurs.

An de R. 377-386. Av. J.C. 376-367. Mais l'an 377 la République eut un orage plus fâcheux que jamais à essuyer. La querelle du Consulat, et ce fut une femme qui la réveilla.

Fabius Ambustus quoique Patricien avoit marié sa fille cadette à un Plébeien appellé Licinius Stolon. Un jour qu'elle étoit chez sa sœur, qui avoit épousé un Patricien nommé Sulpicius, et Tribun militaire, le licteur annonça l'arrivée du Magistrat

en

duisit

An de R. 371-376. Av. J. C. 382-377.

An de R. 377-386. Av. J. C. 376-367.

dait du capital des sommes qui en auroit été payé en intérêts, et qu'on dispensât ceux dont les biens pour acquitter leur dette en trois payemens égaux. 4°. Que l'on prît un état des fortunes particulières, quelconque n'en auroit plus de cinq cens arpens, fût privé du surplus, et qu'on partageât ce surplus entre les citoyens qui n'avoient point de fonds. La troisième loi, qui étoit la vraie cause de toutes les autres, portoit enfin qu'au lieu de Tribuns Militaires on n'éliroit plus que des Consuls, dont l'un seroit toujours plébéien.

On conçoit l'effroi des Patriciens à cette triple attaque ; ils ne perdirent pourtant pas courage, et vinrent à bout de gagner quelques Tribuns en excitant leur jalousie contre leurs Collègues, en sorte que le jour fixé pour approuver ou rejetter ces lois, des Tribuns ennemis arrêtèrent tout ; ils n'avoient pas cela qu'à prendre de

mot

Au plus fort de ces démêlés le calme naquit tout-à-coup de la nouvelle qu'on reçut, qu'une armée Gauloise s'avançoit vers Rome. Camille fut nommé Dictateur comme le seul qui put la vaincre, et il la défit en effet sur les bords du Téveron.

Il trouva de retour à Rome Sextius et Licinius élus Tribuns pour la dixiéme fois, et aussi ardens que jamais à faire passer les trois lois, leurs Collégues s'étoient désistés de l'opposition qu'ils y avoient mise, et le peuple en fureur menaçoit d'abandonner Rome, si le Sénat persistoit dans la sienne: Touché de ce péril Camille fit enfin consentir le Sénat aux deux dernieres lois, les débiteurs seuls n'obtinrent rien; on érigea même, pour consoler le parti vaincu, deux nouvelles Magistratures, la Préture et l'Edilité Curule.

Il y avoit cinq ans que le peuple nommoit annuellement deux Ediles de son corps, pour avoir

rale, auxquelles les Patriciens seuls furent éligibles ; La note ci-jointe expliquera ce que c'étoit que l'Edilité ; la Préture fut un démembrement de l'autorité des Consuls : Ils avoient succédé aux Rois dans la noble fonction de rendre la justice, mais comme les guerres de la République les retenoient souvent tout l'été hors de Rome, ils avoient été fréquemment forcés de négliger ce devoir ; on en chargea alors un Préteur ; Sextus fut le premier Consul plébeien, et le fils de Camille le premier Préteur.

§ 2. Quatre

soin des bâtimens publics, des aqueducs, des bains, et des temples ; on confia aux Ediles Curules le soin des jeux, des théatres, des places publiques, des tribunaux, des marchés, des murailles de Rome, la censure des livres, et des pièces de théatre, le droit de prévenir toute innovation dans la Religion. On appelloit au reste à Rome dignités curules celles qui donnoient le droit de se faire porter dans une chaire ornée d'yvoire ; on en comptoit cinq ; la Dictature, le Consulat, la Censure, la Préture et l'Edilité curule ; celles familles de ceux qui les avoient obtenues furent décorées du titre de Nobles.

An de R. 390. Av. J. C. 363.

Quatre ans après la peste emporta ce grand homme, que les concitoyens surnommèrent le second fondateur de Rome; comme elle faiſoit de très-grands ravages, le Sénat employa pour l'arrêter trois moyens auſſi ſinguliers l'un que l'autre.

La plupart des nations regardant ce fléau comme une punition du Ciel, tâchoient de l'appaiſer par des ſoumiſſions; les Carthaginois ſacrifioient des enfans, d'autres peuples prenoient le deuil, ou jeûnoient; les Romains au contraire choiſiſſoient ce tems-là pour ſe livrer au plaiſir; leurs dévotions étoient des fêtes; peut-être croioient-ils par-là baiſer et déſarmer la main des Dieux qui les frappoient; peut-être ne penſoient-ils qu'à diſtraire le peuple du ſentiment de ſes maux: Quoiqu'il en ſoit, ils ordonnèrent d'abord un lectiſterne, qui conſiſtoit à porter les ſtatues des Dieux ſur des lits en proceſſion

sion par la ville, après quoi on leur servoit dans leurs temples un festin superbe, dont leurs dévots profitoient : On établit ensuite les jeux scéniques, c'est-à-dire qu'on érigea un théatre, où l'on joua diverses pièces ; il ne paroit pas que cet amusement eut été connu jusqu'alors à Rome : Manlius fut enfin nommé Dictateur pour planter un clou au côté droit du temple de Jupiter * ; le mal ne put apparemment tenir contre un remède si efficace, car la peste cessa peu après.

An de R. 390. Av. J. C. 363.

* Faute de chiffres, les anciens Toscans se servoient de cloux pour marquer les années ; ce fut apparemment de cet usage mal compris que les Romains prirent l'idée de leur clou dictatorial, auquel ils supposoient le pouvoir d'appaiser le courroux des Dieux.

CHA-

CHAPITRE XXI.

De la Perse et de la Grece.

Entrepriſe inutile d'Artaxerxe contre l'Egypte, Tachos ſecouru, puis détrôné par Agéſilas, révoltes en Asie, Ochus ſuccede à Artaxerxe. Rhodes et Byzance, Cos et Chios ſecouent le joug d'Athènes, Inhicrate, Mauſole, Artémiſe, ſort affreux de Sidon et des Sidoniens, réduction de l'Egypte, Arsès ſuccede à Ochus, et Darius Codoman à Arsès.

An de R. 376-392. Av. J. C. 377-361.

ON a déja obſervé ſans doute que l'hiſtoire n'eſt guère que le récit des crimes et des malheurs des hommes; quelquefois cependant ſon horizon s'embellit ou par les efforts généreux d'un peuple pour conſerver ſa liberté, ou par ceux de quelque Légiſlateur pour l'en rendre digne; mais à l'époque où nous ſommes nous n'avons preſque que des monſtres à peindre, et des forfaits à raconter.

Je

Je passe sous silence plusieurs petites révoltes arrivées dans l'Empire des Perses, parce qu'elles n'eurent point de suite, et je me borne à parler de celle de l'Egypte.

Il y avoit plusieurs années qu'elle avoit secoué le joug, quand Pharnabaze eut ordre de la réduire à la tête de deux cens mille Perses, de vingt mille Grecs, et d'une flotte de cinq cens vaisseaux. Les Grecs étoient commandés par l'Athénien Iphicrate, qui fils d'un cordonnier s'étoit élevé par son mérite aux premiers emplois, et avoit été demandé par Artaxerxe même à la République. Il est en effet très-probable que l'Egypte eut été réduite, si l'on eut suivi ses conseils; Lorsqu'on le fut ouvert l'entrée du pays par la prise d'un fort qui défendoit une embouchure du Nil, il exhorta fortement Pharnabaze à remonter le fleuve jusqu'à Memphis, persuadé que la Capitale prise, toute l'E-

An de R. 376-392. Av. J. C. 377-361.

gypte se soumettroit : Pharnabaze voulut attendre l'armée de terre ; Iphicrate lui offrit alors de frapper seul avec les Grecs ce coup décisif : Le Perſan refusa encore, de peur apparemment que s'il réussissoit, il n'eut tout l'honneur de l'expédition ; ce fut le salut de Nectanébus, qui régnoit alors dans ce pays-là ; il mit une nombreuse garnison dans Memphis, arrêta et harrassa avec le reste de ses troupes l'armée perſanne, jusqu'à ce que le débordement du Nil força Pharnabaze à se retirer : Iphicrate, à qui il attribuoit son mauvais succès, craignit le sort de Conon, fretta secrettement un vaisseau, et revint dans sa patrie : Nectanébus régna encore quatorze ans, et fut remplacé par Tachos.

A peine étoit-il sur le trône, qu'il apprit que les Perſes se préparoient à l'en faire descendre : Il implora contre eux l'appui de Sparte, et l'obtint :

Après

Après la bataille de Mantinée, les différens peuples de la Grèce avoient fait la paix à des conditions équitables ; Sparte seule s'y étoit refusée, piquée de ce que ni ses alliés, ni le Roi de Perse n'avoient voulu lui soumettre Messène, et elle saisit l'occasion de se venger du dernier en se liguant avec Tachos ; Agésilas même quoique octogénaire alla en quelque sorte se mettre à sa solde.

Leur union cependant fut courte : La Cour d'Egypte, qui depuis longtems retentissoit des exploits d'Agésilas, s'attendoit à trouver en lui un Roi plein de grandeur et de dignité ; mais quand il eut débarqué, et qu'on ne vit qu'un vieillard de petite mine, grossièrement vêtu, et boiteux, à peine put-elle retenir ses ris : Tachos aussi tôt que ses Courtisans, ne le fit point selon sa promesse Généralissime, et négligea presque tous les avis.

Il eut bientôt lieu de s'en repentir; une faction d'Egyptiens ayant couronné Nectanebus II. son parent, Agéſilas le joignit à elle, et chaſſa Tachos d'Egypte; il ſe retira en Perſe, où il obtint du commandement.

Nectanebus eut bientôt lui-même un rival; un Prince de Mendès lui diſputa le ſceptre avec une nombreuſe armée, mais Agéſilas le battit, et le fit enfin priſonnier; il s'embarqua enſuite pour revenir à Sparte, et mourut en route.

Loin cependant de réduire l'Egypte, Artaxerxe ſe vit à la veille de perdre la moitié de ſon Empire: Comme tant d'autres Princes il étoit bon, mais foible; il vouloit le bien, mais ne le faiſoit pas; il voioit les abus, et n'avoit pas la force de les corriger: Les Grands de leur côté, profitant comme à l'ordinaire de l'indolence du Monarque, vexoient et preſſuroient les peuples; après avoir long-

tems

tems souffert en silence, l'Asie mineure, la Syrie, et la Phénicie se révoltèrent ouvertement.

On ne sait quelles en eussent été les suites, si la trahison n'eut dissipé cet orage presqu'à l'instant qu'il se forma ; mais Oronte Satrape de Mysie, nommé Généralissime des Provinces confédérées, s'appropria l'argent qu'elles lui fournirent pour lever vingt mille étrangers, et les soudoier une année, et livra même au Roi ceux qui le lui remirent : Rhéomitre envoié à Nectanébus pour le faire entrer dans la ligue, en aiant obtenu cinquante vaisseaux et cinq cens talens, convoqua les auteurs du soulevement à Leucas dans l'Asie mineure pour leur rendre compte de sa commission, et n'en fut pas plutôt maître, qu'il les envoia prisonniers à Suse ; ces deux perfidies firent avorter tous leurs projets.

Le malheureux Artaxerxe n'en acheva pas moins son règne dans la mesure et dans les pleurs. Darius son fils aîné moins reconnoissant de ce qu'il l'avoit désigné pour son successeur, que piqué du refus qu'il lui avoit fait de deux de ses filles pour femmes, conspira contre lui avec cinquante de ses frères. Il pourtant l'on peut croire qu'un homme ait trouvé tant de monstres parmi ses enfans; Artaxerxe instruit du projet laissa venir, pour le constater, les conjurés jusques dans sa chambre, mais à peine y eurent-ils pénétré, qu'ils furent arrêtés et décapités.

An de R. 395. Av. J. C. 358.

Ariaspe, Ochus, et Arsame s'offrirent ensuite sur les rangs pour succéder à Darius. Le premier avoit pour lui son ainesse, le troisiéme la faveur du Roi. Ochus par sa scélératesse leur rendit l'une et l'autre inutiles; il apostа d'abord des eunuques pour assurer Ariaspe que le Roi le soupçonnant

attaquer

nent sous des Achéens contre lui, voulut le faire mourir, mais il prévint ce dessein. En fut si effrayé qu'il s'empoisonna : il n'étoit pas possible de le défaire de même d'Artaxe, qui avoit du génie, et de la fermeté. Ochus le fit assassiner. Artaxe abattu par cette nouvelle fut suivi de près au tombeau ; le malheureux Ochus caché dix mois sa mort, publia sous son nom un décret qui l'appelloit lui-même au trône après lui, y monta enfin, et pour n'être jamais exposé à en être précipité par l'un de ses frères, les fit tous égorger au nombre de cent.

Trois ans après les Iles de Chios, de Cos et de Rhodes s'unirent à Byzance pour secouer le joug d'Athènes ; Chabrias et Charès furent chargés de les réduire, mais le premier ayant été tué, le second ne fit rien de considérable : Iphicrate et Timothée le joignirent bientôt avec une flotte de soixante voiles, mais n'ayant pas voulu

An de R. 395. Av. J. C. 358.

attaquer

attaquer l'ennemi dans une tempête. Chabrias se rappelle pour être jugé. Timothée fut condamné à une amende de cent talens, et ne pouvant la payer s'exila ; sa pauvreté l'honora d'autant plus que dans une expédition précédente il avoit rapporté douze cens talens à Athènes du butin fait sur l'ennemi. Après sa mort on réduisit en faveur de son fils Conon l'amende à dix talens, qu'on employa à réparer les murs de la ville ; ainsi Athènes força le petit-fils de celui qui avoit relevé ses remparts des dépouilles de ses combats à les rétablir à ses frais.

An de R. 397-402. Av. J. C. 356-351.

Iphicrate craignant le sort de Timothée environna le Tribunal de ses Juges de jeunes gens armés de poignards, qu'ils eurent soin de montrer de tems en tems ; " Je serois bien " fou," disoit-il, " de faire la guerre " pour les Athéniens, et de ne sa- " voir pas la faire pour moi-même ;"

Il

il fut absous en effet, mais un pareil citoyen eut mieux aimé périr injustement, qu'échapper par la violence.

Chares reste seul Chef de la flotte Athénienne, navigeoit dans l'Hellespont, quand le Satrape Artabaze, qui avoit soulevé contre Ochus une partie de l'Asie mineure, et se voioit près d'être accablé, implora son secours en l'invitant à le mettre au prix qu'il voudroit; l'avare Chares accepte ses offres, lui amène la fleur de ses troupes, et défait l'armée royale.

Cette victoire valut la liberté aux Iles confédérées; Ochus en fit aux Athéniens des plaintes si amères, que craignant d'avoir bientôt à porter tout le poids de sa puissance, ils renoncèrent au projet de les réduire, et firent la paix. An. de R. 397-402. Av. J.C. 356-351.

Il semble que Chares, la première cause de cet abandon, en auroit dû porter la peine; mais la même faction qui avoit fait condamner Timothée

thée innocent, fut absoudre Charès coupable ; l'insensée Athènes marchoit à sa ruine.

A peine Cos et Rhodes furent-elles libres, qu'elles se diviserent en factions ; celle des riches n'étant pas la plus forte implora le secours de Mausole Roi de Carie, qui les asservit toutes deux : Il mourut peu après, et sa femme Artémise lui fit bâtir dans Halicarnasse un tombeau superbe, qu'elle appella Mausolée ; on dit même qu'aiant recueilli ses cendres, elle en mit dans la boisson chaque jour, jusqu'à-ce qu'elle les eut toutes bues ; enfin elle invita les Orateurs de la Grèce à faire son panégyrique, et offrit un prix magnifique à qui réussiroit le mieux : Il ne sembloit pas bien facile de célebrer un Prince oppresseur et fourbe, mais l'éloquence a de grandes ressources, surtout quand on la paie bien : On vit bientôt paroitre une foule d'ouvrages,

vrages, où Mausole étoit peint comme un demi-Dieu ; l'Athenien Theopompe même, qui dans une histoire déja publiée, l'avoit accusé de la plus sordide avarice, se mit au nombre de ses éloguistes, et mentit avec si peu de pudeur, et en si belles phrases, qu'il obtint le prix.

A peine ce Prince fut mort, que les Rhodiens briserent le joug qu'il leur avoit imposé, et tenterent même de s'emparer d'Halicarnasse ; leur flotte en effet entra dans le grand port sans obstacle, et les habitans applaudirent du haut des murs à leur arrivée, en sorte que se croiant vainqueurs, ils sortirent de leurs vaisseaux, et se rendirent dans la place ; aussitôt la flotte Carienne sort du petit port, entre dans le grand par une saignée faite dans ce but, et s'empare sans coup férir de tous les vaisseaux ennemis ; les Rhodiens sont en même tems attaqués de toutes parts dans

lesquels ils mettent en pièces. Après cette victoire, ils cinglent vers Rhodes; les Rhodiens voient leurs vaisseaux couronnés de fleurs, ne doutent point de leur victoire, et les reçoivent avec des cris de joye; Artémise entre ainsi sans résistance, et s'empare de la Ville; mais étant morte peu après, Rhodes brisa de nouveau ses fers.

Les Phéniciens ne furent pas si heureux; on se souvient qu'ils étoient rentrés douze ans auparavant dans la révolte de l'Asie mineure; la double trahison d'Oronte et de Rhéomitre l'avoit étouffée, mais n'en avoit point détruit les causes, la tyrannie des Satrapes, et le mécontentement des sujets. Ce feu mal éteint se ralluma donc; les Chefs de la conspiration s'assurerent de Nectanébus, qui charmé d'occuper les Perses chez eux, envoia aux rebelles

quatre

quatre mille Grecs commandés par Mentor ; ils battirent en effet avec ce secours les troupes royales, et les chassèrent de la Phénicie.

L'exemple fut contagieux. Les Cypriotes aussi vexés par leurs Gouverneurs que les Phéniciens, se soulevèrent de même, et chassèrent comme eux leurs tyrans. Idrieé Roi de Carie fut chargé de les réduire, et Ochus entra lui-même dans la Phénicie à la tête de trois cens quarante mille hommes.

A l'approche de cette armée Tennes Roi de Sidon et Mentor perdirent également courage, et pour faire leur paix livrèrent à Ochus une des portes de la ville. Les Sidoniens qui avoient brulé leurs vaisseaux pour se mettre dans la nécessité de vaincre, ne pouvoient plus alors ni se sauver, ni se défendre, mirent le feu à leurs maisons, et s'y brulèrent eux-mêmes avec leurs femmes et leurs enfans ;

Mentor qui pouvoit être utile dans la guerre d'Egypte, l'obtint un emploi dans l'armée, l'homme de qui l'on s'attendoit rien fut puni de mort, et la province épouvantée le hâta de rentrer dans l'obéissance.

Idrie n'étoit pas si heureux en Chypre ; Ochus impatient de terminer cette guerre, pour tourner toutes les forces contre l'Egypte, offrit aux neuf Princes qui regnoient dans l'île de leur laisser à chacun leur petit Etat, à condition qu'ils lui rendroient hommage ; ils y consentirent.

Il s'avança enfin vers l'Egypte, et assiegea Pelufe qui en étoit la clé ; Nectanebus à la tête de vingt mille Grecs, et de quatre vingt mille Egyptiens, eut fort embarrassé les Perses, si sa prudence eut égalé les forces ; mais il avoit commis peu auparavant l'énorme folie de congédier ses deux meilleurs Generaux, et il étoit point de tout le Egypte, de

Il

Il y parut bientôt : Nicostrate à la tête d'une escadre persanne de quatre vingts voiles, aiant remonté l'une des bouches du Nil, et battu quelques troupes Grecques, Nectanébus craignit pour Memphis, et abandonna les passages pour aller la défendre : Les Grecs qui défendoient Péluse croiant tout perdu, rendirent la place : Mentor se répandit ensuite comme un torrent dans tout le pays, en déclarant qu'on extermineroit tout ce qui se mettroit en défense, et qu'on feroit grace à qui se rendroit : Comme la férocité d'Ochus étoit bien connue, on ajouta sans peine foi à ses menaces, et les garnisons et les villes s'empressèrent à l'envi de faire leur soumission : Nectanébus éperdu se sauva en Ethiopie avec ses trésors, heureux si en perdant un sceptre, il acquit le repos. An de R. 403. Av. J. C. 350.

Ochus devenu par sa fuite maître de toute l'Egypte, épargna le sang de

An de R. 412-412. Av. J. C. 349-338.

ſes habitans, mais démantela les villes, et pilla les temples.

Il régna encore douze ans, ou plutôt eut le nom de Roi ſans en remplir les devoirs, et ne vécut plus que pour les plaiſirs; l'Eunuque Bagoas et Mentor gouvernoient l'Empire.

Ce Bagoas étoit Egyptien, et c'étoit dans l'eſpoir de ſervir ſon pays qu'il y avoit ſuivi Ochus: Il ſe trompa: Les Egyptiens déſolés de voir leurs temples pillés, et leurs remparts abattus, ſe vengèrent d'Ochus par des railleries, et lui donnèrent en particulier le nom de l'animal ſtupide, avec lequel ils trouvoient que ſa peſanteur lui donnoit de l'analogie: Ochus outré dit qu'il leur feroit voir, que cet âne qu'ils mépriſoient mangeroit leur bœuf: Il fit ſacrifier enſuite le Dieu Apis à un âne, après quoi on l'apprêta, et on le ſervit à ſes Officiers: Bagoas en conçut un vif reſſentiment, et vengea à la fin ſon Dieu en empoiſonnant ſon

son Maître. Il usurpa ensuite sur le trône Arsès, le plus jeune des fils d'Ochus, et fit périr tout le reste. Arsès même ayant pris dans la suite le dessein de se défaire de ce scélérat, fut égorgé par ses ordres, et Codoman Prince du Sang royal lui succéda sous le nom de Darius.

An de R. 415-417. Av. J. C. 349-338.

Ce Bagoas étoit Egyptien, et c'étoit dans l'espoir de servir son pays qu'il y avoit suivi Ochus : Il le trompa : Les Egyptiens désolés de voir leurs temples pillés, et leurs remparts abattus, le vengèrent d'Ochus par des railleries, et lui donnèrent en particulier le nom de l'animal stupide, avec lequel ils trouvoient que la pesanteur lui donnoit de l'analogie : Ochus outré dit qu'il leur feroit voir, que cet âne qu'ils mépriloient mangeroit leur bœuf : Il fit sacrifier entuite le Dieu Apis à un âne, après quoi on l'apprêta, et on le servit à ses Officiers : Bagoas en conçut un vif ressentiment, et vengea à la fin son Dieu en empoisonnant

FIN du TOME I.

TABLE

	An de R.
Naissance des fils d'Oreb.	445-447.
Arrivée des Israélites dans la Thrace.	339-339.

FIN DU TOME I.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Antiquité fabuleuſe des Egyptiens; fertilité de leur pays; lac Mœris; gouvernement, loix, et religion de l'Egypte. —— Page 1 Egypte.

CHAPITRE II.

Arts, ſciences, et mœurs des Egyptiens. 13 Egypte.

CHAPITRE III.

Menès, Buſiris, Oſymandias, Uchoreus, brigands Arabes, Joſeph, Rameſsès Miamum, Aménophis, Séſoſtris; lacune de huit ſiécles dans l'hiſtoire d'Egypte; Pſammitique, Néchao, règne malheureux d'Apriès, Amaſis. 20 Egypte.

CHAPITRE IV.

Lois Hébraïques, les Juifs gouvernés d'abord par des Juges, puis par des Rois, Saül, David, Hébreux.

TABLE.

David, Salomon, schisme sous Roboam, Roiaumes d'Israël et de Juda, chûte de l'un et de l'autre. — — — 27

CHAPITRE V.

Assyriens et Babyloniens. Phéniciens. Arts des Phéniciens, leurs principales villes, leur commerce, leurs Colonies, et leur Religion, fête d'Adonis. 39

Perses. CHAPITRE VI.

Assyriens, Babyloniens, Médes, et Perses. Babylone et Ninive, Phul fondateur du second Empire des Assyriens, Teglath Phalazar son fils subjugue la Syrie, et humilie le Roiaume d'Israël, Salmanasar le détruit, et rend tributaire celui de Juda, Sennachérib, conquêtes d'Essar-addon, fondation du Roiaume des Médes par Déjocès, règnes de son fils Phraorte, et de Cyaxare I. irruption des Scythes en Asie, leurs mœurs, révolte de Nabopolassar contre le Roi d'Assyrie, Nébucadnézar ou Nabuchodonosor son fils, fin de l'Empire d'Assyrie, prise de l'ancienne Tyr, et fondation d'une seconde, Nabuchodonosor aggrandit, embellit, et fortifie Babylone, son orgueil et sa punition, Evilmérodac, Nérigliſſor, Labynit, ou Baltçatzar, guerre des Rois de Babylone et de Lydie contre ceux des Médes et des Perses,

Perses, bataille de Thymbrée, prise de Babylone, fin de son Empire. 44

CHAPITRE VII.

Mœurs, Arts, Sciences, et Religion des Assyriens et Babyloniens. 64 — Assyriens et Babyloniens.

CHAPITRE VIII.

Religion, Mœurs, Gouvernement des Perses. 68 — Perses.

CHAPITRE IX.

Cyrus corrompt les Perses, fondation de Marseille, retour des Juifs dans leur pays, Samaritains, règne de Cambyse, révolte malheureuse de l'Egypte, tentative de Cambyse contre l'Ethyopie, ses cruautés, un faux Smerdis s'empare du trône, mort de Cambyse, histoire de Polycrate tyran de Samos, conjuration contre le faux Smerdis, Darius fils d'Hystaspe lui succède, et soumet l'Empire, des impôts fixes, révolte de Babylone, guerre contre les Scythes, expédition dans l'Inde, commencement de la guerre Médique. 79 — Assyriens, Babyloniens, Medes, et Perses.

CHA-

CHAPITRE X.

Grece. Mœurs sauvages des premiers Grecs, fondation de leurs principales villes, Cécrops, Danaüs, Cadmus, Amphyction, crimes et malheurs d'Œdipe et de ses fils, Minos, lois de Créte, expédition des Argonautes, guerre de Troye, fondation de Padoue, Cyclopes, invasion du Péloponnèse par les Héraclides, Lycurgue donne des lois à Sparte, guerres entre Messène et Lacédémone, Codrus dernier Roi d'Athènes, Dracon et Solon lui donnent successivement des lois, Pisistrate y usurpe le pouvoir suprême, ses fils le perdent, les sept Sages de la Grèce, ses premiers Poëtes.

CHAPITRE XI.

Perses et Grece. Expédition malheureuse de Mardonius, seconde entreprise des Perses contre la Grèce, bataille de Marathon, sort de Miltiade, Aristide et Thémistocle, mort de Darius, Xerxes lui succéde, se ligue avec Carthage, et fond sur la Grèce ; bataille des Thermopyles, Athènes prise et brulée, batailles de Salamine, et d'Hymère, fuite de Xerxès, batailles de Platée, et de Mycale, Athènes rebâtie, projet de Thémistocle, trame de Pausanias, Athènes enlève à Lacédémone le premier rang dans la Grèce, Thémisto-

cle

cle banni mort d'Aristide et de Xerxès: Artaxerxe Longuemain monte sur le trône, succès de Cimon, révolte malheureuse de l'Egypte, Mégabyze, Périclès embellit et corrompt Athènes, Artaxerxe demande la paix, conditions auxquelles il l'obtient. 143 Grèce.

CHAPITRE XII.

Fondation, gouvernement, Religion, empire de Carthage, règne de Gélon et de ses deux frères. — — — 178 Carthage et Sicile.

CHAPITRE XIII.

Sybaris, Crotone, Thurium, Charondas, Zaleucus, Pythagore, Milon. — 185 Grande Grèce.

CHAPITRE XIV.

Fondation et gouvernement de Rome, règne de Romulus, de Numa, de Tullus Hostilius, d'Ancus Martius, de Tarquin l'ancien, de Servius Tullius, et de Tarquin le Superbe; expulsion de la famille royale, et abolition de la royauté. — — 190 Rome.

CHAPITRE XV.

Consulat de Brutus, guerre avec Porsenna, puis avec les Latins, retraite du peuple sur Rome.

sur le Mont Sacré, établissement du Tribunat, affaire de Coriolan, ambition de Cassius, loi agraire, lois des XII Tables, tyrannie des Décemvirs. 212

CHAPITRE XVI.

Perse et Grèce. Administration de Périclès, guerre du Péloponnèse, grande peste à Athènes, Hippocrate, révolutions en Perse, Alcibiade, expédition des Athéniens en Sicile, disgrace d'Alcibiade, son retour, Callicratidas, supplice de six Généraux Athéniens, Lysandre, bataille d'Egos Potamos, prise d'Athènes, fin de la guerre, mort de Darius Nothus. 248

CHAPITRE XVII.

Perse et Grèce. Gouvernement des trente Tyrans à Athènes, guerre de Cyrus contre Mnémon, retraite des dix mille, Sparte attaque les Perses, exploits d'Agésilas, ligue en Grèce contre Sparte, bataille de Cnidos, honteuse paix d'Antalcide, guerre d'Olynthe, prise de la Cadmée, Pelopidas, Epaminondas, bataille de Leuctres, rétablissement de Messène, Alexandre tyran de Phères, bataille de Mantinée. 278

CHA-

Perse et Grèce. Tachos secouru, puis détrôné par Agésilas, révoltes

TABLE.

CHAPITRE XVIII.

DE SOCRATE. 316

CHAPITRE XIX.

Prise d'Agrigente par les Carthaginois, Denys opprime Syracuse, perfidie des Siciliens, mot des Rhégeois cruellement vengé, Philoxène, Damon et Pythias, Damocles, Denys le jeune, Platon, Dion, détrônement et retour de Denys, Timoléon l'envoie à Corinthe, bat les Carthaginois, détruit les Tyrans; conduite généreuse des Corinthiens avec Syracuse. 332 — Carthage et Sicile.

CHAPITRE XX.

Jugement honteux de Rome, Tribuns militaires, Censeurs, Mélius, Général assommé par ses troupes, paye accordée aux soldats, siége et prise de Véies, Camille exilé, guerre avec les Gaulois, Rome prise et brûlée, Manlius, admission des plébeiens au Consulat, Loi Licinia sur les terres, Préture, Edilité, grande peste. 364 — Rome.

CHAPITRE XXI.

Entreprise inutile d'Artaxerxe contre l'Egypte, Tachos secouru, puis détrôné par Agésilas, révoltes — Perses et Grecs.

révoltes en Asie, Ochus succède à Artaxerxe, Rhodes et Byzance, Cos et Chios secouent le joug d'Athènes, Iphicrate, Mausole, Artémise, sort affreux de Sidon et des Sidoniens, réduction de l'Egypte, Arsès succède à Ochus, et Darius Codoman à Arsès. —— 390

FIN DE LA TABLE DU TOME I.

MVSEVM BRITAN NICVM